

Athabasca

Alistair MacLean

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ALISTAIR MACLEAN



Alistair MacLean

ATHABASCA

Traduit de l'anglais par Éric Diacon

Fayard

PROLOGUE

Ce livre ne traite pas essentiellement du pétrole, mais le pétrole et les moyens dont on l'extrait du sol y jouent un rôle important ; aussi pourra-t-on trouver un certain intérêt à s'arrêter brièvement à ces phénomènes.

Ce qu'est le pétrole et comment il se forme, personne ne semble le savoir vraiment. Les traités et les ouvrages techniques consacrés au sujet sont légion – je suis très conscient de n'en avoir lu qu'un petit nombre – sauf lorsqu'on en vient à un point qui paraît revêtir un intérêt considérable, à savoir comment au juste le pétrole devient pétrole. À ce propos comme à propos des origines de la vie, les théories divergent. Confronté à ce genre de problèmes, le profane circonspect se réfugie dans l'extrême simplification – et c'est ce que je vais faire moi-même.

Seuls deux éléments ont été nécessaires à la formation du pétrole : la roche, et l'incroyable abondance de plantes et d'organismes primaires qui peuplaient les rivières, les lacs et les mers il y a peut-être un milliard d'années. De là le terme de carburants fossiles.

L'habitude de voir dans la roche le symbole de la pérennité est source de malentendus. Matériau dont est faite l'écorce terrestre, la roche n'est ni éternelle ni indestructible. Elle n'est même pas immuable. Au contraire, elle est dans un état de flux, de mouvement et de changement permanent, et il est bon de se rappeler qu'il fut un temps où elle n'existait pas. Aujourd'hui encore, il y a mésentente parmi les géologues, les géophysiciens et les astronomes en ce qui concerne la façon dont notre Terre a pris naissance ; cependant, on s'accorde à penser qu'elle a d'abord connu un état incandescent et gazeux, puis un état de fusion, qui n'ont ni l'un ni l'autre conduit à la formation de quoi que ce soit, roche comprise. Il est donc faux de croire que la roche a toujours existé et qu'elle existera toujours.

Toutefois, ce qui nous intéresse ici, ce n'est pas l'origine même de la roche, mais la roche telle que nous la connaissons aujourd'hui. Le processus de flux dont elle est l'objet est fort difficilement observable, et cela pour la raison bien simple qu'il faut respectivement compter une dizaine et une centaine de millions d'années pour que s'effectuent un changement mineur et un changement majeur.

La roche ne cesse de se détruire et de se reconstruire. Sa destruction est essentiellement l'œuvre du climat ; sa reconstruction, celle de la gravitation.

Cinq facteurs climatiques principaux agissent sur la roche : le gel et la glace, qui la brisent ; le vent, qui l'érode ; les vagues et les marées, qui rongent graduellement les côtes ; les rivières, dont le Grand Canyon illustre à merveille l'extraordinaire puissance destructrice ; et enfin, la pluie.

Quelle que soit la cause de l'érosion, le résultat final est le même : la roche est réduite à ses plus petits constituants possibles, particules de roche ou simplement poussières. La pluie et le ruissellement entraînent celles-ci vers les rivières et vers les lacs, les mers intérieures et les régions côtières des océans. Aussi fine qu'elle soit, la poussière n'en demeure pas moins plus lourde que l'eau et, lorsque l'eau est suffisamment calme, elle se dépose au fond. Ces dépôts peuvent non seulement s'accumuler dans les lacs et dans les mers, mais également dans les rivières et, lorsque les conditions s'y prêtent, à l'intérieur même des terres.

Ainsi, au fil des millénaires, des chaînes de montagnes entières aboutissent au fond des mers où, accumulées en des couches qui peuvent atteindre plusieurs centaines de mètres, sous l'effet de la pression toujours croissante à laquelle elles sont soumises, les particules qui se sont déposées finissent par fusionner et par donner naissance à une roche nouvelle.

C'est au cours des phases intermédiaire et finale de ce processus qu'apparaît le pétrole. Il y a des centaines de millions d'années, ces lacs et ces mers regorgeaient de plantes et des formes les plus primitives de la vie aquatique. Lorsque ces organismes mouraient, ils sombraient au fond, où ils se mêlaient aux autres sédiments. Toujours plus profondément enfouis, soumis à des pressions toujours plus grandes, ces dépôts organiques finirent à leur tour par donner naissance au pétrole.

Ainsi décrit de façon simple et rapide, le processus apparaît cohérent ; mais, lorsqu'on entre dans le détail, les désaccords et les malentendus interviennent. Les conditions nécessaires à la formation du pétrole sont connues, mais non la cause de la métamorphose. Il semble probable qu'un quelconque catalyseur chimique soit intervenu, mais ce catalyseur n'a pas été isolé. Si l'on sait fabriquer du pétrole à partir de certains de ses dérivés, comme le charbon, on n'est pas encore parvenu à créer un pétrole purement synthétique. Nous en

sommes réduits à admettre que le pétrole est le pétrole, qu'il s'est constitué dans certaines zones assez bien définies du globe qu'occupaient autrefois des mers ou des lacs et qui se trouvent aujourd'hui à l'intérieur des terres ou enfouies au fond de nouveaux océans.

Si la Terre était un endroit stable, s'il était resté mêlé aux couches rocheuses où il est apparu, le pétrole eût été à jamais perdu. Mais notre planète est un monde éminemment instable. Il n'existe pas de continents solidement ancrés au noyau terrestre. Les continents reposent sur ce qu'on appelle les plaques tectoniques, qui flottent librement sur le magma en fusion. Ainsi sont-elles amenées à se disloquer, à s'entrechoquer et à se chevaucher de façon imprévisible. Du fait que ces mouvements se produisent au cours de périodes qui couvrent des dizaines et des centaines de millions d'années, ils ne sont pas aisément observables, sauf dans le cas des tremblements de terre, qui traduisent généralement le choc de deux plaques tectoniques.

La collision de deux plaques tectoniques engendre des pressions d'une force incroyable ; deux des effets de ces pressions revêtent ici une importance particulière. L'un tend à comprimer le pétrole dans la roche qui le contient et à le disperser là où elle offre la moindre résistance, vers le haut, vers le bas, ou latéralement ; l'autre, à forcer et à plisser les strates rocheuses elles-mêmes qui, ainsi soulevées, constitueront des chaînes de montagnes : c'est selon ce processus que le mouvement nord de la plaque tectonique indienne a engendré l'Himalaya.

Touchant la récupération du pétrole, la nature même de la roche joue alors un rôle essentiel. Lorsque la roche est poreuse, comme c'est le cas du gypse, le pétrole peut la traverser sous l'effet de la pression et monter ainsi jusqu'à la surface du sol. Lorsque la roche est non poreuse, comme le calcaire, le pétrole se trouve pris dans une poche et demeure où il est.

Dans ce dernier cas, on a recours pour l'extraire aux méthodes dites traditionnelles. Les géologues situent la poche et y forent un trou. Avec un peu de chance, les pressions souterraines amènent alors tout naturellement le pétrole à la surface du sol.

Pour récupérer le pétrole d'infiltration qu'a laissé passer la roche poreuse, le problème est tout différent et beaucoup plus délicat. En fait, on n'est parvenu à le résoudre qu'en 1967, et encore, de façon partielle seulement. La difficulté réside, bien sûr, dans le fait que ce pétrole de surface, au lieu de constituer une nappe, se trouve mélangé

à des matières étrangères, comme du sable et de l'argile, dont il faut l'extraire et l'épurer. Il se présente sous la forme d'un solide et doit être traité en conséquence. Quoique de tels gisements puissent atteindre une profondeur de quelque deux cents mètres, dans l'état actuel de nos connaissances et de nos techniques, seule est possible une exploitation en surface : passé cinquante mètres, là où il faudrait creuser des puits et des galeries, la matière brute qu'il faut extraire est trop importante pour que l'opération soit rentable. Pour le dernier de ces gisements pétrolifères, dont la mise en exploitation remonte à l'été 1978 seulement, la matière brute extraite à l'heure représente dix mille tonnes.

L'extrême nord-ouest de l'Amérique du Nord offre deux excellents exemples de ces deux différents modes d'exploitation. La méthode traditionnelle de forage est parfaitement illustrée par le gisement de Prudhoe Bay, sur la mer de Beaufort, dans le nord de l'Alaska ; quant aux sables bitumeux d'Athabasca, au Canada, ils constituent le seul gisement de surface actuellement en exploitation.

CHAPITRE 1

« Ce n'est pas un endroit pour nous, soupira George Dermott en se renversant sur son siège pour contempler d'un œil critique le reste de ses côtelettes d'agneau. James Brady veut des agents minces et athlétiques. Sommes-nous minces et athlétiques ?

— Il y a du pudding », fit Donald Mackenzie. Comme Dermott, c'était un homme de forte carrure et du genre plutôt étoffé, avec un visage rude et basané. Souvent, on les prenait tous deux pour un couple de poids lourds retirés du ring. « Je vois aussi du cake et toute espèce de pâtisseries, poursuivit-il. Tu as lu leur brochure, concernant la bouffe ? D'après eux, pour affronter les conditions polaires, un homme moyen a besoin d'au moins cinq mille calories par jour. Manifestement, on ne peut pas se considérer comme des hommes moyens. Il nous faut donc un minimum de six mille calories... je dirais même sept. Que penserais-tu d'une mousse au chocolat arrosée de crème ?

— Au tableau du personnel, il a fait afficher une note sur le sujet, rétorqua Dermott en faisant une grimace. Une note qu'il a signée lui-même.

— Ce genre de notes ne concerne pas des vétérans comme nous, voyons ! » Mackenzie souleva ses cent dix kilos et se dirigea vers le comptoir d'un pas résolu. À n'en pas douter, la BP/Sohio nourrissait remarquablement bien son personnel. Ici, à Prudhoe Bay, sur la côte glacée de l'océan Arctique, en plein hiver, entre les murs pastel de la salle à manger claire, spacieuse et gaie, régnait une température constante de dix-neuf degrés – soit quelque cinquante degrés de plus qu'à l'extérieur. Et la cuisine offrait une étonnante variété de plats, tous meilleurs les uns que les autres.

« Côté nourriture, on ne peut pas dire qu'ils se laissent aller, admit-il en posant sur la table sa mousse au chocolat abondamment nappée de crème. Je me demande ce qu'en penseraient les pionniers de cette bonne vieille Alaska. »

La première réaction d'un trappeur ou d'un prospecteur de jadis eût sans doute été de refuser d'en croire ses yeux. Tout compte fait, il était difficile de dire ce qui l'eût le plus surpris. Parmi les plats que

proposait le menu, la plupart lui auraient été inconnus. Mais peut-être aurait-il été plus stupéfait encore de découvrir à deux pas de la salle à manger une piscine de douze mètres cinquante et un jardin d'hiver planté de pins, de bouleaux, et d'une profusion de fleurs.

« Je me le demande aussi, fit Dermott. Mais peut-être pourrais-tu lui poser la question, ajouta-t-il en désignant d'un signe de tête un homme qui venait d'entrer. Avec la tête qu'il a, il devrait pouvoir répondre. »

En effet, le nouveau venu semblait tout droit sorti d'un roman de Jack London. Il portait de lourdes bottes de feutre, un pantalon de velours, et un anorak rapiécé d'une couleur indéfinissable. Une paire de gants en peau de phoque pendait de chaque côté de son cou, et il tenait à la main un bonnet de loutre. Partagés au milieu, ses cheveux étaient longs et blancs. Il avait le nez légèrement busqué et, pour avoir vu trop de soleil ou trop de neige, ses yeux bleu pâle étaient soulignés de rides profondes. Le reste de son visage disparaissait presque complètement sous une barbe en broussaille, toute frangée de glaçons. Tandis qu'il s'approchait de leur table, un sourire fit apparaître sous sa moustache une rangée de dents éclatantes.

« M^r Dermott ? M^r Mackenzie ? » Il leur tendit la main. « Finlayson. John Finlayson.

— Finlayson ? Le directeur d'exploitation ? s'étonna Dermott.

— Lui-même. » Il tira une chaise, s'assit, et entreprit d'enlever les particules de glace accrochées à sa barbe. « Eh oui ! soupira-t-il, je sais, c'est difficile à croire. On me prendrait plutôt pour un trappeur. Pour une cloche, quoi. Mais que voulez-vous, la prochaine gare, ce n'est pas la porte à côté. À force de vivre ici, j'ai tourné ekquimau. C'est comme ça. Vous vous y ferez. » La façon curieusement hachée dont il s'exprimait trahissait la rareté de ses contacts avec la civilisation. « Désolé de ne pas avoir pu venir. À Deadhorse, j'entends.

— À Deadhorse ? demanda Mackenzie.

— L'aéroport, si on peut dire. Mais j'ai été coincé. Un petit ennui à l'un des collecteurs. Ça arrive tout le temps. Avec le froid, la structure moléculaire de l'acier fait des siennes. On s'est occupé de vous, j'espère ?

— Pas à se plaindre, répondit Dermott. D'ailleurs, on se débrouille bien tout seuls. Ici le buffet, et là Mackenzie. D'un côté l'abreuvoir, de l'autre le chameau. » Se rendant compte qu'il s'exprimait comme

Finlayson, Dermott se mit à rire. « Jusqu'ici, notre seul sujet de doléance concerne la nourriture : trop de choix, trop de tout. Or, mon collègue a des problèmes de ligne...

— Laisse la ligne de ton collègue en paix, intervint Mackenzie. Moi, j'ai une autre raison de me plaindre, Mr Finlayson.

— Si vous le voulez bien, vous m'en ferez part dans mon bureau. » Avec un sourire, Finlayson s'était levé. « C'est juste à côté. » Dans le couloir, il s'arrêta devant une porte. « Centre de commande, expliqua-t-il. Le cœur de Prudhoe Bay – ou du moins du secteur ouest de Prudhoe Bay. Les dispositifs de commande qui contrôlent l'ensemble des opérations se trouvent concentrés ici.

— L'endroit idéal pour s'amuser avec des grenades, plaisanta Dermott.

— Cinq secondes suffiraient à bloquer toute l'exploitation, admit Finlayson. Mais j'espère que vous n'êtes pas venu de Houston pour tenter l'expérience ! Par ici, je vous prie. »

Par une porte extérieure, il les conduisit jusqu'à un petit bureau, meublé de tables, de chaises et de fichiers de métal, le tout peint en gris. Il leur fit signe de s'asseoir et sourit à Mackenzie. « Comme disent les Français, un repas sans vin, c'est comme un jour sans soleil.

— C'est cette sacrée poussière, rétorqua Mackenzie. Il n'y a rien comme la poussière texane pour vous dessécher le gosier. Et elle résiste à l'eau comme pas une. »

Avec un geste d'excuse, Finlayson expliqua : « Nous avons ici un tas d'appareils et de machines qui coûtent une fortune. Et qui sont bougrement difficiles à manœuvrer. En plus, il fait nuit, il y a trente degrés sous zéro, et on est fatigués – on est crevés, toujours. N'oubliez pas qu'on travaille douze heures par jour et sept jours par semaine. Un ou deux whiskies par là-dessus, et vous risquez de démolir pour un million de matériel. Vous bousillez une conduite. Vous vous tuez. Ou pire encore, vous tuez des copains. Comparativement, la prohibition, c'était de la rigolade. Ici, rien à faire, on ne plaisante pas. Qu'on vous attrape avec un dé à coudre d'alcool, et la cause est entendue. Pas de discussion. Pas de cour d'appel. Vidé. Mais dans l'ensemble, il n'y a pas de problèmes : personne n'est prêt à risquer huit cents dollars par semaine pour dix cents de bourbon.

— À quelle heure le prochain vol pour Anchorage ? » s'enquit sombrement Mackenzie.

Finlayson sourit. « Rassurez-vous, tout n'est pas perdu. » Il ouvrit un tiroir de classement et en tira une bouteille de scotch et deux verres, qu'il remplit d'une main généreuse. « Bienvenue dans nos régions glacées, Messieurs. Bienvenue sur le versant nord.

— Aurais-je des visions ? s'étonna Mackenzie. Je me sens comme un voyageur égaré dans les neiges qu'un saint-bernard et son tonnelet bénit sauvent d'une mort certaine ! Mais vous ne buvez pas, ma parole ?

— Mais si, mais si. Je bois une semaine sur cinq, lorsque je rejoins ma famille à Anchorage. Quant à cette bouteille, elle est strictement réservée aux visiteurs de marque. » Il se mit à peigner pensivement sa barbe. « J'espère au moins que vous entrez dans cette catégorie. Car pour ne rien vous cacher, il y a deux jours seulement que j'ai entendu parler de votre organisation.

— Nous passons trop souvent inaperçus, se plaignit Mackenzie, comme la rose du désert, si c'est bien comme ça qu'on l'appelle. En tout cas, pour ce qui est du désert, la comparaison est bonne. Car nous passons dans le désert l'essentiel de notre temps. » Du menton, il désigna la fenêtre. « Un désert n'est pas nécessairement fait de sable. Votre endroit, c'est ce qu'on pourrait appeler un désert arctique, j'imagine.

— C'est comme ça que je le vois moi-même, acquiesça Finlayson. Mais qu'est-ce que vous y faites, dans ces déserts ? Quelle est votre fonction ?

— Notre fonction ? » Dermott réfléchit un instant avant de poursuivre : « Eh bien ! aussi bizarre que cela puisse paraître, je dirais qu'elle consiste à acculer à la faillite notre bien-aimé employeur, M^r Jim Brady.

— Jim Brady ? Je croyais que son prénom commençait par un A.

— Sa mère était anglaise, et sa mère a eu la lumineuse idée de le baptiser Algernon – à sa place, je crois que vous préféreriez aussi vous faire appeler Jim, non ? Quoi qu'il en soit, il y a trois personnes au monde capables d'éteindre un incendie pétrolier et, notamment, de maîtriser un puits en flammes. Toutes trois viennent du Texas, et Jim Brady est l'une d'entre elles.

« Généralement, on admet qu'il y a trois causes à ce genre d'incendies : la combustion spontanée qui, en principe, ne devrait jamais arriver, mais qui se produit parfois ; le facteur humain,

autrement dit la négligence ; et la défaillance technique. Vingt-cinq ans d'expérience ont amené Brady à reconnaître qu'il y avait une quatrième cause de sinistres : le sabotage industriel.

« Ce sabotage industriel, qui intéresse-t-il, et pour quelles raisons ? Pour commencer, on peut éliminer le facteur qui paraît le plus évident : la rivalité entre grandes compagnies pétrolières. Cette rivalité n'existe pas. Ou plutôt, elle n'existe que dans la presse à sensation et dans l'esprit d'un public mal informé. Lorsqu'on a assisté aux réunions que tiennent à Washington les représentants des grandes compagnies, on sait véritablement ce que signifient les expressions « travailler la main dans la main » et « regarder ensemble dans la même direction ». Qu'Exxon décide aujourd'hui d'augmenter d'un centime le prix du pétrole et, dès demain, Gulf, Shell, B.P., Elf, Agip et autres l'imiteront. Ou prenons même Prudhoe Bay : quel meilleur exemple de collaboration pourrions-nous trouver ? Car quoi qu'en pensent l'Etat de l'Alaska et le public en général, toutes les compagnies associées ici travaillent bel et bien à leur bénéfice mutuel, non ?

« Eliminons donc le facteur concurrence. Que nous reste-t-il ? La politique internationale d'abord : tel pays souhaite affaiblir tel pays adverse en réduisant ses revenus pétroliers ; le scénario est bien connu. Reste aussi la politique interne : dans une dictature riche en pétrole, des éléments dissidents ou mécontents peuvent décider de se servir de l'industrie pour protester contre un régime dont les membres se partagent entre eux des gains mal acquis et laissent soigneusement croupir le paysannat dans la plus sombre des misères. Restent également la vengeance personnelle, les règlements de comptes et le chantage. Sans oublier les pyromanes, pour qui le pétrole, source des plus belles flammes dont ils puissent rêver, représente une tentation extraordinaire et une cible relativement facile.

« En un mot, tout est possible, et le plus bizarre, ce à quoi on s'attend le moins, est aussi le plus susceptible d'arriver. Un simple exemple. » Il fit un geste en direction de Mackenzie. « Donald et moi, nous venons de rentrer du Golfe. Les forces de sécurité et la police locales étaient mises en échec par une série de petits incendies – petits, mais les dégâts n'en totalisaient pas moins deux millions de dollars –, des incendies qui étaient manifestement l'œuvre d'un criminel. Ce criminel, nous l'avons découvert, nous l'avons arrêté et nous l'avons puni. Nous lui avons donné un arc et des flèches. »

Finlayson leur jeta un regard d'incompréhension.

« Il s'agissait du fils du consul d'Angleterre, poursuivit Dermott. Un garçon de onze ans. Il possédait une magnifique carabine à air comprimé. Une Webley. Pour ce genre d'arme, Webley fabrique des plombs, non pas des projectiles d'acier trempé qui font une si belle étincelle lorsqu'ils frappent un métal ferreux. Mais, de ces projectiles, notre incendiaire en avait obtenu d'un petit copain arabe, qui possédait une carabine semblable à la sienne et s'en servait pour chasser dans le désert je ne sais quel menu gibier. Soit dit entre parenthèses, le père du petit copain arabe en question, prince de sang royal, était aussi le propriétaire du gisement. Quant aux flèches que nous avons données au fils du consul, elles ont des pointes en caoutchouc.

— Je sens que votre histoire a une morale, dit Finlayson d'un ton railleur.

— Sinon une morale, du moins une conclusion : à savoir que l'imprévisible est toujours avec nous.

« La division de sabotage industriel – ainsi que l'appelle Jim Brady – a été formée il y a maintenant six ans. Et elle comprend quatorze personnes. Au départ, son travail était uniquement un travail d'enquête. On nous envoyait sur place après la catastrophe, après que l'incendie avait été éteint – bien souvent par Jim lui-même –, pour essayer de découvrir les coupables, leurs motifs et leur mode d'action. Pour être franc, nos succès étaient limités. La plupart du temps, l'oiseau s'était envolé, et il ne nous restait rien d'autre à faire qu'à fermer la porte de la cage.

« Aujourd'hui, nous procédons différemment – nous essayons ^de fermer la cage de façon que personne ne puisse l'ouvrir. En d'autres termes, nous travaillons à prévenir les risques par un renforcement maximum de la sécurité. Et depuis lors, notre succès est tel que nous sommes devenus la section la plus profitable de l'organisation mise sur pied par Brady. La demande est telle que, même en triplant les effectifs de notre division, nous ne pourrions y satisfaire.

— Et pourquoi ne les augmentez-vous pas, vos effectifs ?

— À cause du manque de personnel qualifié, répondit Mackenzie. Ou, plus exactement, à cause du manque presque total de gens susceptibles d'être formés pour ce travail. Car il est extrêmement rare que quelqu'un réunisse toutes les qualités nécessaires. Outre le goût de l'enquête, il faut avoir l'instinct de la découverte... l'instinct de Sherlock Holmes, si vous voulez. Et cela, c'est un don : ça ne s'apprend pas. En plus, il faut avoir le sens de la sécurité, et l'avoir presque

jusqu'à l'obsession. Ce sens-là s'acquiert, mais il ne s'acquiert que sur le terrain. Et il suppose une connaissance approfondie de l'industrie pétrolière mondiale, que seuls peuvent avoir des spécialistes du pétrole.

— Et vous êtes tous deux des spécialistes du pétrole ?

— Toute notre vie professionnelle s'est déroulée dans les gisements, répondit Dermott. Tous les deux, nous avons dirigé des services d'exploitation.

— Mais si vous êtes si demandés, comment se fait-il que nous ayons la chance de vous avoir ici ?

— Parce que votre cas est tout à fait particulier, expliqua Dermott. À ma connaissance, vous êtes la première compagnie pétrolière à avoir été avertie qu'un sabotage se préparait. Pour nous, vous représentez donc une occasion unique de mettre à l'épreuve l'efficacité de nos méthodes préventives. » Il sourit. « Cela dit, nous aussi nous sommes un peu surpris. Vous venez de nous déclarer qu'il y a deux jours seulement que vous avez entendu parler de nous. En ce cas, je n'arrive pas à comprendre comment nous sommes ici. Car pour nous, nous avons été informés de notre mission il y a trois jours déjà, dès notre retour du Moyen-Orient. Nous avons pris un jour de repos, après quoi nous nous sommes mis au boulot. Nous avons étudié le tracé du pipeline de l'Alaska ; nous avons étudié le système de sécurité...

— Ah bon ? s'étonna Finlayson. Je croyais que ces informations étaient tenues secrètes.

— Même si elles l'étaient, après votre demande d'aide, on n'aurait pu faire autrement que de nous les donner. Mais elles ne le sont pas ; n'importe qui peut les obtenir. Il faut bien dire que, sur le sujet, les grandes compagnies sont plutôt imprudentes. Je ne sais si c'est pour rassurer ou pour impressionner le public, mais elles le bombardent littéralement d'informations. Il est vrai que, ces informations, elles les fournissent par bribes et de façon décousue ; mais pour les réunir en un tout cohérent, il suffit d'une intelligence moyenne et d'un peu de patience.

« À part ça, je ne fais pas le procès des grandes compagnies comme Alyeska, qui a construit votre pipeline. C'est plutôt à l'indiscrétion du gouvernement que j'en veux. C'est lui qui donne l'exemple. Prenez la bombe atomique : le jour où les Russes ont su la fabriquer, le gouvernement américain a décidé que le secret devenait inutile. Et aujourd'hui, si vous voulez savoir comment faire une bombe

atomique, vous n'avez qu'à vous adresser à Washington : par retour de courrier, l'A.E.C. vous enverra tous les renseignements nécessaires. Apparemment, il n'est venu à l'idée de personne que ces renseignements pouvaient être utilisés au détriment des Etats-Unis. Pour les cerveaux qui nous dirigent, on dirait qu'en même temps que le secret disparaissent les criminels qui pourraient s'en servir. »

Finlayson eut un geste d'excuse. « Je vous crois, je vous crois. Je suis persuadé que, vos informations concernant Prudhoe Bay, vous ne les avez pas obtenues en nous envoyant des espions ! Maintenant, pour en revenir à votre question, la réponse est bien simple. Quand j'ai reçu cette lettre d'avertissement – car c'est à moi qu'elle était adressée, et non pas à notre Q.G. d'Anchorage –, j'en ai aussitôt informé le directeur général pour l'Alaska. Tout comme moi, il a pensé qu'il s'agissait d'une mauvaise plaisanterie. Il faut reconnaître qu'en Alaska, nous ne comptons pas que des amis. Mais, tout comme moi aussi, il a pensé que, s'il ne s'agissait pas d'une plaisanterie, l'affaire pourrait être très grave, trop grave pour que nous puissions prendre nous-mêmes une quelconque décision... N'oubliez pas que dix milliards de dollars sont en jeu. Nous avons donc averti Londres et les grands manitous. C'est d'eux que vous tenez vos directives. Ils n'ont pas dû juger nécessaire de me tenir au courant...

— C'est partout pareil, compatit Dermott. Et cette lettre de menaces, vous l'avez ici ? »

Finlayson tira d'un tiroir une feuille de papier et la lui tendit.

« Cher Mr Finlayson », commença Dermott... Ma foi, ils sont plutôt polis ! « J'ai le devoir de vous informer que, dans un proche avenir, certains dommages seront causés à vos installations. Des dommages légers, mais qui, j'en suis sûr, sauront vous convaincre que nous sommes en mesure d'interrompre la production pétrolière à n'importe quel moment. Ayez l'obligeance d'en avertir ARCO. »

Dermott passa la lettre à Mackenzie. « Pas signée, évidemment. Ce qui est plus étonnant, c'est qu'aucune demande ne soit formulée. On veut sans doute vous convaincre d'abord que la menace est sérieuse. Les exigences viendront ensuite, quand vous commencerez vraiment à vous affoler.

— C'est déjà fait, maugrée Finlayson.

— Vous avez donc averti ARCO ?

— Evidemment ! Ça les concerne autant que nous. On se partage le

gisement plus ou moins à parts égales : nous dirigeons le secteur ouest, et ARCO, c'est-à-dire Atlantic Richfield, Exxon et divers autres petits groupes, le secteur est.

— Quelle a été leur réaction ?

— — La même que la mienne : ils espèrent qu'il s'agit d'une blague, mais ils sont prêts au pire.

— Et votre chef de sécurité, qu'en pense-t-il ?

— Il est franchement catastrophé. Après tout, il est plus directement concerné que n'importe qui. À sa place, je crois que je réagisrais comme lui. Bref, il est persuadé que la menace est bien réelle.

— J'en suis convaincu, moi aussi, fit Dermott. Et cette lettre, elle vous est parvenue sous enveloppe ? Ah ! merci. »

Il se mit à lire l'adresse : « Mr John Finlayson, docteur ès sciences, directeur d'exploitation » – non seulement ils ont le goût de la précision, mais on dirait qu'ils sont bien informés – « BP/Sohio, Prudhoe Bay, Alaska ». Posté à Edmonton, Alberta. Ça vous dit quelque chose ?

— Absolument rien. Je n'ai là-bas ni amis, ni connaissances, ni aucune relation d'affaires.

— Et à votre chef de sécurité ?

— Pas davantage.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Bronowski. Sam Bronowski.

— J'aimerais bien le voir. C'est possible ?

— Pas pour l'instant. En ce moment, il est à Fairbanks. Mais si le temps le permet, il sera de retour ce soir. Tout dépend de la visibilité.

— Il y a du blizzard en cette saison ?

— Non, pas ici. Il y a très peu de précipitations, en hiver. Le cauchemar, c'est le vent. Il soulève des tourbillons de neige qui peuvent rendre la visibilité absolument nulle jusqu'à plus de dix mètres au-dessus du sol. Il y a quelques années, juste avant Noël, un Hercules – normalement le plus sûr de nos appareils – a tenté

d'atterrir dans ces conditions-là. Résultat : deux morts parmi les quatre occupants de l'avion. Depuis lors, les pilotes se méfient. Ces vents, qui peuvent chasser la neige à cent vingt kilomètres à l'heure, sont pour nous une véritable plaie. C'est à cause d'eux que ce centre est construit sur des piliers de deux mètres cinquante : la neige passe au-dessous, et nous ne risquons pas d'être enfouis. Ça n'arrange pas l'isolation thermique, bien sûr, mais ça, c'est un autre problème.

— Qu'est-ce qu'il fait à Fairbanks, Bronowski ?

— Son boulot. Il s'occupe d'engager des gardes supplémentaires.

— De quelle façon est-ce qu'il s'y prend ?

— L'approche varie, j'imagine. C'est son boulot. C'est son affaire. Il a carte blanche dans ce domaine. Le mieux, c'est que vous lui posiez la question directement.

— Voyons ! Mais vous êtes son patron. Il est votre subordonné. En tant que responsable, vous devez être au courant de ce qu'il fait. En gros, comment s'y prend-il pour recruter son monde ?

— Eh bien, je pense qu'il a établi une liste de gens avec lesquels il a pris personnellement contact et qui sont disponibles en cas d'urgence. Mais honnêtement, je n'en suis pas sûr. Je suis son patron, c'est vrai, mais lorsque je confie une responsabilité à quelqu'un, ce n'est pas un vain mot. Ce dont je suis certain, c'est qu'il est en rapport avec le chef de la police et demande toutes les recommandations nécessaires. J'ignore s'il a fait ou non paraître une petite annonce dans l'*All-Alaska Weekly*, qui est publié à Fairbanks. » Finlayson s'interrompit un instant avant d'ajouter : « Je n'irais pas jusqu'à dire qu'il se refuse à donner des précisions sur le sujet, mais vous qui êtes des spécialistes de la sécurité, vous devez comprendre qu'il préfère laisser sa main gauche dans l'ignorance de ce que fait sa main droite.

— Et quel genre d'hommes est-ce qu'il recruté ? demanda encore Dermott.

— Presque toujours d'anciens flics.

— Qui n'ont pas subi d'entraînement spécial ?

— D'entraînement spécial ? Pas que je sache. Mais en tant qu'anciens flics, ils doivent tout de même savoir ce que c'est que la sécurité. » Finlayson sourit. « Et puis, j'imagine que le premier souci de Sam est de trouver des hommes qui sachent tirer convenablement.

— La sécurité, ce n'est pas une question physique, c'est une question d'esprit, précisa sentencieusement Dermott. Mais pourquoi avez-vous dit « presque toujours » ?

— Parce qu'il a engagé ailleurs deux agents de première classe, dont l'un se trouvait à Fairbanks et l'autre à Valdez.

— Ces deux agents, d'après qui sont-ils « de première classe » ?

— D'après Sam, bien sûr. C'est lui qui les a choisis, qui les a sélectionnés. » Finlayson se frotta la barbe dans un geste qui semblait trahir une certaine irritation. « M^r Dermott, reprit-il d'une voix peinée, aussi aimable, aussi sympathique que vous soyez, j'ai un peu l'impression que vous me faites subir un interrogatoire du troisième degré...

— Ridicule ! Vous savez très bien que, si c'était le cas, je vous poserais des questions vous concernant directement. Ce que je ne fais pas et que je n'ai pas l'intention de faire.

— Je vous intéresse si peu ? Vous n'avez pas sur moi le moindre dossier ?

— 5 septembre 1939 : date de votre entrée à l'école secondaire de Dundee, en Ecosse...

— Merci, merci, c'est plus que je n'en espérais !

— Maintenant, revenons à nos moutons. Vous m'avez dit qu'un de vos agents « première classe » se trouvait à Fairbanks. Pourquoi là plutôt qu'ailleurs ? »

Finlayson hésita : « Il n'y a pas de raisons impératives...

— Peu importe. Expliquez-moi quand même. »

Finlayson prit son souffle comme pour soupirer, puis il parut changer d'avis. « À vrai dire, c'est un peu ridicule. Mais en raison de certains racontars, les gens ont peur de cette région. Comme vous le savez, jusqu'à Valdez, son extrémité sud, les quelque mille trois cents kilomètres du pipe-line franchissent trois chaînes de montagne, ce qui représente douze stations de pompage. La station 8 est proche de Fairbanks. Or, durant l'été 77, à la suite d'une explosion, elle a été complètement détruite.

— Accident ?

— Oui.

— Qu'on a pu expliquer ?

— Bien sûr.

— De façon satisfaisante ?

— En tout cas pour l'Alyeska, la compagnie qui a construit le pipeline.

— Mais pas pour tout le monde ?

— Dans son ensemble, le public s'est montré sceptique. Et quant à l'administration, elle s'est refusée à tout commentaire.

— Et l'Alyeska, quelles raisons a-t-elle fournies à l'explosion ?

— Mauvais fonctionnement, mécanique et électrique.

— Vous y avez cru ?

— Je n'étais pas là, je n'étais pas sur place.

— Et les autres ?

— Comme je vous l'ai dit, le public en général s'est montré sceptique.

— Que croyait-il ? Qu'il y avait eu sabotage ?

— Peut-être. Je n'en sais rien. J'étais ici, à l'époque. Je n'ai même jamais vu la station de pompage n° 8. Depuis lors, elle a été reconstruite, bien sûr. »

Dermott soupira. « Vous n'êtes pas très coopératif, M^r Finlayson. Vous n'aimez guère prendre parti. En ce sens, vous feriez peut-être un bon agent de sécurité. Evidemment, vous refuserez de me dire si, à votre avis, l'affaire a été ou non délibérément étouffée ?

— À quoi bon vous donner mon avis ? Ce qui compte, c'est que la presse, elle, en était convaincue, et qu'elle ne s'est pas privée de le dire. Le fait que les journaux n'aient apparemment pas craint de procès en diffamation semble d'ailleurs significatif. Ils auraient été ravis que l'affaire fasse l'objet d'une enquête officielle ; mais l'Alyeska ne partageait pas ce point de vue. Et les journalistes ont été d'autant plus irrités que, des heures durant, on les a empêchés de se rendre sur les lieux de l'accident. Et quand je dis « on », il ne s'agit même pas de

la police, mais des gardes privés d'Aleyska qui, aussi incroyable que cela puisse paraître, a pris sur elle de bloquer les routes d'accès. Le responsable local a lui-même reconnu qu'il avait outrepassé ses droits. Mais il n'en est pas résulté d'enquête pour autant. Et encore moins d'action en justice.

— Comment expliquez-vous cela ? »

Comme Finlayson répondait à sa question par un haussement d'épaules, Dermott insista : « Croyez-vous que ce soit parce qu'Alyeska est le premier employeur de l'Etat et que la vie de tant d'autres compagnies régionales dépend de leurs contrats avec elle ? En d'autres mots, croyez-vous que ce soit une question de gros sous ?

— Peut-être.

— Décidément, vous êtes d'une discrétion à toute épreuve ! Mais peut-être allez-vous me dire quand même ce qu'ont raconté les journaux ?

— Du fait que, pendant un jour, on les a empêchés de se rendre sur place, ils ont conclu que les employés d'Alyeska avaient mis ce temps à profit pour atténuer l'ampleur des dégâts et masquer la faiblesse du système de sécurité.

— Auraient-ils pu aussi en profiter pour supprimer les traces qu'aurait laissé un éventuel sabotage ?

— Là, en toute franchise, je ne puis vous répondre.

— O.K. Maintenant dites-moi si, à votre connaissance, il y a à Fairbanks certains éléments mécontents ?

— Des mécontents, il y en a, bien sûr. À commencer par les écologistes qui, dès le départ, se sont opposés à la construction du pipe-line. Mais les écologistes ont l'habitude d'agir ouvertement, de signer les lettres qu'ils écrivent aux journaux et, aussi passionnés qu'ils soient, de maintenir leur action dans le cadre de la légalité. Maintenant, pour ce qui est des autres, je ne sais que vous dire. Fairbanks compte une quinzaine de milliers d'habitants : sur quinze mille personnes, il se peut fort bien qu'il y ait des criminels.

— Et Bronowski, qu'a-t-il conclu de tout cela ?

— Il n'était pas là.

— Ce n'est pas ce que je vous demande...

— Mais moi, c'est ce que je vous dis. Il n'était pas là. À l'époque, il était à New York. Il ne faisait pas encore partie de notre compagnie.

— Alors, il est relativement nouveau ici ?

— En effet. Et si, pour vous, nouveau signifie méchant, vous pouvez vous amuser à fouiller ses antécédents. Mais je crois que vous perdriez votre temps car, avant de l'engager, nous avons fait faire à son sujet des enquêtes et des contre-enquêtes par trois agences de toute confiance, qui n'ont trouvé sur lui que des renseignements positifs. De même, la police de New York nous a fourni à son propos un excellent rapport, ainsi que sa propre compagnie.

— Je n'en doute pas. Mais quelles sont ses qualifications ? Quelle était sa compagnie ?

— Sa compagnie, c'était l'une des plus importantes et l'une des meilleures agences de sécurité de New York. Il en était directeur. Quant à ses débuts, il les a faits dans la police.

— Je vois. Et cette agence, elle était spécialisée ?

— Dans le travail de surveillance, oui. Elle fournissait des gardes supplémentaires aux plus grandes banques lorsque, pour cause de vacances ou de maladie, les effectifs de leurs propres troupes de sécurité étaient incomplets. Quand des fêtes importantes étaient organisées dans les riches maisons de Manhattan ou de Long Island, elle veillait à la sécurité des hôtes et de leurs bijoux. Enfin, elle assurait la surveillance des plus grandes expositions de tableaux et de bijoux. Pour convaincre les Hollandais de prêter la *Ronde de nuit*, de Rembrandt, pour une exposition de deux mois, la caution d'un type comme Bronowski aurait sans doute joué un rôle déterminant.

— Et qu'est-ce qui a pu décider un tel homme à abandonner tout ça pour venir s'installer au bout du monde ?

— Il n'en parle pas, mais tout le monde est au courant : c'est le mal du pays... ou plus exactement celui de sa femme. Elle vit à Anchorage. Tous les week-ends, il va la rejoindre.

— ? Je croyais que vous étiez censés travailler quatre semaines d'affilée avant de pouvoir partir en congé ?

— Cette règle ne s'applique qu'à ceux qui travaillent ici de façon permanente, ce qui n'est pas le cas de Bronowski. Sa base est ici, mais sa responsabilité s'étend à l'ensemble des installations. Si, par exemple, il y a un pépin à Valdez, il sera plus facilement sur place

depuis Anchorage que depuis ici. Il est sans cesse en déplacement. D'ailleurs, il pilote son propre avion – un Comanche. Nous lui payons son carburant, c'est tout.

— Ce qui signifie qu'il a du fric ?

— En effet. Je ne crois pas qu'il ait vraiment besoin de travailler, mais il ne supporte pas de rester inactif. Il conserve des intérêts importants dans sa compagnie de New York.

— Et il n'y a pas de conflits avec ceux qui sont demeurés là-bas ?

— Comment pourrait-il y en avoir ? Depuis plus d'un an qu'il est ici, il n'a plus mis les pieds hors de l'Etat.

— Voilà un type doué de confiance. De nos jours, c'est plutôt rare... » Il se tourna vers Mackenzie : « Donald ?

— Oui ? » Mackenzie brandit la lettre anonyme. « Est-ce que le F.B.I. a vu ça ?

— Le F.B.I. ? Pourquoi donc est-ce qu'il l'aurait vu ?

— Parce que ça le concerne, et de très près. Je sais bien que vous autres, en Alaska, vous avez l'impression de constituer une nation à part. Mais vous faites bel et bien partie des Etats-Unis. Arrivé à Valdez, le pétrole est acheminé par bateau jusqu'à l'un des Etats de la côte ouest. Toute interruption du transport pétrolier entre Prudhoe Bay et, mettons, la Californie serait considérée comme une atteinte au commerce entre Etats et deviendrait du même coup l'affaire du F.B.I.

— Je veux bien, mais jusqu'ici, ça ne s'est pas produit, je ne vois donc toujours pas en quoi ça les concerne. Sans compter que les types du F.B.I. ne connaissent rien ni au pétrole, ni aux pipe-lines. Ici, ils ne pourraient rien pour nous ; c'est plutôt nous qui devrions les aider, les aider à survivre, veiller à ce qu'ils ne s'égarent pas, veiller à ce que le froid ne les tue pas. Etant donné les conditions qui règnent ici, ils devraient se cantonner à l'intérieur ; et à l'intérieur, que pourraient-ils faire ? Surveiller les terminaux de nos ordinateurs, nos centres de communications, nos systèmes d'alerte ? Mais nous avons pour cela toute une équipe de spécialistes hautement qualifiés. Demander de le faire aux types du F.B.I. équivaudrait à demander à un aveugle de lire du sanskrit !

— Admettons. Mais la police montée de l'Alaska, elle, n'a pas les mêmes problèmes : avec l'entraînement qu'ils ont, ses membres sont plutôt mieux placés que vous pour supporter le froid. Alors, est-ce que

vous vous êtes mis en rapport avec eux ? Est-ce que vous avez averti les autorités de Juneau ?

— Non.

— Pourquoi pas ?

— Ils ne nous aiment guère, là-bas. Bien sûr, s'il y avait de la bagarre, ils interviendraient immédiatement. Mais ils préfèrent ne pas avoir à s'en mêler. Ils ne nous aiment pas, et pour tout dire, je les comprends. Pour eux, Alyeska et nous, c'est tout un. Si Alyeska a construit le pipe-line, c'est nous qui nous en servons. Désormais, pour la plupart des gens, le pipe-line, c'est nous.

« Mais tout cela ne m'empêche pas d'éprouver aussi une certaine sympathie pour Alyeska. Bien sûr, elle est responsable de bien des bouleversements ; bien sûr, elle a dépassé les devis dans des proportions difficilement acceptables ; mais elle a mené à bien un travail impossible dans des conditions impossibles et, qui plus est, dans les délais. Elle a accompli une œuvre remarquable grâce à des hommes exceptionnels – que ne sont évidemment pas les responsables qui siègent à Manhattan, et dont l'indifférence à l'égard des problèmes de l'Alaska a tout juste réussi à monter une partie importante de la population contre le pipe-line et la société qui s'est chargée de le construire.

« Pour s'y prendre aussi mal qu'ils l'ont fait, il fallait presque être doué. Sous prétexte de protéger la réputation d'Alyeska, ils se sont permis toute espèce de cachotteries et de mensonges, dont le seul résultat a été de ruiner le crédit dont jouissait encore la compagnie. »

Finlayson se mit à fouiller dans un tiroir et en tira deux feuilles de papier, qu'il distribua à Dermott et à Mackenzie. « Voilà une circulaire qui vous montrera de quelle façon ils traitaient ceux qui travaillaient avec eux. Si ce n'est pas du fascisme, je veux bien être pendu. Lisez. C'est très instructif, et cela vous aidera certainement à comprendre pourquoi la population ne nous porte pas dans son cœur. »

Les deux hommes lurent le document.

Compagnie Alyeska
Routes et pipe-lines
Instructions de travail

C. EN AUCUN CAS L'ENTREPRENEUR ET SON PERSONNEL N'INFORMERONT UN SERVICE GOUVERNEMENTAL D'UNE ÉVENTUELLE FUITE DE PÉTROLE. SEULE ALYESKÀ est en droit de fournir de telles informations. L'ENTREPRENEUR PRENDRA SOIN D'EN AVISER SES CADRES ET L'ENSEMBLE DE SON PERSONNEL.

D. De plus, EN AUCUN CAS L'ENTREPRENEUR ET SON PERSONNEL NE LIVRERONT QUELQUE RENSEIGNEMENT OU INFORMATION QUE CE SOIT AUX MEDIA, qu'il s'agisse de la radio, de la télévision ou de la presse écrite. Toute infraction à cette règle pourra entraîner une rupture de contrat. Si quelque journaliste prend contact avec l'entrepreneur ou un membre de son personnel, ceux-ci le prieront de s'adresser directement au service de presse d'ALYESKÀ et refuseront toute forme de discussion ou d'entretien. L'ENTREPRENEUR VEILLERA À CE QUE SES CADRES ET L'ENSEMBLE DE SON PERSONNEL SE CONFORMENT STRICTEMENT À CETTE REGLE.

Dermott reposa la feuille sur ses genoux. « Et c'est un Américain qui a écrit ça ? »

— Américain ou pas, il a dû être formé par Goebbels, commenta Mackenzie.

— En tout cas, c'est charmant. Bouclez-la, ou allez travailler ailleurs. Un bel exemple d'esprit démocratique ! » Dermott considéra la circulaire d'un air pensif, puis demanda à Finlayson : « Où est-ce que vous avez trouvé ça ? Ce genre de document, c'est plus ou moins secret, non ? »

— Secret, c'était peut-être censé l'être, mais tout le monde en a été informé : ces instructions ont été publiées en première page de l'*All-Alaska Weekly* le 22 juillet 1977 ! Quant à savoir comment le journal a réussi à se procurer ce document, je n'en ai pas la moindre idée.

— C'est plutôt sympa, un canard local qui s'attaque à un géant comme Alyeska. On se dit que tout n'est pas encore perdu. »

Finlayson sourit d'un air sceptique. « Peut-être, mais tout cela n'arrange pas nos affaires. Sans doute la campagne de presse dirigée contre Alyeska était-elle entièrement justifiée : c'est vrai que la construction du pipe-line a eu des conséquences extrêmement négatives. Mais maintenant, c'est nous qui en subissons les retombées. Oh, je ne dis pas que nous sommes entièrement sans amis ; je ne dis pas qu'au cas où la loi serait ouvertement violée les autorités ne réagiraient pas. Mais le fait est que les responsables politiques sont tellement soucieux de ménager l'électorat qu'ils préfèrent se tenir à l'écart. Quoi qu'il advienne, ils ne prendront jamais le risque de se mettre à dos ceux grâce à qui ils sont au pouvoir et comptent y rester. Bref, ils ne vont pas se mouiller pour un avertissement anonyme comme celui que nous venons de recevoir, et qui n'est peut-être qu'une mauvaise plaisanterie.

— Autrement dit, résuma Mackenzie, tant que le sabotage n'a pas lieu, vous ne pouvez pas compter sur une aide extérieure. Pour ce qui est des mesures préventives, c'est à vous de vous débrouiller : vous dépendez entièrement de Bronowski et de ses hommes.

— C'est exactement ça », acquiesça Finlayson.

Dermott se leva et se mit à arpenter la pièce. « Si l'on admet que la menace est réelle, qui en est l'auteur, et que cherche-t-il ? Certainement pas un dingue ; car si c'était un dingue –, un écologiste pris de folie, par exemple –, il ne se donnerait pas la peine d'envoyer des avertissements avant de passer aux actes. Les avertissements, ça évoque plutôt l'idée de chantage : chantage politique, chantage idéologique, ou tout simplement chantage financier ? Tout est possible, et je crains que seule la suite des événements puisse nous éclairer sur ce point. Mais en attendant, je voudrais voir M^r Bronowski aussi vite que possible.

— Comme je vous l'ai dit, en ce moment, il travaille. Mais il sera de retour d'ici quelques heures.

— Quelques heures, c'est trop, M^r Finlayson. Demandez-lui de rentrer immédiatement.

— Je suis désolé, mais Bronowski a l'habitude de s'organiser comme il veut. Il me doit des comptes, c'est vrai, mais dans son domaine, il est son propre chef. Il n'est pas question que je le bouscule : ce serait le meilleur moyen de retarder son retour.

— M^r Finlayson, je crois que vous n'avez pas très bien compris dans quelle situation nous sommes. Non seulement M^r Mackenzie et moi-

même avons reçu l'assurance d'une coopération pleine et entière, mais nous sommes habilités à prendre toutes les mesures de sécurité que nous jugerons bon de prendre au vu des circonstances. »

Comme d'habitude, la barbe de Finlayson cachait son expression ; cependant, sa voix trahissait son incrédulité : « Vous voulez dire que, désormais, Bronowski n'a plus qu'à vous obéir ? »

— S'il est aussi génial que vous le prétendez, nous nous contenterons de l'assister. Sinon, nous exercerons l'autorité dont nous sommes investis.

— Investis par qui ? Enfin ! c'est incroyable ! C'est même intolérable ! Vous arrivez ici et vous... Non, non, ce n'est pas possible. Je n'ai reçu aucune instruction, aucune directive, moi.

— Eh bien, demandez-les, ces directives !

— À qui ?

— Aux grands manitous, comme vous dites.

— À Londres ? Mais c'est l'affaire de Mr Black, le directeur général pour l'Alaska. »

Dermott eut un haussement d'épaules. « Dans ce cas, appelez-le ! »

— Comment voulez-vous que je l'appelle ? Actuellement, il visite nos bureaux de Seattle, de San Francisco et de Los Angeles. Dans quel ordre et à quel moment, je l'ignore. Tout ce que je sais, c'est qu'il sera de retour à Anchorage dès demain à midi.

— Est-ce que vous êtes en train de m'expliquer que vous ne pouvez pas – ou que vous ne voulez pas – le joindre avant ?

— En effet.

— Vous ne pouvez pas téléphoner dans les trois bureaux que vous venez de mentionner ?

— Je vous l'ai dit, je ne sais pas où il est. Il se peut qu'il soit ailleurs ; il se peut qu'il soit en plein vol.

— Autrement dit, vous refusez d'essayer ? »

Finlayson ne répondit rien.

« Il ne vous reste donc qu'à vous adresser directement à Londres.

— On voit que vous ne savez pas ce que c'est que la hiérarchie dans les compagnies pétrolières.

— Vous avez parfaitement raison ; mais il y a une chose que je sais. » Dermott avait abandonné sa bonhomie habituelle. « Vous me décevez, Finlayson. Préparez-vous à de sérieux ennuis. Dans des circonstances aussi graves que celles où nous sommes, on n'attend pas d'un responsable comme vous qu'il se laisse aveugler par son orgueil blessé. Ce qui compte, ce n'est pas vos sentiments, mais le bien de la compagnie. Vous faites fausse route, mon pauvre ami, ça je puis vous l'affirmer. »

Les yeux de Finlayson ne trahissaient pas la moindre expression. Quant à Mackenzie, il regardait le plafond comme s'il venait d'y découvrir quelque chose de passionnant. Depuis le temps qu'il connaissait Dermott, il savait à quel point il était doué pour pousser un adversaire dans ses derniers retranchements. Au terme du traitement, si la victime ne se rendait pas, elle se trouvait du moins dans une situation impossible, dont Dermott tirait aussitôt avantage pour réduire toute résistance à néant et obtenir une complète domination.

« Je vous ai présenté trois requêtes, reprit Dermott. Trois requêtes qui toutes étaient parfaitement justifiées. Vous n'avez accédé à aucune d'entre elles. Comptez-vous persister dans votre refus ?

— C'est ce que je compte faire, en effet. »

Dermott se tourna vers Mackenzie : « À ton avis, Donald, qu'est-ce que je fais ?

— Hélas ! répondit Mackenzie d'une voix accablée, il me semble que tu n'as pas le choix.

— C'est aussi ce que je pense. » Dermott fixa sur Finlayson un regard glacé et lui tendit une carte sur laquelle était inscrit un numéro. « J'imagine que vous ne verrez pas d'inconvénient à ce que je me mette en rapport avec notre bureau de Houston ? »

Finlayson prit la carte sans mot dire, puis décrocha le téléphone pour donner des ordres au standard. Après trois minutes d'un silence gêné, la sonnerie retentit et Finlayson tendit le récepteur à Dermott.

« Entreprise Brady ? Je voudrais parler à M^r Brady, je vous prie. » Il y eut une pause au bout de laquelle le visage de Dermott parut s'éclairer. « Hello, Jim !

— Alors, mon petit George, comment ça va ? » Dans le bureau, la voix forte de Brady était parfaitement audible. « Quelle coïncidence ! Imaginez-vous que j'allais justement vous appeler.

— Si c'était pour avoir un rapport, autant vous le dire tout de suite qu'il n'y a rien à rapporter. Maintenant, j'ai des nouvelles...

— Moi aussi, justement. C'est assez important. Est-ce que je peux parler sans crainte ?

— Une seconde. » Dermott regarda Finlayson. « Quelles sont les consignes de sécurité de votre opérateur ?

— Des consignes de sécurité ? Seigneur, mais il n'en a aucune, c'est une simple téléphoniste.

— Seigneur ! comme vous dites. Le Ciel vienne en aide à votre glorieux pipe-line ! » Il tira de sa poche un calepin et un crayon puis reprit à l'intention de Brady : « Désolé, Jim, mais la ligne est ouverte. À vous de prendre vos précautions. »

D'une voix claire et précise, Brady se mit à énumérer une série de lettres et de chiffres apparemment dépourvue de sens, que Dermott releva soigneusement sur son carnet de notes. Au bout d'environ deux minutes, Brady s'interrompit et demanda : « Je répète ?

— Non, ça ira comme ça. Merci.

— Alors, vous aviez quelque chose à dire, vous aussi ?

— Simplement ça : le directeur d'exploitation, ici présent, refuse de collaborer et fait de l'obstruction. Je ne pense donc pas que nous puissions effectuer ici un travail satisfaisant. Dans ces conditions, je vous demande l'autorisation de laisser tomber. »

Il y eut un bref silence avant que Brady ne réponde : « Permission accordée. » Enfin, comme son correspondant avait raccroché, Dermott se leva.

Finlayson, lui, était déjà sur pied. « M^r Dermott... »

Dermott l'interrompit d'une voix glacée : « Surtout, n'oubliez pas de transmettre mes compliments à Londres, M^r Finlayson ! »

CHAPITRE 2

À dix heures du soir, deux mille kilomètres au sud-est de Prudhoe Bay, à Fort McMurray, les hommes de Brady retrouvèrent Jay Shore au bar de l'hôtel Peter Pond. Tous ceux qui étaient à même d'en juger s'accordaient à dire qu'en tant que directeur technique Shore n'avait pas son pareil au Canada. Peu soucieuse de cohérence, la nature lui avait donné un visage sombre, quasi méphistophélique, en même temps qu'un caractère facile, jovial et gai.

Pour l'instant, il ne se sentait pourtant pas le moins du monde d'humeur à plaisanter. Pas plus que Bill Reynolds, le directeur d'exploitation de la Sanmobil, assis à côté de lui. Le visage rubicond et généralement souriant, celui-ci avait précisément l'esprit diabolique dont la nature semblait avoir doté Jay Shore.

Bill Reynolds regarda tour à tour Dermott et Mackenzie, dont Shore et lui avaient fait la connaissance trente secondes auparavant, et apprécia : « Vous avez fait vite, Messieurs. Si le service est aussi soigné qu'il est prompt, je vous en félicite.

— On fait ce qu'on peut, répliqua Dermott avec une modestie affectée.

— Scotch ? » proposa Mackenzie.

Reynolds acquiesça. « Biréacteur, si je ne m'abuse ?

— C'est exact.

— Comme moyen de transport, ce n'est pas ce qu'il y a de plus économique.

— Peut-être. Mais ça économise du temps. » Dermott sourit.

« Au siège, c'est-à-dire à Edmonton, on nous a annoncé votre visite pour dans quatre jours. Pas quatre heures. » Reynolds regarda Dermott par-dessus le verre qu'on venait de lui servir. « À vrai dire, nous ne savons pas grand-chose de vous.

— Nous ne savons pas grand-chose de vous non plus.

— Vous êtes dans le pétrole, pourtant.

— Oui, mais dans le forage. L'exploitation, ce n'est pas notre secteur.

— Et vous vous occupez de sécurité à plein temps ?

— En effet.

— Inutile alors de vous demander ce que vous faisiez à Prudhoe Bay ?

— Inutile.

— Vous y êtes restés combien de temps ?

— Deux heures.

— Deux heures ! Ne me dites pas qu'en deux heures vous avez réglé...

— Nous n'avons rien réglé du tout. Nous avons laissé tomber.

— On peut vous demander pourquoi ?

— Bien sûr. Le directeur d'exploitation n'était pas... mettons, coopératif.

— Je saisis.

— C'est-ce que vous saisissez ?

— L'allusion. Ici, c'est moi le directeur d'exploitation, alors...

— Il n'y avait pas d'allusion. Vous m'avez posé une question, j'y réponds, c'est tout.

— Vous avez donc laissé tomber...

— Oui. Nous avons trop de travail à travers le monde pour nous occuper d'aider ceux qui ne veulent pas collaborer, expliqua Dermott. Pour partir du bon pied, il faut que les choses soient claires. Votre compagnie nous a engagés pour mener une enquête : c'est donc à nous de poser les questions et à vous de répondre. Et nous allons commencer tout de suite : à quel moment cette menace vous est-elle parvenue ?

— Ce matin à dix heures.

— Vous avez la lettre ici ?

— Ce n'était pas une lettre, mais un coup de téléphone.

— D'où ?

— D'Anchorage.

— Qui a pris le message ?

— Moi-même. Mais Bill était avec moi ; il a entendu. Le correspondant a répété son message deux fois. Il a dit textuellement : « Je dois vous informer que la production de la Sanmobil sera très prochainement interrompue. La panne sera sans gravité mais suffira à vous prouver que nous pouvons intervenir quand et où nous voulons. » C'est tout.

— Aucune demande de quoi que ce soit ?

— Aucune. C'est ce qui est curieux.

— Ne vous inquiétez pas. Ça viendra bien assez tôt. Ça viendra en même temps qu'une menace plus sérieuse. Croyez-vous pouvoir reconnaître la voix ?

— Certainement pas : j'ai l'impression qu'un million de Canadiens auraient dit ça de la même façon. Mais vous prenez cette menace au sérieux ?

— Bien sûr. Nous prenons presque tout au sérieux. Que vaut votre système de sécurité ?

— Il est plutôt bon... du moins dans les circonstances ordinaires.

— Je vois ! Le malheur, c'est qu'ici, les circonstances sont tout ce qu'il y a de moins ordinaires. Combien avez-vous de gardes ?

— Vingt-quatre. Aux ordres de Terry Brinckman. Il connaît son boulot.

— Je n'en doute pas. Vous avez des chiens ?

— Non. Les chiens policiers ordinaires, bergers allemands, dobermans, boxers, ne tiennent pas le coup dans un climat pareil. Et quant aux chiens esquimaux, pour la garde, ils ne valent rien : ils préfèrent se battre entre eux que de chasser les intrus.

— Des barrières électriques ? »

Shore leva les yeux au ciel. « On a eu suffisamment de problèmes

comme ça avec les écolos. Qu'un vieux loup vienne s'électrocuter, et ça aurait été la révolution !

— Je vois, je vois. Et bien sûr, pas de rayons électroniques, pas de détecteurs d'aucune sorte ?

— Hélas ! »

Mackenzie intervint : « Les installations couvrent quelle surface ? »

Reynolds prit l'air malheureux. « Environ trois mille deux cents hectares.

— Ce qui représente quel périmètre ?

— Plus de vingt-deux kilomètres.

— Vingt-deux kilomètres ! Et il faut que vos gardes surveillent tout à la fois : les installations proprement dites et le pourtour du site pour empêcher les gens de s'y balader ?

— Eh oui ! Ils sont divisés en trois équipes, trois équipes de huit hommes chacune.

— Mais vous vous rendez compte de ce que ça représente, patrouiller sur plus de vingt-deux kilomètres en pleine nuit polaire ? »

Shore s'impatienta. « Nous travaillons vingt-quatre heures sur vingt-quatre et nos installations sont éclairées comme en plein jour.

— Vos installations peut-être, mais certainement pas le pourtour du site. Pour garder un tel périmètre, il vous faudrait au moins deux régiments !

— Et il en faudrait encore une fois autant pour surveiller les ouvriers, ajouta Dermott.

— Comment ça, les ouvriers ?

— Eh bien oui, ils peuvent être dangereux, eux aussi. Et il y en a plusieurs centaines, non ?

— Il y en a plusieurs centaines, c'est vrai, mais moins de deux pour cent d'entre eux seulement ne sont pas Canadiens.

— Parce que, parmi les Canadiens, la criminalité n'existe pas ? ironisa Dermott. Voyons, quelle garantie est-ce que vous avez concernant les gens que vous engagez ?

— Nous n'avons pas de garanties proprement dites, mais nous prenons nos renseignements, nous exigeons des références, nous vérifions que nos employés n'ont pas de casier judiciaire.

— Ce qui ne veut strictement rien dire. Aucun criminel vraiment intelligent n'a de casier judiciaire, voyons ! » Dermott avait l'air de quelqu'un qui, sur le point de soupirer, d'exploser, de jurer ou de s'en aller, décide que ça n'en vaut même pas la peine. « Bien, reprit-il. Il se fait tard. Demain, M^r Mackenzie et moi-même souhaiterions nous entretenir avec votre Teddy Brinckman et visiter les installations.

— Eh bien ! nous essayerons de trouver une voiture pour venir vous chercher à dix heures...

— À sept heures. C'est exactement ce que j'allais vous proposer. Ne vous inquiétez pas, nous serons prêts ! »

Une fois que les deux hommes furent sortis, Dermott et Mackenzie échangèrent un coup d'œil, vidèrent leurs verres, firent signe au barman de les renouveler, puis regardèrent par la fenêtre de l'hôtel Peter Pond, dont le nom rappelait celui du premier explorateur de la région.

Pond avait descendu l'Athabasca en canoë presque exactement deux cents ans plus tôt. Il ne semble pas avoir pris un intérêt particulier aux sables bitumeux ; cependant, une dizaine d'années plus tard, le très célèbre Alexander Mackenzie remarqua la substance poisseuse qui paraissait sourdre du sol bien au-dessus de la rivière, et nota : « Le bitume est à l'état fluide et, mélangé à de la gomme ou à la substance résineuse des épicéas, il est utilisé par les Indiens comme enduit pour leurs canoës. Chauffé, il dégage une odeur comparable à celle de la houille. »

Curieusement, la justesse de cette dernière comparaison ne fut pleinement appréciée que très longtemps plus tard ; en effet, il fallut attendre plus de cent ans pour que l'on comprenne que les deux explorateurs du dix-huitième siècle avaient découvert par hasard l'un des plus grands réservoirs mondiaux de combustibles fossiles. Sans eux, l'hôtel Peter Pond n'existerait sans doute pas davantage que la ville qui l'abrite.

Au milieu des années soixante, Fort McMurray n'était encore guère plus qu'un avant-poste primitif aux rues boueuses ou poussiéreuses selon la saison. Aujourd'hui, c'est toujours une ville frontière, mais une ville frontière différente. Fière de son bref passé, elle est pourtant tournée vers l'avenir. C'est le type même de la ville-champignon, et sa

population s'accroît plus rapidement que celle de toute autre ville du Canada. Les treize cents habitants d'il y a quatorze ans sont devenus treize mille, et de partout surgissent de nouvelles maisons, des écoles, des hôtels, des banques, des hôpitaux, des églises et des supermarchés. Merveille des merveilles, les rues ont même été goudronnées. Ce miracle apparent s'explique par un seul et unique facteur : Fort McMurray est situé juste au milieu des sables bitumeux de l'Athabasca, le plus grand gisement du genre connu jusqu'à ce jour.

Il neigeait depuis le début de la soirée, et tout était blanc – maisons, rues, arbres et voitures – d'une blancheur intacte. Désormais, les flocons étaient plus espacés et laissaient voir les lumières accueillantes de la ville. La scène aurait réjoui l'œil et le cœur d'un artiste spécialisé dans les cartes postales de Noël. Ce genre de réflexions en tête, Mackenzie remarqua : « Il ne manque que saint Nicolas.

— Oui. Porteur de cette paix et de cette bonne volonté qu'on souhaiterait voir régner parmi les hommes. À part ça, qu'est-ce que tu penses de l'avertissement reçu par la Sanmobil ?

— Comme toi, j'imagine. Le texte est à peu près le même que celui de la lettre qu'a reçue Finlayson à Prudhoe Bay. Il provient manifestement du même type... ou de la même bande.

— Le fait qu'en Alaska le message provenait de l'Alberta, et qu'ici, en Alberta, le message provient de l'Alaska ne te paraît pas significatif ? ;

— Il me paraît seulement prouver une fois de plus qu'ils ont tous les deux la même origine. Cet appel d'Anchorage, il venait certainement d'une cabine publique ; on ne pourra pas en retrouver la trace.

— C'est probable. Mais ce n'est pas certain. Je ne sais pas si, d'Anchorage, on peut téléphoner ici directement. Ça m'étonnerait. Si ce n'est pas le cas, l'opérateur aura noté l'appel. Il y a une chance que nous puissions retrouver d'où il provenait. »

Les yeux au fond de son verre, Mackenzie ironisa : « On sera bien avancés !

— Ça peut tout de même nous aider, répliqua Dermott. Et de deux façons. Si ce coup de fil a été reçu ici à dix heures, ça signifie qu'il a été donné à Anchorage à six heures du matin. Il faut être un peu dingue – ou alors travailler de nuit – pour téléphoner à une heure

pareille d'une cabine publique. Surtout avec le froid qu'il fait à Anchorage ! Un comportement aussi bizarre, ça doit se remarquer.

— Pour le remarquer, encore faut-il qu'il y ait quelqu'un.

— Mais il y a des gens dehors, à cette heure-là. Des patrouilles de police. Des chauffeurs de taxi. Les gars qui s'occupent de déblayer la neige. Les postiers. On serait étonné du nombre de gens qui finissent leur journée si tard ou la commencent si tôt.

— Admettons. Maintenant, tu as parlé de deux façons ; dis-moi un peu quelle est la seconde.

— Si nous réussissons à localiser la cabine d'où a été donné l'appel, on pourra demander à la police de vider l'appareil pour relever les empreintes qui se trouvent sur les pièces de monnaie. Il y a toute les chances qu'un type qui téléphone d'Anchorage à Fort McMurray se serve de grosses pièces. Qu'on retrouve deux ou trois grosses pièces avec les mêmes empreintes, et on peut être sûr que ce sont celles de notre homme.

— Objection. Les pièces de monnaie, ça passe par des centaines et des centaines de main. Or, tout le monde sait que trop d'empreintes, c'est comme pas d'empreintes du tout.

— Objection repoussée. Il a été établi que les derniers doigts qui touchent une surface métallique y laissent des empreintes dominantes. En plus, nous aurons des empreintes autour du cadran – personne ne téléphone avec des gants. Bon. Ces empreintes une fois relevées, nous vérifierons les registres de police. Il se peut qu'elles s'y trouvent. Et si elles s'y trouvent, nous saurons du même coup qui est notre homme et nous pourrons lui poser toutes sortes de questions passionnantes.

Diabolique, George ! Mais tu as oublié ce que tu as si habilement fait remarquer tout à l'heure : les criminels les plus intelligents n'ont pas de casier judiciaire, donc pas d'empreintes dans les fichiers de la police.

— C'est vrai. Et c'est vrai que je ne serais pas surpris d'apprendre que notre homme est un des piliers d'Anchorage, un homme d'affaires, une personnalité locale.

— Les autres « piliers d'Anchorage », comme tu dis, seraient sûrement ravis de t'entendre. Ils auraient la même haute opinion de toi que notre ami John Finlayson ! À propos de lui, qu'est-ce qu'on fait maintenant ? Un rapprochement n'est pas seulement souhaitable : il

est indispensable. Les deux affaires sont tellement manifestement liées...

— Laissons-le un moment macérer dans son jus. Je ne dis pas ça méchamment. Mais je crois que ça ne lui fera pas de mal de s'inquiéter un peu. C'est un type bien, intelligent, honnête. En fait, il a réagi exactement comme nous l'aurions fait à sa place devant deux importuns essayant de s'imposer. Cela dit, plus longtemps nous le laisserons à l'écart, et plus sûrement nous pourrons compter sur sa collaboration au moment des retrouvailles. Jim Brady a peut-être été le porteur de mauvaises nouvelles, mais son coup de téléphone n'aurait pas pu tomber à un meilleur moment. C'était l'excuse idéale pour mettre les voiles. À propos de Jim...

— Tu sais que je n'aime pas ça, pas du tout. J'ai comme le pressentiment que ça va mal tourner. Tu sais qu'entre Prudhoe Bay et ici, il y a la moitié des réserves pétrolières de toute l'Amérique du Nord. Ça représente beaucoup, beaucoup de pétrole. De quoi se faire des cheveux blancs.

— Jusqu'ici, tu ne t'en es pas fait. Ce n'est pas le moment de commencer. Un enquêteur est censé rester froid, détaché...

— Quand il s'agit du pétrole des autres, c'est facile. Mais ici, c'est notre pétrole. Ça signifie d'énormes responsabilités, des décisions terribles, aux plus hauts niveaux.

— Je te parlais de Brady.

— J'allais t'en parler, moi aussi.

— Qu'est-ce que tu penses de le faire venir ici ?

— Je pense que c'est une excellente idée.

— Alors, on lui téléphone ?

— On lui téléphone. »

CHAPITRE 3

Jim Brady, ardent défenseur de la ligne, de la forme et de l'athlétisme lorsqu'il s'agissait de ses hommes, mesurait tout juste un mètre soixante-dix grâce à des semelles compensées et passait allègrement le cap des cent vingt kilos. Peu soucieux de voyager avec un minimum de bagages, il emmenait avec lui non seulement sa femme, Jean, une séduisante blonde, mais également sa fille, Stella, non moins blonde et non moins jolie, qui lui servait de secrétaire dans ses déplacements professionnels. Il laissa Jean à l'hôtel de Fort McMurray, mais il prit Stella avec lui dans le minibus que la Sanmobil lui avait envoyé pour le conduire à la centrale.

La première impression qu'il fit sur les rudes hommes de l'Athabasca ne fut pas précisément favorable. Il portait un costume gris magnifiquement coupé – il fallait qu'il le fût, quoique sa silhouette approximativement sphérique n'eût pas grand-chose à y gagner –, une chemise blanche et une cravate des plus classiques. Par-dessus cette première couche de vêtements, deux manteaux de laine et un de fourrure combinaient leurs effets de sorte que, chez lui, la largeur n'avait rien à envier à la hauteur. Enfin, il portait un élégant chapeau de feutre gris amarré sur son crâne par une grosse écharpe qui lui faisait deux fois le tour de la tête et comprimait ses doubles mentons.

« Grands dieux ! » s'exclama-t-il d'une voix qu'étouffaient les extrémités de son écharpe, dont il s'était servi pour protéger le bas de son visage. De son visage, on ne voyait en fait que les yeux, mais ceux-ci suffisaient à dire qu'il était réellement impressionné. Il se reprit aussitôt pour plaisanter : « Vous devez vous amuser comme des fous à creuser par-ci, par-là, pour construire ces ravissants châteaux de sable. »

Jay Shore, qui n'appréciait guère ce genre d'humour, se sentit le besoin de protester : « Tout de même, n'oubliez pas que, dans le domaine de l'exploitation minière, c'est ici la plus vaste entreprise de toute l'histoire de l'humanité !

— Ne vous vexez pas ! Vous savez bien que pour un Texan, rien n'existe hors de son Etat. » Et pour montrer sa bonne volonté, il concéda : « J'avoue que je n'ai jamais rien vu de pareil à ce truc-là. »

« Ce truc-là », c'était une dragline, mais une dragline comme Brady n'en avait effectivement jamais vue. Une dragline, ou « défonceuse tractée », c'est, pour l'essentiel, un moteur, une cabine de commande, et une flèche comparable à celle d'une grue. La flèche, fixée à la caisse qui abrite le moteur, peut pivoter à droite et à gauche aussi bien qu'elle peut se lever ou s'abaisser : la manœuvre s'effectue grâce à des câbles qui, partant du moteur, prennent appui sur une puissante superstructure d'acier et rejoignent l'extrémité de la flèche. Passant par celle-ci, un autre câble manœuvre une benne qui excave, charge et déplace les matériaux.

« Il n'y a rien sur terre d'aussi grand qui soit capable de se déplacer, commenta Shore.

— Quoi, elle se déplace ? s'étonna Stella.

— Eh oui, elle avance. Vous voyez, ces deux espèces d'énormes sabots : grâce à eux, elle marche, ou plutôt, elle se traîne. Car, pour la vitesse, ce n'est pas l'idéal : il lui faut près de quatre heures pour faire un kilomètre.

— Et cet interminable machin ?

— Ça, c'est la flèche. On dit généralement qu'elle est aussi longue qu'un terrain de football. Mais c'est faux : elle est encore plus longue. D'ici, la benne n'a pas l'air particulièrement grande ; mais c'est parce que l'on perd le sens des proportions : en fait, elle a une capacité de quatre-vingts mètres cubes, l'équivalent d'un garage prévu pour contenir deux voitures de bonnes dimensions. En tout, la machine pèse six mille cinq cents tonnes, c'est-à-dire la même chose qu'un croiseur moyen. Quant à son prix, il est de l'ordre de trente millions de dollars. Pour la monter – sur le terrain, évidemment – il faut compter quinze à dix-huit mois de travail. Nous en avons quatre du même type, qui remuent chaque jour deux cent cinquante mille tonnes de terre.

— N'ajoutez rien, vous avez gagné, déclara Brady. Et puis j'ai froid, rentrons. » Les quatre hommes qui l'accompagnaient – Dermott, Mackenzie, Shore et Brinckman, le responsable de la sécurité – ne purent cacher leur étonnement : enveloppé comme il l'était – naturellement et artificiellement – comment pouvait-il ressentir le froid ?

Tout le monde s'embarqua dans le minibus qui, s'il n'était pas particulièrement confortable, possédait du moins un excellent chauffage. Stella ôta son capuchon et sourit à la ronde. Jusqu'ici,

Brinckman qui, dans la trentaine, était de loin le plus jeune des quatre hommes, n'avait guère prêté attention à elle. Maintenant il porta deux doigts à la visière de sa casquette et son visage s'éclaira comme un phare. Son enthousiasme n'avait d'ailleurs rien d'étonnant, car, emmitouflée dans la fourrure blanche de son parka, Stella était aussi attendrissante qu'un ourson polaire.

« Tu as quelque chose à me dicter, pap ? demanda-t-elle.

— Pas pour l'instant », grogna Brady. Certain de n'avoir plus rien à craindre du froid, il défit les extrémités de son écharpe qui masquaient le bas de son visage. Sans doute dans un lointain passé ses traits avaient-ils porté l'empreinte de la pauvreté dans laquelle il était né avant de devenir le millionnaire qu'il était aujourd'hui ; mais des années de vie agréable en avaient effacé jusqu'à la moindre trace, en même temps que la graisse avait gommé ses rides et estompé ses traits. Son visage était maintenant celui d'un chérubin trop bien nourri, et seuls les yeux – des yeux froids, rusés, calculateurs – en démentaient la bonhomie.

Par la fenêtre, il contemplait la dragline. « Décidément, on n'arrête pas le progrès ! fit-il d'un ton légèrement ironique.

— Et vous n'avez encore rien vu, s'empressa d'ajouter Shore. Les sables qui nous intéressent se trouvent jusqu'à vingt mètres de profondeur. Ce qui les recouvre, le gravier, l'argile, le schiste, le sable trop pauvre pour être exploité, il faut d'abord l'éliminer, le débarrasser. Ce travail-là s'effectue par camions. Tenez, regardez ! » Il désigna un véhicule qui approchait. « Là encore, nous avons les camions les plus gros du monde. Vides, ils pèsent cent vingt-cinq tonnes, et ils peuvent en transporter cent cinquante. Tout ça, sur quatre pneus. Mais vous avouerez que ce sont des pneus qui comptent. »

Maintenant, le camion les croisait, et Brady eut tout loisir d'en apprécier les dimensions. Les roues avaient bien trois mètres de diamètre, et le véhicule six à sept mètres de haut. Perché dans sa cabine, le chauffeur était à peine visible.

« Pour le prix d'un de ces pneus, poursuivit Shore, vous pourriez vous acheter une voiture très convenable. Le camion lui-même dépasse de beaucoup le demi-million de dollars. » Il s'interrompit pour donner des ordres au conducteur, qui démarra lentement.

« Une fois le terrain débarrassé, reprit-il, la dragline puise dans le sable bitumeux, qu'elle déverse sur cet énorme tas. » Dans le tas en

question s'activait une machine d'une longueur phénoménale. La désignant, Shore expliqua : « Ça, c'est une sorte de collecteur. Il y en a un avec chaque dragline. Sa longueur totale est de cent cinquante mètres. La roue, qui a treize mètres de diamètre et comprend quatorze godets, mord dans le sable, s'en charge, le fait passer sur ce que nous appelons le pont, qui le conduit jusqu'aux trieurs. De là... »

Brady l'interrompt : « Les trieurs ? Pourquoi des trieurs ?

— Parce que le sable se présente parfois sous forme de blocs compacts aussi durs que de la roche, ce qui pourrait abîmer les courroies de transport. Le rôle des trieurs consiste à les éliminer.

— Faute de quoi les courroies seraient endommagées ?

— Certainement.

— Au point d'être inutilisables ?

— Probablement. Mais pour l'instant nous n'avons pas encore eu d'accidents de ce genre.

— Et ensuite ?

— Ensuite le sable passe dans les trémies que vous voyez là et qui le déversent sur la courroie de transport. La courroie de transport elle-même l'amène jusqu'au lieu de traitement. Là...

— Un instant, un instant. Ces courroies de transport, elles couvrent une longue distance ? demanda Dermott.

— Plutôt, oui.

— Mais encore ? »

Un peu embarrassé, Shore hésita. Enfin, il répondit : « Environ vingt-cinq kilomètres. » Comme Dermott sursautait, il se hâta d'enchaîner : « À l'extrémité de la courroie, un système de déversoirs amène...

— Il se présente comment votre système de déversoirs ? intervint Brady.

— Les déversoirs prolongent la courroie de transport et s'orientent de façon à diriger le sable vers tel ou tel tas, ou encore à remplir les récipients dans lesquels il sera amené en sous-sol pour y être soumis aux opérations chimiques et physiques de séparation du bitume. La première de ces opérations...

— Seigneur ! s'exclama Mackenzie d'une voix incrédule.

— Voilà qui résume assez bien ma pensée, approuva Dermott. Je ne voudrais pas être impoli, M^r Shore, mais arrêtez vos explications, je vous en prie. Nous en avons déjà suffisamment entendu... et suffisamment vu.

— Dieu du ciel ! lança Mackenzie, histoire de varier ses exclamations.

— Messieurs, Messieurs, calmez-vous ! gronda Brady. Et expliquez-vous. »

Dermott choisit soigneusement ses mots. « Hier soir, quand Don et moi nous avons discuté avec M^r Shore et M^r Reynolds, le directeur d'exploitation, nous avons compris qu'il y avait Certaines raisons de s'inquiéter. Mais c'étaient des peccadilles, comparé à ce que nous venons d'entendre. Je me rends compte maintenant qu'il n'y a pas seulement de quoi s'inquiéter, mais de quoi s'affoler !

« Hier soir, nous avons appris qu'il était ridiculement facile de pénétrer sur le terrain et presque tout aussi facile de s'introduire dans les installations. Avec le recul, ça me paraît être des détails. Don, combien de points est-ce que tu as relevés ?

— Six.

Comme moi. D'abord, les draglines. Elles paraissent aussi inexpugnables que le roc de Gibraltar alors qu'en fait elles sont d'une vulnérabilité quasi pathétique. Le roc de Gibraltar, cent tonnes d'explosifs l'ébrécheraient à peine ; ici, il suffirait de deux charges de cinq livres placées au bon endroit pour... »

Brinckman l'interrompt. C'était un homme intelligent et compétent, et pourtant il ne tarda pas à regretter d'avoir pris la parole. « Je vois où vous voulez en venir, dit-il, et tout ça me paraît bien joli. Mais encore faudrait-il pouvoir approcher des draglines, ce qui n'est pas possible : elles sont éclairées par de puissants projecteurs.

— Seigneur ! soupira une fois encore Mackenzie.

— Quoi, Seigneur ?

— Des projecteurs, ça s'éteint, non ? Il suffit de savoir où se trouve l'interrupteur ou le disjoncteur, les faire sauter ou tout simplement tourner le bouton. On peut aussi couper les fils ou encore s'amuser à tirer sur les lampes elles-mêmes – j'imagine qu'elles ne sont pas à

l'épreuve des balles ! »

Dermott évita à Brinckman l'embarras de répondre.

« Cinq livres d'Amatol pourraient tout aussi bien mettre hors d'usage la roue à godets ou le pont du collecteur. Quant aux trieurs, il suffirait de deux livres pour les rendre inutilisables. Bon. Ça fait déjà quatre points faibles ; ajoutons-y les déversoirs, et nous voilà à cinq. Pour la bonne bouche, il nous reste maintenant les courroies de transmission : vingt-cinq kilomètres qui, bien sûr, sont sans protection ! »

Il y eut un long silence, après lequel Dermott reprit : « Pourquoi s'attaquer aux installations de séparation quand il est tellement plus simple et plus efficace d'empêcher la matière première d'arriver jusque-là ? S'il n'y a plus de matière première, il n'y a plus rien à séparer, plus rien à traiter. Et voilà la Sanmobil bloquée ! Pour arriver à ce résultat, un saboteur n'a que l'embarras du choix : quatre draglines, quatre roues à godets, quatre ponts, quatre trieurs et quatre déversoirs. Plus vingt-cinq kilomètres de courroies de transport. Le tout dans un périmètre de vingt-deux kilomètres placé sous la surveillance de trois équipes de huit hommes. Ridicule ! Hélas, M^r Brady, j'ai bien peur que rien au monde ne puisse empêcher notre ami d'Anchorage de mettre sa menace à exécution. »

Brady posa sur le malheureux Brinckman un regard glacé. « Alors, qu'avez-vous à dire ?

— Que voulez-vous que je dise ? Il a raison, bien sûr. Même si j'avais dix fois plus d'hommes à disposition, c'est un genre de menace contre lequel je serais pratiquement impuissant. Je suis désolé, mais c'est une situation que je n'avais pas prévue.

— Ni vous ni personne, M^r Brinckman. Et on ne saurait vous le reprocher. Ce n'est pas pour faire la guerre que vos hommes et vous ont été engagés. Mais en fait, en quoi consistent au juste vos tâches habituelles ?

— Nous nous occupons essentiellement de prévenir trois types d'incidents : les bagarres entre les hommes, les menus vols et la soulographie. Mais il est plutôt rare que nous ayons à intervenir. »

Manifestement, dans la réponse de Brinckman, quelque chose avait touché Brady. « Soulographie, oui, je vois. » Il se tourna sur son siège. « Stella ?

— Oui, pap ! » Elle ouvrit un panier d'osier, en tira un flacon et un verre, qu'elle remplit généreusement et tendit à son père.

« Daiquiri, annonça-t-il. Nous avons également du scotch, du gin, du rhum... »

— Non merci, M^r Brady, répondit Shore d'un air vaguement gêné. Le règlement de la compagnie interdit strictement... »

Brady l'interrompt pour dire ce qu'il pensait du règlement de la compagnie, puis à nouveau il se tourna vers Brinckman.

« Autrement dit, jusqu'ici votre présence a été superflue, et maintenant elle est inutile ? »

— Je ne suis pas tout à fait d'accord. Ce n'est pas parce que nous avons rarement eu à intervenir que nous n'avons servi à rien. Je crois au contraire que notre présence a joué un rôle important, même si ce n'est qu'un rôle de dissuasion : on ne casse pas la vitrine d'une bijouterie lorsqu'on voit un flic planté devant, non ? Cela dit, j'avoue que maintenant je me sens plutôt impuissant...

— S'il vous prenait l'idée de vous attaquer aux installations, quel point choisiriez-vous ? »

Brinckman n'hésita pas : « Les courroies de transport, certainement. »

Brady jeta un regard interrogateur à Dermott et à Mackenzie, qui tous deux acquiescèrent.

« Et vous, M^r Shore ? »

Shore sursauta. Il était en train de siroter un whisky, qui avait abouti entre ses mains en dépit de ses protestations.

« Moi aussi, bien sûr. Pas seulement parce qu'elles couvrent une telle distance, mais parce qu'elles sont fragiles. Elles ont deux mètres de largeur, mais le câble d'entraînement, lui, ne fait que deux centimètres et demi. Il suffirait d'une masse et d'un ciseau pour en venir à bout. » Shore paraissait tendu. « Peu de gens se rendent compte de l'énorme quantité de matériau nécessaire au rendement.

Pour que nos installations soient commercialement viables, c'est près de deux cent cinquante mille tonnes de sable qu'il nous faut traiter chaque jour. Comme je l'ai dit, c'est la plus grande exploitation minière de tous les temps. Mais que la matière première n'arrive plus,

et nous voilà bloqués. Bloqués, nous perdons quotidiennement cent trente mille barils de pétrole. Même la Sanmobil ne peut se permettre indéfiniment une perte pareille.

— Combien ont coûté les installations ?

— Deux milliards. À peu près.

— Deux milliards de dollars ! Avec une perte possible de cent trente mille barils par jour ! » Brady secouait la tête. « Personne ne saurait mettre en doute l'intelligence de ceux qui ont conçu un tel projet, ni de ceux qui l'ont réalisé. Mais personne non plus ne saurait nier qu'à leur intelligence il manquait quelque chose. Comment se fait-il que ces grosses têtes n'aient pas prévu ce qui se passe ? Je sais bien qu'après coup il est très facile d'être sage ; mais tout de même, pour y penser, il ne fallait pas être doué d'un don de seconde vue ! Le pétrole, ce n'est pas des boutons de culotte. C'est une source potentielle de haine, de guerre, de chantage. Personne n'a-t-il pensé qu'en se lançant dans une telle entreprise la Sanmobil créait aussi le plus puissant moyen de pression dont ait jamais pu rêver un maître chanteur ? »

L'air lugubre au milieu d'un silence lugubre, Shore plongea le nez dans son verre et le vida d'un trait.

« Pas tout à fait, lâcha enfin Dermott.

— Quoi, pas tout à fait ?

— Comme moyen de pression, il y a encore mieux. Dans ce domaine-là, la palme revient incontestablement au pipeline de trans-Alaska. Là, ce n'est pas deux milliards de dollars qui ont été investis : c'est huit milliards. Il ne s'agit pas de cent trente mille barils par jour, mais de un million deux cent mille. Enfin, il n'est pas question de vingt-cinq kilomètres de courroies de transport, mais de mille deux cents kilomètres de canalisation. »

Ayant sans doute du mal à digérer cette sombre pensée,

Brady tendit son verre à Stella pour qu'elle le remplisse. Après quoi il demanda : « Mais là-bas, ils ont des moyens de protection, j'imagine ?

— Pour limiter les éventuels dégâts, ils ont tout ce qu'on veut : les systèmes de communication et de commande les plus sophistiqués, tous les dispositifs de sécurité et de relais possibles et imaginables. » Dermott tira un papier de sa poche. « Ils ont douze stations de pompage, que l'on peut commander sur place ou à distance. Ils ont

soixante-deux vannes à guillotines commandées par radio depuis la station de pompage située immédiatement au nord. Ces vannes peuvent arrêter le flot de pétrole dans les deux directions.

« Ils ont quatre-vingts soupapes de retenue pour empêcher le pétrole de couler à contresens, et toute espèce d'autres vannes et soupapes dont seul un spécialiste peut comprendre l'utilité. En tout, ils contrôlent et commandent à distance un millier de points, ce qui signifie qu'ils peuvent isoler telle ou telle section de l'oléoduc à n'importe quel moment. Comme il faut six minutes pour arrêter une pompe, il est inévitable que du pétrole s'échappe – jusqu'à une cinquantaine de milliers de barils, estime-t-on. Ça peut paraître beaucoup, mais comparé à ce qui circule dans le pipeline, c'est une goutte d'eau.

— Tout cela est très intéressant, concéda Brady. Mais si j'ai bien compris, ça sert essentiellement à protéger l'environnement. Les criminels, eux, ils s'en fichent pas mal de l'environnement. Tout ce qui les intéresse, c'est de trouver un moyen pour interrompre la production. Qu'est-ce qui a été fait, là-bas, pour prévenir un éventuel attentat ?

— À peu près la même chose qu'ici.

— Autrement dit, on peut faire sauter l'oléoduc n'importe où et n'importe quand ?

— Tout juste. »

Brady regarda Dermott. « Est-ce que vous avez pensé à ce problème ?

— Bien sûr.

— Et vous, Donald ?

— Moi aussi.

— Alors, vous en êtes arrivés à quelle conclusion ?

— Aucune. C'est pourquoi on vous a fait venir. On s'est dit que vous, vous trouveriez peut-être quelque chose. »

Brady lui lança un regard furieux et se mit à réfléchir. Bientôt, il demanda : « Qu'est-ce qui se passe si, pour une raison ou pour une autre, le pétrole arrête de circuler dans les conduites ? Il s'épaissit ?

— Oui. Mais il faut du temps. Le pétrole est bouillant lorsqu'il sort du sol, et il est encore chaud lorsqu'il atteint Valdez. Le pipe-line est très soigneusement isolé. En circulant, par friction, le pétrole engendre de la chaleur. À ce qu'on m'a dit, au bout de vingt et un jours, il est encore suffisamment fluide pour couler.

— Et ensuite c'est fini ?

— Oui.

— Les conduites sont définitivement bloquées ?

— Je crois. Mais je ne suis pas absolument sûr. Personne ne me l'a expliqué clairement. J'ai compris que c'était un sujet dont on préférerait ne pas parler. »

Cet avis étant sans doute l'avis de tous, tout le monde se tut. Jusqu'au moment où Brady demanda : « Vous savez ce que j'aimerais ?

— Ce n'est pas difficile à deviner, répondit Dermott. Vous aimeriez être bien tranquille dans votre bureau de Houston. »

Le téléphone-radio se fit entendre. Ayant reçu le message, le chauffeur se tourna vers Shore. « C'était M^r Reynolds, annonça-t-il. Il faut rentrer immédiatement. Il dit que c'est urgent. »

Reynolds les attendait. Il désigna le récepteur téléphonique posé sur son bureau et dit à Brady : « Houston. C'est pour vous. »

Brady saisit le combiné : « Allô ? » Avec un geste d'irritation, il se tourna vers Dermott. « Merde ! Le code ! Prenez la communication ! »

Dermott eut un haussement d'épaules. C'était Brady lui-même qui insistait pour qu'on se serve du code, et il était le premier à ne pas pouvoir le supporter ! Résigné, Dermott tira de sa poche un bloc-notes et un crayon et prit le téléphone. Il lui fallut environ une minute pour relever le message et deux fois autant pour le décoder. Enfin, il demanda : « Rien d'autre ?

— Qui vous a informé ? Et où cela s'est-il passé ?

— Merci. » Il raccrocha et, le visage pâle, annonça à Brady : « Le pipe-line a sauté. La station de pompage n° 4. Près du col d'Atigun, dans les monts Brooks. Pas de détails pour l'instant. Il ne semble pas que les dégâts soient graves, mais assez quand même pour que le pétrole ne passe plus.

— Et il ne s'agit pas d'un accident ?

— On a utilisé des explosifs. Deux vannes ont été esquintées. »

Il y eut un bref silence, durant lequel Brady observa Dermott avec curiosité. « Inutile de faire cette tête-là, George, dit-il d'une voix paternelle. On s'y attendait. Et ce n'est pas la fin du monde.

— Pour deux types, si. Deux types de la station de pompage ont été assassinés. »

CHAPITRE 4

Lorsque le biréacteur atterrit à Prudhoe Bay, il était deux heures et demie de l'après-midi, heure locale ; il faisait presque nuit, mais la visibilité était bonne ; le vent soufflait à vingt kilomètres à l'heure et la température était de trente-six degrés sous zéro. Brady, Dermott et Mackenzie étaient partis aussitôt après avoir reçu le message de Houston. Ils étaient retournés à Fort McMurray pour rassembler les quelques effets dont ils avaient besoin – et qui, dans le cas de Brady, se résumaient à trois flacons d'alcool –, prendre congé de Jean et de Stella, et se rendre à l'aéroport. Au moment de l'atterrissage, Brady et Mackenzie dormaient. Dermott seul était resté éveillé, à se demander pourquoi en donnant, ainsi qu'il l'avait annoncé, un échantillon de ses possibilités, l'ennemi avait jugé nécessaire de tuer deux hommes.

Tandis que le jet s'arrêtait, un minibus vint se ranger à sa hauteur. Dernier sorti de l'avion, Brady fut le premier à entrer dans le bus. Les autres y montèrent à sa suite, et la porte fut rapidement refermée. Comme le véhicule démarrait, l'homme qui les avait accueillis vint prendre place à côté d'eux. Agé de quarante à cinquante ans, c'était un solide gaillard au visage rude et rond. Il avait l'air dur, mais non dépourvu d'humour. En ce moment pourtant, il ne paraissait pas d'humeur à rire.

« Messieurs, dit-il d'une voix dont l'accent, ou plutôt l'absence d'accent, trahissait une origine bostonienne, bienvenue chez nous. M^r Finlayson m'a chargé de venir vous accueillir. Comme vous pouvez l'imaginer, en ce moment, il est pratiquement prisonnier du centre de commande. Mon nom est Sam Bronowski.

— Responsable de la sécurité, ajouta Bermott.

— Pour mon malheur ! » Il sourit. « Vous êtes sans doute M^r Dermott, chargé de prendre ma succession. »

Dermott le regarda. « Qui diable vous a dit ça ?

— M^r Finlayson. Il ne l'a peut-être pas dit en ces termes, mais c'est ce que ça signifiait.

— M^r Finlayson est surmené, je ne vois pas d'autre explication. »

Bronowski sourit à nouveau. « Sur ce point, je ne peux que vous donner raison. Il a eu un téléphone avec Londres, et cela n'a pas arrangé les choses.

— Nous ne sommes pas là pour prendre la succession de qui que ce soit, intervint Brady. Ce n'est pas de cette façon-là que nous travaillons. Mais il est vrai que, si nous n'obtenons pas une collaboration pleine et entière, nous rentrerons chez nous aussi vite que nous sommes venus. Cette collaboration, votre président lui-même nous l'a assurée. Pourtant, quand M^r Dermott ici présent a manifesté le désir de s'entretenir avec vous, il semble que M^r Finlayson ait singulièrement manqué d'empressement...

— Si j'avais su, je serais venu immédiatement, bien sûr. Contrairement à M^r Finlayson, j'ai travaillé toute ma vie dans la sécurité. Aussi, je vous connais, et je connais votre réputation. Dans une situation comme celle-ci, je serais d'ailleurs prêt à accepter n'importe quelle aide extérieure. Mais M^r Finlayson est différent. Ne le brusquez pas. Il n'a pas l'habitude de ce genre d'ennuis et ne sait pas comment s'y prendre. Il traite le pipe-line comme son enfant chéri. En réagissant comme il l'a fait, il n'entendait pas mettre les pieds contre le mur, mais seulement faire preuve d'un maximum de prudence.

— Quand il s'agit de prendre la défense du patron, vous êtes plutôt là, non ?

— Je ne prends pas sa défense, j'essaye seulement de lui rendre justice. Et vous ne pouvez pas savoir dans quel état il est ! Il est prêt à admettre que, s'il avait été moins buté, les deux hommes de la station de pompage seraient encore en vie.

— C'est très gentil de sa part, apprécia Mackenzie. Mais il faut bien admettre que cinquante Dermott et cinquante Mackenzie n'y auraient rien changé.

— Quand est-ce qu'on se rend sur place ? demanda Brady.

— M^r Finlayson souhaiterait que vos collaborateurs et vous-même passiez d'abord le voir. Il est avec M^r Black. Ensuite, un hélicoptère sera prêt à vous emmener dès que vous le voudrez.

— M^r Black ?

— Oui, le directeur général pour l'Alaska.

— Vous-même, est-ce que vous vous êtes rendu à cette fameuse station n° 4 ?

— C'est moi qui les ai découverts. Ou plutôt, je suis le premier à m'être trouvé sur les lieux après l'attaque. Avec mon chef de section, Tim Houston.

— Vous pilotez votre propre avion ?

— Oui. Mais pas cette fois-ci. La région des monts Brooks est trop accidentée. Pas moyen de s'y rendre autrement qu'en hélicoptère. On était en train d'inspecter les stations de pompage lorsque cette foutue menace est arrivée. La nuit dernière, nous avons dormi à la station 5, et ce matin, nous approchions de la station 4 quand nous avons vu cette maudite explosion.

— Vous l'avez vue ?

— Nous avons vu des flammes et de la fumée. Cela dit, nous n'avons rien entendu – en hélicoptère, on n'entend aucun bruit extérieur. Aussitôt, nous nous sommes posés, et nous sommes sortis. Moi, j'avais un fusil, et Tim, deux pistolets. Mais c'était déjà trop tard. Les salauds avaient disparu.

« Etant donné votre expérience, vous devez savoir qu'il faut toute une équipe pour veiller au fonctionnement de deux turbines de treize mille cinq cents chevaux et des différents appareils de commande et de transmission. C'est la salle de pompage elle-même qui était en feu. L'incendie n'était pas très sérieux, mais, pour entrer, il a tout de même fallu que nous nous armions d'extincteurs. Nous avons entendu des cris venant d'un dépôt. Aussitôt, nous nous sommes précipités. La porte était fermée, bien sûr, mais la clé se trouvait sur la serrure. Dès que nous avons ouvert, Poulson – c'est le nom du patron de là-bas – et ses hommes sont sortis en courant. Ils ont cherché des extincteurs et, en trois minutes, ils ont réussi à éteindre le feu. Mais c'était déjà trop tard pour les deux types qui travaillaient dans la salle des machines. Il s'agissait de deux ingénieurs qui étaient arrivés la veille de Prudhoe Bay pour effectuer sur l'une des turbines un boulot d'entretien tout à fait courant.

— Ils étaient morts ?

— Tout ce qu'il y a de plus. » Le visage de Bronowski n'exprimait aucune émotion. « C'étaient deux frères. Deux types très bien. D'excellents amis à moi et à Tim.

— Il ne peut pas s'agir d'un accident, un accident consécutif à l'explosion ?

— Ils étaient gravement brûlés, mais chacun d'eux avait reçu aussi une balle entre les deux yeux !

— Vous avez bien sûr fouillé tout le secteur ?

— Evidemment. Mais les conditions n'étaient pas idéales : il faisait nuit, il neigeait légèrement. J'ai cru voir des marques laissées par les patins d'un hélicoptère. Mais rien de positif. À tout hasard, j'ai tout de même contacté Anchorage pour qu'on alerte tous les aéroports et pistes d'atterrissage de l'Etat et pour que la radio et la télévision demandent au public de signaler tout déplacement d'hélicoptères inhabituel. Mais je sais qu'il n'y a guère qu'une chance sur dix mille pour que ces mesures apportent un résultat quelconque. »

Il fit la grimace : « Bien peu de gens ont pleinement conscience de l'immensité de l'Alaska. Plus de la moitié de l'Europe occidentale. Et pourtant, sa population dépasse à peine trois cent mille habitants. Autant dire un désert. En outre, c'est une région où l'hélicoptère fait partie de la vie quotidienne : c'est l'équivalent de la voiture au Texas, de sorte que personne n'y prête attention. Enfin, avec des jours qui durent trois heures, l'idée d'entreprendre des recherches aériennes est simplement grotesque ; même avec cinquante fois plus d'appareils que nous n'en avons, ce serait un pur hasard de repérer quoi que ce soit.

« À part ça, nous avons fait une autre découverte plutôt désagréable. Au cas où un accident surviendrait à la station de pompage, une canalisation de secours a été prévue qui permet de la contourner. Mais nos amis y ont pensé aussi : ils ont également fait sauter la vanne qui commande la déviation.

— Autrement dit, la quantité de pétrole qui va se répandre dans la nature sera considérable ?

— Considérable oui, mais sans plus. Entre Prudhoe et Valdez, la canalisation est pourvue de milliers de détecteurs, et chaque section du pipe-line peut être fermée et isolée quasi immédiatement. Normalement, la réparation elle-même ne devrait poser aucun problème. Mais ni le métal ni les hommes ne fonctionnent très bien par des températures aussi anormalement basses.

— Apparemment, votre remarque ne s'applique pas aux saboteurs, rétorqua Dermott. À propos, combien étaient-ils ?

— D'après Poulson, ils étaient deux. Deux autres types prétendent qu'ils étaient trois. Le restant de l'équipe est incapable de préciser.

— Ils ne sont pas très observateurs.

— Ne jugez pas trop vite, M^r Dermott. Poulson est un homme tout ce qu'il y a de sérieux. Il est rare que quelque chose lui échappe.

— A-t-il vu leurs visages ?

— Non. Sur ce point, il est catégorique.

— Ils étaient masqués ?

— Non. Mais ils portaient leurs cols relevés et leur chapeaux bien enfoncés de sorte qu'on ne voyait que leurs yeux. Et dans l'obscurité, la couleur des yeux ne se remarque pas. De plus, ceux qui se trouvaient enfermés dans le dépôt venaient d'être tirés du lit ; ils étaient à peine réveillés.

— Pas les ingénieurs puisqu'ils étaient en train de travailler. Comment se fait-il qu'ils aient été debout si tôt ? »

Non sans réticence, Bronowski répondit : « Ils ne s'étaient pas couchés de la nuit. Ils tenaient à passer leur week-end à Fairbanks avec leur famille. Je devais passer les prendre un peu après cette heure-là.

— Est-ce que Poulson et ses compagnons ont reconnu les voix ?

— Si c'était le cas, les saboteurs seraient déjà derrière les barreaux. Mais avec leurs cols relevés jusqu'aux oreilles, leurs voix étaient forcément étouffées. Vous posez beaucoup de questions, M^r Dermott.

— Dans ce domaine-là, M^r Dermott est imbattable, approuva Brady. Il faut dire qu'avec moi, il a été à bonne école. Ensuite, ensuite ?

— Les gars ont donc été réveillés, conduits dans le dépôt à provisions, et enfermés. À cause des ours, le dépôt à provisions est toujours fermé à clé. Sauf s'ils sont affamés, les ours ne sont pas dangereux pour l'homme ; mais pour les provisions, c'est autre chose.

— Merci, M^r Bronowski, merci. Une dernière question : est-ce que Poulson et ses hommes ont entendu les coups de feu ?

— Non. Les deux types que Poulson a vus portaient des armes munies de silencieux. Avec les films si merveilleusement éducatifs qu'on présente aujourd'hui, personne n'ignore plus rien des avantages de la technique ! »

L'interrogatoire subit une pause. Brady remarqua : « Mes dons

d'observateur me permettent d'affirmer que quelque chose vous inquiète, George. Confiez-nous vos soucis.

— C'est une simple idée. Je me demande si les assassins sont des employés du pipe-line. »

Cette déclaration fut accueillie par un silence bref mais marqué. Après quoi Bronowski s'indigna : « C'est le comble ! Je sais bien que Sherlock Holmes est capable de résoudre une affaire sans quitter son fauteuil, mais je n'ai encore jamais entendu parler d'un flic qui puisse trouver la clé de l'énigme avant même d'avoir visité les lieux du crime ! »

Dermott rétorqua doucement : « Je ne prétends pas avoir trouvé quoi que ce soit. J'avance seulement une hypothèse.

— Et qu'est-ce qui vous fait penser ça ? demanda Brady.

— D'abord, le fait que le pipe-line n'est pas seulement le plus gros, mais le seul employeur du coin. S'ils ne travaillent pas ici, d'où les tueurs peuvent-ils bien venir ? Quelle activité peuvent-ils bien exercer ? S'agit-il de trappeurs, de chercheurs d'or ou de je ne sais quoi ? Dans cette région et en plein hiver, ça m'étonnerait. Ils seraient gelés depuis longtemps. Et de toute façon, des chercheurs, ça ne peut rien trouver dans un sol gelé jusqu'à plus de cinq cents mètres de profondeur. Sans compter les problèmes d'approvisionnement. Même des trappeurs ne trouveraient pas de quoi se nourrir avant la fin du printemps.

— En résumé, conclut Brady, vous estimez qu'ici, le pipe-line est le seul moyen de subsistance ?

— Exactement. Si ça s'était passé à la station de pompage 7 ou 8, les circonstances seraient toutes différentes : en voiture, ces stations sont tout près de Fairbanks. Mais ici, pas question de venir en voiture. Essayer de traverser la chaîne des Brooks à cette saison, c'est un moyen comme un autre de se suicider. Alors, comment sont-ils venus ?

— En hélicoptère, répondit Bronowski. Je vous l'ai dit. J'ai cru voir des traces. Tim – Tim Houston – aussi, d'ailleurs, mais lui était moins sûr. Les autres étaient franchement sceptiques, mais ils n'en n'ont pas moins admis la possibilité. Il faut dire que, des hélicoptères, j'en ai piloté aussi loin que je m'en souviens. » Bronowski eut un mouvement de tête exaspéré. « Enfin, quoi, c'est bien la seule façon dont ils ont pu venir et repartir, non ?

— J'imagine qu'il y a des radars dans les stations de pompage ? demanda Mackenzie.

— Il y en a, oui, admit Bronowski. Mais vous savez, les radars, avec la neige... Et puis ils ne fonctionnent pas tout le temps, on ne les surveille pas constamment. Avec un temps pareil, vous pensez bien qu'on n'attendait personne !

— Et vous, on ne vous attendait pas ? fit Dermott.

— Non, on ne m'attendait pas avant une heure. Comme à la station 5 le temps se détériorait, nous sommes partis plus tôt que prévu. Et puis, de toute façon, si, sur le radar, on avait repéré un hélicoptère, on en aurait déduit qu'il s'agissait d'un de nos appareils. Il n'y avait pas de raison de se méfier.

— Quoi qu'il en soit, déclara Dermott, je suis persuadé que c'est un travail interne. Les tueurs sont des employés du pipe-line, on ne me l'ôtera pas de l'idée. Cela dit, après la menace plutôt « civilisée » qu'ils ont adressée à la compagnie, je m'étonne qu'il y ait eu crime. Les saboteurs ont dû faire une boulette, et c'est ce qui les a obligés à tuer.

— Une boulette ? » Mackenzie ne suivait plus.

« Oui. Bronowski nous a dit que la clé avait été laissée sur la porte du dépôt. Or, les types qui étaient enfermés à l'intérieur étaient des mécaniciens. Nul doute qu'ils auraient trouvé le moyen d'ouvrir – soit en faisant tourner la clé dans la serrure, soit en la faisant tomber sur un bout de papier, de carton ou de linoléum pour la récupérer ensuite à l'intérieur. En tout cas, si l'on avait voulu éviter qu'ils ne puissent ressortir, rien n'était plus simple que d'enlever la clé et de la jeter n'importe où. Ce qu'on n'a pas fait. À mon avis, donc, l'intention des saboteurs était d'amener les deux ingénieurs de la salle des machines dans le dépôt pour les y enfermer avec les autres. S'ils ne l'ont pas fait, c'est qu'ils ont dit ou fait quelque chose qui a trahi leur identité : reconnus par les deux ingénieurs, ils n'ont plus eu d'autre solution que de les tuer.

— Que pensez-vous de cette hypothèse, Sam ? » demanda Brady.

Bronowski était toujours en train de méditer sa réponse lorsque le minibus s'arrêta devant l'entrée principale de l'administration. Comme de bien entendu, Brady fut le premier sorti du bus et le premier à l'intérieur du bâtiment. Les autres le suivirent d'un pas moins hâtif.

Aussitôt qu'ils furent entrés dans la pièce, Finlayson se leva. Il

tendit la main à Brady et déclara : « Enchanté de vous voir, Monsieur. » Il eut un bref signe de tête à l'intention de Dermott, Mackenzie et Bronowski, après quoi il se tourna vers un homme assis à sa droite, de l'autre côté de la table. « M^r Hamish Black, directeur général pour l'Alaska. »

M^r Black avait l'air du directeur général de n'importe quoi plutôt que d'une exploitation pétrolière. Certes, il n'avait ni parapluie ni chapeau melon, mais même sans ces accessoires, son visage mince et osseux, sa fine moustache parfaitement taillée, ses cheveux partagés sur le sommet du crâne avec une précision millimétrique, ses yeux bleus et son pince-nez en faisaient l'image même d'un comptable londonien de la Cité – ce qu'il était.

Qu'un tel homme, à peine capable de distinguer une noix d'un boulon, fût à la tête d'un énorme complexe industriel n'était pas un phénomène nouveau. Le garçon qui, à force de travail, s'était élevé au niveau des conseils d'administration, était désormais un personnage d'importance : Hamish Black, un virtuose du calcul, et dont la calculatrice de poche donnait le la à l'industrie. Le bruit courait que son revenu annuel comportait six chiffres – et il ne s'agissait pas de dollars mais de livres sterling. Ses employeurs estimaient, bien sûr, qu'il méritait jusqu'au moindre penny de cette somme.

Il attendit patiemment que Finlayson ait fini les présentations.

« Contrairement à M^r Finlayson, je n'irai pas jusqu'à prétendre que je suis ravi de faire votre connaissance. » Le sourire de Black était aussi mince que son visage. Sa voix nette, précise et maîtrisée jusque dans les légères intonations était aussi typique de la Cité que le reste de son personnage. « Dans d'autres circonstances, oui ; mais ici, tout ce que je puis dire, c'est que je suis content que vos collaborateurs et vous-même, M^r Brady, vous soyez là pour nous aider. J'imagine que M^r Bronowski vous a mis au courant de la situation. Par où commencerons-nous ?

— Je ne sais pas. Peut-être par un verre ? »

Si le visage de Finlayson disait clairement sa désapprobation, Black, lui, jugea inutile de laisser rien paraître de ses sentiments. Brady se versa donc un daiquiri et passa le flacon aux autres d'un geste négligent. Après quoi il demanda : « Est-ce que vous avez averti le F.B.I. ? »

Black acquiesça. « À regret, oui.

— Comment ça, à regret ?

— Juridiquement, nous sommes tenus de leur signaler toute interruption du commerce entre Etats. Mais, à dire vrai, je ne crois guère à leur efficacité.

— Ils sont à la station de pompage, en ce moment ?

— Ils ne sont pas encore arrivés. Ils attendent un spécialiste de l'armée, un expert en bombes et en explosifs.

— C'est du temps perdu. Parmi les employés du pipeline, je suis sûr qu'en matière d'explosifs il y a des experts tout aussi capables – sinon plus – que ceux de l'armée. D'ailleurs, les tueurs n'auront certainement pas laissé la moindre trace d'explosifs à la station n° 4. »

Si un silence peut être qualifié de froid, celui qui s'ensuivit fut rien moins que glacial. « Est-ce que cette déclaration signifie bien ce que je pense ? demanda sèchement Finlayson.

— Sans doute, répondit Brady. Expliquez, George. »

Dermott expliqua. Lorsqu'il eut fini, Finlayson déclara :

« C'est absurde ! Pourquoi un de nos employés voudrait-il faire une chose pareille ? Ça n'a pas de sens, voyons !

— Je sais bien qu'il est toujours désagréable de réchauffer un serpent dans son sein, admit Brady. Qu'en pensez-vous, M^r Black ?

— Je pense que c'est possible, ne serait-ce que parce que je ne vois pas d'autre explication. Mais vous, M^r Brady, qu'est-ce que vous en pensez ?

— C'est exactement ce que je demandais à M^r Bronowski au moment de l'atterrissage.

— C'est vrai, oui. » Bronowski ne paraissait pas très à l'aise. « Je n'aime pas ça. Un boulot interne, ça ne paraît que trop plausible. Et en poussant un peu plus loin cette hypothèse, on arrive inmanquablement à voir Tim Houston et moi-même comme premiers suspects. » Il s'arrêta un instant avant de reprendre : « Tim et moi avions un hélicoptère. Nous étions au bon endroit approximativement au bon moment. Nous connaissons une douzaine de façons de saboter le pipe-line. Chacun sait que nous avons tous les deux une assez jolie expérience dans l'emploi des explosifs. Pour nous, mettre la station 4 hors d'usage ne présentait donc aucun problème. » Il s'arrêta encore.

« Mais qui oserait suspecter le chef de la sécurité et son second ?

— Moi, par exemple », rétorqua Brady. Il but quelques gorgées et soupira. « Et je vous ferais emprisonner tout de suite s'il n'y avait vos excellents antécédents, votre absence de motif apparent, et le fait que je vous imagine mal agir de façon aussi maladroite.

— Pas seulement maladroite, M^r Brady. Les tueurs ont agi avec une stupidité peu commune, ou alors sous le coup d'une peur intense. Leur travail n'est certainement pas un travail de professionnels. Pourquoi avoir tué les deux ingénieurs ? Pourquoi laisser la preuve qu'il s'agit bien d'un meurtre ? Il suffisait de les assommer – il y a une douzaine de façons d'envoyer quelqu'un dans l'inconscient sans laisser aucune trace de coups – puis de les faire sauter avec la station de pompage. En ce cas-là, on aurait pu croire à un accident.

— Oui. L'amateurisme est source de bien des ennuis, commenta Brady avant de se tourner vers Finlayson. « Pouvons-nous appeler Anchorage ? Merci. George, donnez-lui le numéro, et prenez l'appel. »

Dermott s'exécuta et raccrocha quatre minutes plus tard, après une conversation essentiellement faite de monosyllabes.

« Ça, je n'aurais pas cru, fit-il.

— Pas de chance ? demanda Mackenzie.

— Trop de chance, au contraire. La police d'Anchorage a localisé non seulement une, mais quatre cabines possibles. Toutes les quatre ont été utilisées par des individus plus ou moins suspects à une heure tout à fait indue. Et toutes les quatre contiennent un nombre de grosses pièces anormalement élevé. Les flics les ont ramassées pour relever les empreintes, mais il faudra des heures avant qu'ils aient pu comparer celles-ci avec celles que contiennent leurs fichiers. »

Black commenta d'une voix ironique : « L'intérêt de cette communication m'échappe. Aurait-elle un rapport quelconque avec notre station de pompage ?

— C'est possible, répondit Brady. Tout ce que nous savons pour l'instant, c'est que la Sanmobil a également reçu des menaces touchant sa production. Des menaces formulées de façon pratiquement identique à celles que vous avez reçues. La seule différence, c'est qu'au lieu de leur parvenir sous forme de lettre, elles leur ont été transmises par téléphone. L'appel venait d'une cabine publique d'Anchorage. Nous essayons de localiser celle-ci, puis, grâce aux empreintes, de

retrouver l'auteur de l'appel. J'avoue qu'il nous faudrait beaucoup de chance, mais on ne sait jamais. »

Black réfléchit un moment avant de déclarer : « C'est curieux. Des menaces touchant le pétrole de l'Alaska en provenance de l'Alberta, et des menaces touchant le pétrole de l'Alberta en provenance de l'Alaska. Il doit forcément y avoir un rapport. Le hasard n'a tout de même pas le bras aussi long... Et pendant que vous êtes ici en train de discuter, M^r Brady, un ou plusieurs criminels sont sans doute en train de saboter tel point stratégique des installations de la Sanmobil.

— Croyez-bien que j'y ai pensé, moi aussi. Mais toutes les hypothèses du monde ne servent à rien tant qu'elles ne s'appuient pas sur un ou deux faits bien précis. Nous espérons justement découvrir l'un de ces faits en inspectant de près la station de pompage n° 4. Irez-vous sur les lieux, M^r Black ?

— Dieu du ciel, non ! Sorti des bureaux, je ne vaux rien. Mais j'attendrai votre retour avec impatience.

— Notre retour ? Vous voulez dire celui de mes collaborateurs. Car pour moi, je ne bouge pas. Les déserts glacés ne me valent rien. Et puis, il faut bien que quelqu'un reste ici au poste de commande. À quelle distance se trouve la station de pompage, M^r Bronowski ?

— À deux cent vingt-cinq kilomètres.

— Parfait. Cela nous laisse tout le temps de déjeuner. Malgré l'heure tardive, j' imagine que la chose est possible, M^r Finlayson, et je suis certain que vous possédez une cave tout à fait acceptable ?

— Désolé, M^r Brady. » Finlayson ne se donnait pas la peine de cacher sa satisfaction. « Mais le règlement de notre compagnie interdit l'alcool.

— Ce n'est pas grave, ne vous inquiétez pas, rétorqua Brady avec une exquise courtoisie. J'ai à bord de mon jet la meilleur cave que l'on puisse trouver au nord du cercle polaire. »

CHAPITRE 5

Trois lampes à arc jetaient sur les décombres une lumière brutale où tout se dessinait en noir et blanc, sans gris, sans la moindre nuance intermédiaire. Le toit effondré laissait passer la neige, et par un trou ouvert dans le mur nord s'engouffrait un fin nuage blanc. Déjà la neige avait brouillé le contour des installations, mais pas suffisamment pour dissimuler les dommages qu'elles avaient subis. Par contre, elle recouvrait entièrement les deux masses informes étendues côte à côte à proximité du tableau de distribution. Dermott détailla la scène d'un œil aussi lugubre que le spectacle qu'elle offrait.

« Les dégâts sont également répartis, apprécia-t-il. Ils n'ont donc pas été produits par une seule explosion. À mon avis, on a utilisé une demi-douzaine de charges au moins. » Il se tourna vers Poulson, le responsable local, un bon barbu à l'œil amer. « Combien d'explosions avez-vous entendues ?

— Une seule, je crois. Mais il n'est pas possible d'être absolument sûr. S'il y en a eu plusieurs, après la première, nos tympans n'étaient sans doute pas en état d'enregistrer les suivantes.

— De toute façon, elles ont dû être déclenchées électriquement, par radio, ou, s'ils se sont servis de fulminate de mercure, par résonance. Manifestement, c'est un travail de spécialistes. » Il regarda les deux monticules recouverts de neige. « Mais par ailleurs, des amateurs ! Pourquoi avez-vous laissé ces deux hommes là ?

— Les ordres.

— Les ordres de qui ?

— Du bureau central. On nous a ordonné de ne pas y toucher avant l'autopsie.

— L'autopsie ? Quelle idée ! On ne peut pas faire d'autopsie sur un cadavre gelé. » Dermott, accroupi, avait commencé à dégager l'un des corps lorsqu'une main autoritaire s'abattit sur son épaule. Surpris, il

leva les yeux.

« Alors, vous n'avez pas entendu ? » Poulson n'avait pas l'air de plaisanter. « C'est moi qui commande, ici.

— C'est du passé, mon cher. Donald ?

— Tout de suite. » Mackenzie prit Poulson par le bras et lui dit : « Allons téléphoner à Black, le grand chef, et vous verrez bien qui commande.

— Inutile, Mr Mackenzie », intervint Bronowski. Il désigna Poulson. « John est bouleversé. À sa place, je pense que vous le seriez aussi, non ? »

Après un instant d'hésitation, Poulson tourna les talons et quitta la salle de pompage. Dermott avait pratiquement fini de dégager le corps lorsqu'il sentit une nouvelle fois la main de Poulson se poser sur son épaule : celui-ci lui tendait une brosse à habits. Dermott le remercia d'un sourire et brossa ce qui restait de neige.

Dans le crâne carbonisé du cadavre, c'est à peine si l'on reconnaissait un crâne humain ; mais le trou rond qui perçait l'os frontal au-dessus des orbites vides ne laissait aucun doute sur sa provenance. Avec l'aide de Mackenzie, Dermott retourna le corps, devenu un véritable bloc de glace, pour observer l'arrière du crâne. Hors de brûlures superficielles, la peau était intacte.

« Une balle est demeurée à l'intérieur, déclara Dermott. Peut-être la police et ses experts en balistique pourront-ils en tirer quelque chose.

— Sûrement, ironisa Bronowski. Après tout, l'Alaska ne compte guère plus d'un million de kilomètres carrés ! »

Ils soulevèrent le corps, et Dermott essaya d'ouvrir le vieux parka vert, mais la fermeture aussi était gelée. Il y eut un léger craquement de glace lorsqu'il décolla la veste de la chemise pour regarder entre les deux couches de vêtements. Dans la poche intérieure droite, il aperçut certains documents, parmi lesquels une enveloppe jaune. En glissant sa main à plat, il s'efforça de les attraper entre l'index et le majeur, mais du fait qu'ils étaient collés par le gel – non seulement entre eux mais contre le côté même de la poche – la manœuvre s'avéra impossible. Dermott se redressa, contempla le cadavre, puis se tourna vers Bronowski.

« Est-ce qu'on ne pourrait pas mettre les deux corps dans un endroit où ils dégèlent un peu ? Dans cet état, je ne peux pas les examiner, et

le médecin n'arrivera pas davantage à faire son autopsie.

— John ? » Bronowski regarda Poulson, qui acquiesça avec une certaine réticence.

« Autre chose, reprit Dermott. Quelle est la façon la plus rapide de dégager la neige qui s'est accumulée sur le sol et sur les machines ?

— Avec deux souffleuses à air chaud, ce sera fait en un rien de temps. Voulez-vous qu'on s'y mette tout de suite ?

— Oui, ce serait mieux. À part ça, il y a une question ou deux que j'aimerais vous poser. Peut-être pourrions-nous aller dans votre cantonnement ?

— Bien sûr. Je suis à vous tout de suite. »

Une fois dehors, Mackenzie remarqua : « Je sens ton instinct de chasse en éveil : qu'est-ce qui se passe ?

— Le cadavre que j'ai examiné : l'index de la main gauche est cassé.

— Et alors ? Je ne serais pas autrement surpris si la moitié de ses os avaient subi le même sort !

— Peut-être. Mais cet os-là me semble avoir été cassé de façon assez particulière. On verra mieux ça tout à l'heure. »

Bronowski et Poulson les rejoignirent autour de la table de la confortable cuisine du cantonnement. Poulson déclara : « On s'occupe de tout. Dans un quart d'heure, la neige sera débarrassée. Mais pour les corps, je n'en sais trop rien.

— Oui, fit Dermott, ça risque de prendre nettement plus de temps. On verra bien. Merci. Maintenant, venons-en aux questions. Bronowski, Mackenzie et moi pensons que les meurtriers pourraient bien être des employés du pipeline. Quel est votre avis ? »

Poulson jeta sur Bronowski un regard interrogateur, mais ne trouvant là aucune inspiration, il détourna les yeux et se mit à réfléchir. « Oui, déclara-t-il enfin, ça me paraît probable. Sur des dizaines et des dizaines de kilomètres carrés, tout ce qui vit ici est employé par le pipe-line. En outre, si n'importe qui pouvait faire sauter la salle de pompage, il fallait être un spécialiste du pétrole pour localiser et détruire la vanne de dérivation.

— Nous avons également pensé que les deux ingénieurs... À propos, comment s'appelaient-ils ?

— Johnson et Johnson. Ils sont frères.

— Nous avons pensé que, d'une façon ou d'une autre, les saboteurs s'étaient trahis ; les frères Johnson les ont reconnus, et c'est pour cette raison-là qu'on les a supprimés. Mais vous, vous et vos hommes, vous ne les avez pas reconnus, c'est sûr ?

— Sûr et certain. » Poulson sourit avec humour. « Et si ce que vous supposez est juste, c'est tant mieux pour nous ! Cela dit, il n'y a rien de surprenant au fait qu'on ne les ait pas reconnus. N'oubliez pas qu'ici, au n° 4, nous vivons un peu comme des ermites sur une île déserte. Le seul moment où nous voyons des gens, c'est lorsque nous sommes en congé. Des ingénieurs chargés de l'entretien, comme les frères Johnson, ou quelqu'un comme M^r Bronowski, toujours en déplacement, voient dix fois plus de gens que nous ; et du même coup, ceux qu'ils sont susceptibles de reconnaître sont dix fois plus nombreux.

— Mais vous n'avez rien remarqué de particulier ? Il n'y a rien, chez eux, qui vous a frappé ? Dans la façon de parler, par exemple ; ou dans leurs vêtements ?

— Rien.

— Et comme Bronowski, vous êtes d'avis qu'ils sont venus en hélicoptère ?

— Comment seraient-ils venus, sinon par hélicoptère ? M^r Bronowski a cru voir des traces, d'ailleurs. Pour ma part, je n'étais pas si sûr. Il faut dire que les circonstances étaient telles qu'on ne pouvait être sûr de rien. Il faisait nuit, le vent soufflait, la neige arrivait par rafales. On ne pouvait être sûr de rien, et on pouvait aussi imaginer n'importe quoi.

— Mais, cet hélicoptère, vous ne l'avez pas entendu, vous n'avez pas imaginé l'entendre ?

— On n'a rien entendu du tout. N'oubliez pas que nous étions tous en train de dormir.

— Je croyais qu'il y avait un contrôle radar ?

— Si on veut. Normalement, un appareil qui vient se balader par ici devrait déclencher une alarme. Mais on ne reste pas nuit et jour avec

les yeux fixés sur l'écran. En outre, du fait de l'isolation extrêmement soignée, pratiquement aucun son ne parvient de l'extérieur. Sur ce plan là, le générateur placé juste à côté ne fait d'ailleurs rien pour arranger les choses. Et puis, bien sûr, le vent soufflait – il souffle toujours – presque directement du nord de sorte qu'il aurait emporté le bruit de n'importe quel avion venant de la direction opposée. Je sais bien que les hélicoptères comptent parmi les machines les plus bruyantes qui soient, mais, alors même que nous étions parfaitement réveillés, nous n'avons pas entendu l'appareil de M^r Bronowski arrivant du sud. Désolé, mais c'est tout ce que je puis vous dire.

— Combien de temps faudra-t-il pour réparer la salle de pompage ?

— Quelques jours, peut-être une semaine. Je ne suis pas sûr. Il nous faudra de nouveaux moteurs, une nouvelle installation de distribution, des canalisations, une grue et un bulldozer. Nous avons déjà tout le matériel nécessaire à Prudhoe, sauf les moteurs, et je pense qu'un Herc les apportera ce soir même. De Prudhoe à ici, un ou deux hélicoptères suffiront à effectuer le transport. Dès demain, les équipes de réparation seront au travail.

— Il faudra donc attendre une semaine avant que le pétrole recommence à couler ?

— Non, non. Avec un peu de chance, le pipe-line devrait se remettre à fonctionner demain déjà. La réparation à effectuer sur la vanne de dérivation est relativement peu importante.

— De sorte que l'on peut considérer cette panne comme une panne mineure ? conclut Dermott.

— Techniquement, oui. Bien sûr, si l'on considère ce qui est arrivé aux frères Johnson, le problème est tout différent. Mais si nous allions jeter un coup d'œil à la salle de pompage ? La neige doit avoir fondu maintenant. »

En effet, il n'y avait pratiquement plus de neige. L'atmosphère était chaude et humide. Maintenant que plus rien n'en cachait les détails, la scène était beaucoup plus impressionnante qu'avant. On pouvait mesurer les dégâts dans toute leur étendue. Une Odeur de pétrole et de brûlé rendait l'air difficilement respirable. Armés chacun d'une puissante torche pour éclairer les zones d'ombre projetées par les lampes à arc, Dermott, Mackenzie et Bronowski se mirent à inspecter ce qui restait de la salle de pompage centimètre par centimètre.

Au bout de dix minutes, Poulson s'inquiéta : « Mais qu'est-ce que

vous cherchez ?

— Je vous le dirai dès que j'aurai trouvé, répondit Dermott. Pour l'instant, je l'ignore encore.

— En ce cas, je peux peut-être m'y mettre aussi ?

— Bien sûr, mais ne touchez à rien, ne déplacez rien. Le F.B.I. n'apprécierait pas. »

Un quart d'heure plus tard, Dermott se redressa et éteignit sa lampe de poche. « Bon, fit-il. Eh bien, si vous n'avez rien trouvé de plus que moi, le compte est vite fait : à nous quatre, nous n'avons rien trouvé du tout : le feu et le souffle de l'explosion ont vraiment nettoyé la place. Allons voir les frères Johnson pour changer. »

Aussitôt arrivé dans la pièce où l'on avait transporté les cadavres, Dermott se pencha sur l'homme qu'il avait déjà commencé à examiner. Cette fois, il n'eut aucun mal à ouvrir son parka. Il tira de la poche intérieure une liasse de papiers, de cartes et d'enveloppes, qu'il passa rapidement en revue avant de les remettre en place. Ensuite, il saisit les deux poignets brûlés, les examina ainsi que les mains, puis les laissa retomber. Il soumit la seconde victime au même examen, apparemment superficiel, puis il se releva. Poulson lui jeta un regard ironique.

« C'est comme ça que les policiers examinent les cadavres ?

— Certainement pas. Mais je ne suis pas policier. » Il se tourna vers Bronowski. « Terminé ?

— Si vous avez fini... » Sam Bronowski les précéda jusqu'à l'hélicoptère. La neige fine et serrée soulevée par le vent permettait à peine de voir à quelques mètres devant soi. Le froid était intense.

« Des indices ? » demanda Mackenzie. Il parlait à l'oreille de Dermott, non pas par discrétion, mais simplement pour se faire entendre. « Ça ne me paraît pas possible que les saboteurs aient fait leur boulot sans laisser aucune trace derrière eux.

— En tout cas, dans la salle de pompage, il n'y a rien. La pièce a été soigneusement nettoyée avant notre arrivée. Et presque certainement avant que la neige ne se mette à tomber.

— Ce qui veut dire ?

— On a fait le ménage.

— Poulson et ses hommes ?

— Poulson ou ses hommes. Qui d'autre ?

— Mais peut-être qu'il n'y avait vraiment rien à trouver ?

— Ce qui est sûr, c'est que l'index de l'homme a été volontairement brisé. Il fait en direction du pouce un angle de quarante-cinq degrés. Je n'ai jamais rien vu de pareil.

— Ça peut être un accident bizarre.

— Bizarre est le moins qu'on puisse dire. Et puis il y a autre chose qui est bizarre. Quand je l'ai examiné la première fois, il y avait une enveloppe jaune dans sa poche intérieure. J'ai essayé de la prendre, mais je n'ai pas pu.

— Et alors ?

— La seconde fois que je l'ai fouillé, l'enveloppe avait disparu.

— Quelqu'un l'aurait prise ?

— Je ne vois pas d'autre explication.

— Oui, tout cela est bien étrange », admit Mackenzie.

Jim Brady était du même avis. Après avoir rendu compte du résultat de leurs investigations, Dermott et Mackenzie s'étaient retirés avec lui dans la chambre qui leur avait été allouée pour la nuit.

« Pourquoi n'avez-vous pas parlé de ça devant Black et Finlayson ? demanda Brady. Ce sont des faits bien tangibles, un doigt curieusement brisé et une enveloppe manquante.

— Des faits tangibles peut-être, mais qui se fondent sur ma seule parole. En plus, je n'ai pas la moindre idée de ce que pouvait contenir cette enveloppe, et quand je parle d'un index brisé délibérément, je parle en profane, je ne suis pas ostéologiste.

— De toute façon, je ne vois pas quel mal il y avait à parler.

— Bronowski et Houston étaient là aussi.

— Décidément, vous ne faites confiance à personne, George. » Brady avait dit cela avec admiration et non comme un reproche.

« C'est vous-même qui me l'avez enseigné, Monsieur. Je n'ai fait

qu'apprendre ma leçon.

— C'est vrai, c'est vrai, admit complaisamment Brady. On va les faire venir, ces deux-là. On va les cuisiner. Je serai Dieu le Père, et vous poserez les questions. »

Dermott décrocha le téléphone, et, une minute plus tard, Bronowski et Houston heurtaient à la porte, entraient et prenaient place.

« Doucement, messieurs, doucement. » Brady était on ne peut plus paternel. « Vous avez eu une rude journée, et je me rends compte que vous devez être bougrement fatigués. Mais nous autres, nous sommes un peu perdus – ou plutôt, nous nageons complètement. Non seulement nous manquons d'informations, mais nous en sommes complètement dépourvus. Or qui mieux que vous pourrait nous fournir les renseignements dont nous avons besoin, je vous le demande ? » Il eut un sourire enjôleur. « Mais avant toute chose, je crois qu'il serait bon de prendre un petit reconstituant. »

Mackenzie expliqua : « M^r Brady vous propose un verre.

— Exactement. Que diriez-vous d'un scotch ?

— Hors service, nous ne dirions pas non. Mais vous connaissez les règlements de la compagnie, et vous savez combien M^r Finlayson est strict dans leur interprétation.

— Strict ? Je suis moi-même extrêmement strict dans l'application de mes propres règlements. » Brady eut un geste parfaitement olympien. « Mais vous êtes hors service, messieurs. Ou du moins, hors service régulier. George, les rafraîchissements, je vous prie. M^r Dermott et M^r Mackenzie vont maintenant vous poser un certain nombre de questions auxquelles vous aurez, je pense, l'amabilité de répondre pour éclairer notre lanterne. »

Il prit le daiquiri que lui tendait Dermott, en savoura une gorgée et se renversa dans son fauteuil. « Quant à moi, je vous écouterai. À votre santé, Messieurs. »

Bronowski leva son verre. « À la confusion de nos ennemis !

— C'est bien là le problème, attaqua Dermott. Pour l'instant, la confusion, c'est plutôt de notre côté qu'elle règne. La mise hors d'usage de la station de pompage n° 4 n'est que la première escarmouche de ce qui promet d'être une bataille sanglante. L'ennemi, lui, sait où il portera le prochain coup. Nous autres, nous n'en avons pas la moindre idée. Tandis que vous, oui. De par la nature de votre

travail, vous devez savoir mieux que n'importe qui quels sont les points les plus vulnérables, c'est-à-dire les plus susceptibles d'être attaqués, entre Prudhoe Bay et Valdez. Oubliez qui vous êtes, et essayez de vous mettre dans la peau de l'agresseur. Où décideriez-vous de frapper ?

— Misère ! » Bronowski usa du reconstituant aimablement offert par Brady. « Ce n'est pas une question à cent francs, c'est une question à douze cents kilomètres, où chaque kilomètre représente une cible possible !

— C'est vrai, approuva Houston. Et toutes les questions du monde n'y changeront rien. En restant ici à boire votre whisky, nous ne faisons qu'abuser de votre hospitalité. Nous ne pouvons rien faire. Ni nous, ni personne. Même une division prête au combat serait ici aussi inefficace qu'un troupeau de majorettes. La tâche est impossible, l'oléoduc indéfendable.

— Au moins, commenta Mackenzie, nous opérons sur une plus grande échelle qu'avec l'équipe de l'Athabasca. Là-bas, c'était un bataillon qui ne suffirait pas à garder les installations ; maintenant, c'est une division ! » Il se tourna vers Bronowski. « Posons la question autrement : si vous étiez l'ennemi, où décideriez-vous de ne pas frapper ? »

Bronowski réfléchit. « D'abord, dans les autres stations de pompage : après ce qui s'est passé, je présumerais qu'elles sont toutes étroitement gardées. J'aurais pourtant été tenté d'attaquer la station 10 et la station 12. Toutes les stations de pompage sont vitales, mais certaines le sont encore plus que d'autres, et ce sont la 10 et la 12 – ainsi que la 4. » Il s'interrompit un instant. « Ou alors justement, je m'en prendrais encore aux stations de pompage en considérant qu'on les a éliminées comme nouveaux points d'attaque possibles... »

Dermott l'interrompit. « Evitons d'être trop subtils, sinon, nous en avons pour toute la nuit. Restons dans les hypothèses au premier degré. Ensuite ?

— Ensuite, je ne m'attaquerais pas aux centres de commande de Prudhoe Bay. Ils sont vulnérables, c'est vrai, et à travers eux on bloquerait instantanément la production au niveau même des puits, mais pas pour longtemps. Ce n'est un secret pour personne qu'un projet d'évitement est d'ores et déjà en voie de réalisation. Et puis les réparations ne prendraient pas énormément de temps. Bref, avec la surveillance accrue qui sera désormais exercée, le jeu n'en vaudrait pas la chandelle. À mon avis, on peut admettre qu'aucune tentative de

sabotage ne sera faite sur les installations précédant l'arrivée du pétrole dans l'oléoduc. Ni dans celles de Valdez, après la sortie. Là-bas, le maximum de dégâts serait occasionné par la mise hors d'usage du centre de commande des mouvements pétroliers, qui règle le débit du pétrole sur tout le trajet Prudhoe-Valdez, et du contrôleur terminal, qui commande presque toutes les opérations effectuées au terminal. Tous deux se trouvent dans la même salle et dépendent en outre de ce qu'on appelle l'ordinateur du système central de contrôle. Que l'un de ces trois points névralgiques se trouve paralysé, et plus rien ne marche. Cependant, même en temps normaux, ils sont bien gardés ; désormais, autant dire qu'ils seront inattaquables.

— Et les réservoirs ? demanda Dermott.

— Voyons... Si une ou deux cuves venaient à se rompre – on ne peut pas envisager qu'elles sautent toutes du même coup –, les digues de retenue rempliraient leur office. Le feu serait plus ennuyeux, mais là encore, je ne crois pas que ce serait vraiment catastrophique : la neige l'étoufferait. Ici, les chutes sont extrêmement faibles, mais à Valdez, il n'en tombe pas loin de huit mètres par an. De toute façon, l'endroit où se trouvent les cuves est le plus facile à garder de toute l'exploitation.

— Pour les bateaux-citernes, je pense...

— Aucun intérêt. Qu'on en coule douze, il en restera toujours un treizième. Et ce n'est pas en s'attaquant aux bateaux-citernes qu'on arrêtera la production.

— La passe de Valdez ?

— Bloquer la passe ? »

Dermott acquiesça.

« Non, reprit Bronowski. La passe est beaucoup moins étroite qu'il n'y paraît sur une carte : un kilomètre, c'est la largeur minimum du canal, entre le Middle Rock et la côte est. Pour bloquer la passe, il faudrait couler un nombre impressionnant de bateaux.

— Bon. Nous avons déjà éliminé pas mal de points. Qu'est-ce qui nous reste ?

— Il nous reste mille deux cents kilomètres », répondit froidement Bronowski.

Plus coopératif, Houston expliqua : « La température de l'air est le

facteur-clé. Aucun saboteur qui se respecte n'envisagera d'autre objectif que le pipe-line lui-même. À cette époque de l'année, toute attaque doit se faire en plein air.

— Comment ça ?

— Nous ne sommes que début février, c'est-à-dire au plus froid de l'hiver. La moitié du temps, le thermomètre est au-dessous de moins trente, et moins trente, c'est le point fatidique. Si l'oléoduc se rompt à, mettons, moins trente-cinq, il est pratiquement impossible de le réparer. Les hommes peuvent travailler, oui, même s'ils travaillent mal et dans des conditions terribles. Mais le métal qu'ils tenteront de réparer ou les outils dont il faudra bien qu'ils se servent, eux, refuseront de coopérer. Les températures extrêmes provoquent des changements moléculaires profonds, et le métal devient rétif. Dans ces conditions, un coup sur une barre de fer peut la briser comme du verre. »

Brady s'en mêla : « Vous voulez dire qu'il suffirait de quelques coups de marteaux sur la canalisation pour...

— Pas tout à fait. Isolé comme il l'est, avec la chaleur du pétrole qui coule à l'intérieur, l'acier de l'oléoduc est toujours suffisamment chaud pour qu'il n'y ait rien à craindre. Non, ce sont les outils des réparateurs qui ne tiendraient pas le coup. »

Dermott suggéra : « Mais il serait certainement possible de construire à l'endroit critique une sorte d'abri, avec des bâches ou je ne sais quoi, et d'y maintenir une température minimale avec des souffleuses à air chaud, comme l'a fait Poulson à la station 4, non ?

— Evidemment. Et c'est pourquoi je ne m'attaquerais pas directement au pipe-line, mais plutôt aux ouvrages qui le soutiennent. Ceux-ci sont absolument gelés, et il faudrait des jours, voire des semaines, avant de pouvoir les réchauffer suffisamment pour entreprendre une quelconque réparation.

— Les ouvrages ?

— Oui. Entre Prudhoe et Valdez, le terrain est terriblement accidenté et traversé d'innombrables rivières qu'il faut franchir d'une façon ou d'une autre. Il y a plus de six cents cours d'eau sur l'ensemble du trajet. Avec ses deux cents mètres, le pont qui traverse la Tazlina ferait une cible idéale. Celui de la Tanana, suspendu lui aussi, serait peut-être mieux encore : il a quatre cents mètres. Mais il n'est pas nécessaire de travailler à une échelle aussi grandiose ;

personnellement, je préférerais même l'éviter. » Il regarda Bronowski :
« N'êtes-vous pas d'accord ?

— Si, si, absolument. Travailler à une échelle plus modeste permettrait des résultats tout aussi valables. En ce qui me concerne, je m'en prendrais à tous les coups aux M.V.S.

— M.V.S. ? Qu'est-ce que c'est ?

— Les Membres Verticaux de Soutien. Plus ou moins sur la moitié de sa longueur, l'oléoduc repose sur un pont, soutenu par des piliers de métal verticaux – en tout, il y en a soixante-dix-huit mille. En détruisant une vingtaine d'entre eux – et pour en plastiquer un, une minute suffirait – on amènerait sans problème le pipe-line à se rompre : il s'effondrerait sous l'effet de son propre poids et de celui du pétrole contenu à l'intérieur. Il faudrait alors plusieurs semaines pour le réparer. Au mieux.

— Comment ça, au mieux ?

— Parce qu'il y a des endroits où l'on ne peut amener ni grues ni tracteurs pour effectuer les travaux. Il y a des endroits où, à cette époque de l'année, les réparations seraient impossibles. Je pense notamment à un endroit particulièrement vulnérable, qui a donné des migraines aux ingénieurs, des insomnies aux constructeurs et des cauchemars au service de sécurité. Il se trouve entre la station de pompage n° 5 et le col d'Atigun, situé environ à mille cinq cents mètres d'altitude.

— Mille cinq cent cinquante-cinq, précisa Houston.

— C'est ça. Sur une distance de quelque cent cinquante kilomètres, l'oléoduc passe donc de mille cinq cent cinquante-cinq mètres à environ quatre cents mètres, ce qui représente une pente assez impressionnante.

— Et une pression correspondante.

— Le problème n'est pas là. En cas de rupture de la canalisation, un dispositif spécial, situé entre les stations 4 et 5, arrêterait automatiquement les pompes de la station 4 et fermerait toutes les vannes situées entre les deux stations. Les dispositifs de sécurité sont extrêmement perfectionnés, et ils marchent. Au pire, la perte de pétrole se limiterait à cinquante mille barils. Non, la grosse difficulté, c'est qu'en hiver l'oléoduc ne pourrait être réparé. »

Brady eut une petite toux d'excuse et descendit de ses hauteurs

olympiennes.

« Donc, une rupture qui se produirait à cette période de l'année dans cette région particulière mettrait le pipe-line hors d'usage pendant des semaines et des semaines.

— Sans aucun doute.

— Alors, n'y pensons plus.

— Et pourquoi ?

— Décidément, il n'y a que moi qui pense ici ! soupira Brady. Je commence à comprendre pourquoi je suis ce que je suis. Je trouve extraordinaire que l'entreprise de construction n'ait pas songé à effectuer certaines expériences touchant la viscosité du pétrole par basses températures. Pourquoi n'a-t-on pas sacrifié cent mètres de canalisation et de quoi les remplir pour voir combien de temps il faut pour que le pétrole s'épaississe au point d'arrêter de couler ?

— Ça n'est sans doute jamais venu à l'esprit de personne, répondit Bronowski. Ce problème n'a jamais été soulevé.

— Si, il l'a été. L'estimation à laquelle on est arrivé est de trois semaines. D'après des calculs scientifiques, j'imagine ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, ce n'est pas mon domaine, s'excusa Bronowski. Peut-être M^r Black ou M^r Finlayson pourraient-ils vous répondre.

— M^r Black ne connaît rien au pétrole ; et quant à M^r Finlayson et aux autres spécialistes de l'entreprise, je doute qu'ils soient versés dans la question. Peut-être dix jours suffiraient-ils. Peut-être en faudrait-il trente. Vous voyez où je veux en venir, George ?

— Oui. Chantage, menaces, extorsion, tout cela exige un levier, une contrepartie que traduisent des avantages bien tangibles. Interrompre la production est une chose, l'arrêter définitivement en est une autre. Si la compagnie n'a plus rien à perdre, toutes les menaces du monde deviennent inutiles. Le chantage ne marche plus. Un kidnappeur n'a aucune chance d'obtenir la rançon qu'il espère si l'on vient à apprendre que la personne qu'il a kidnappée est morte.

— Voilà qui est admirablement expliqué, approuva Brady, satisfait de Dermott autant que de lui-même. Nous n'avons manifestement pas affaire à des clowns. Nos amis n'auront pas manqué de prendre en compte ce genre de considérations. Vous me suivez, M^r Bronowski ?

— Oui. Mais j'avoue que j'ai mis un moment à comprendre.

— J'avoue que je m'en étais aperçu. Bon. Eh bien, je crois que cela suffira, Messieurs. Il semble que nous ayons établi deux choses. D'abord, il paraît très improbable qu'une attaque soit portée contre l'une des installations principales, c'est-à-dire Prudhoe, Valdez, et les douze stations de pompage intermédiaires. Ensuite, on devrait pouvoir éliminer aussi les régions trop inaccessibles pour que des réparations puissent y être effectuées, ainsi que les ponts de la Tazlina et de la Tanana.

« En conclusion, il semble que, pour son prochain sabotage, l'ennemi choisira pour cible des M.V.S. situés sur un tronçon de l'oléoduc relativement accessible. Peut-être ne sommes-nous pas arrivés à grand-chose, mais du moins avons-nous clarifié la situation et établi une sorte de système de priorités. »

Non sans difficulté, Brady se leva pour signifier que l'entretien était terminé. « Messieurs, je vous remercie du temps que vous nous avez consacré et des renseignements que vous nous avez fournis. Je vous reverrai demain matin... autant que possible, à une heure raisonnable. »

La porte se referma sur Bronowski et sur Houston.

« Alors, qu'en pensez-vous ? demanda Brady.

— Comme vous l'avez dit vous-même, nous avons quelque peu limité les possibilités, répondit Dermott. Mais hélas, ces possibilités demeurent pratiquement sans limites. Personnellement, je souhaiterais trois choses. Premièrement, que le F.B. Liasse des recherches approfondies sur le passé de Poulson et de ses petits copains de la station 4.

— Vous avez des raisons de les soupçonner ?...

— Pas vraiment. Don partage mon impression, mais il n'y a rien de précis à signaler, sinon l'enveloppe jaune disparue de la poche de l'ingénieur. Mais même là, je commence à me demander si mes yeux ou mon imagination ne m'ont pas joué un tour : l'éclairage était très cru, et il se peut que j'aie mal vu les couleurs. Mais peu importe : vous serez le premier à admettre que tout employé du pipe-line est suspect aussi longtemps que son innocence n'a pas été prouvée.

— D'accord. Et vous avez dit que Poulson et Bronowski semblaient être en excellents termes ?

— Bronowski est le genre de gars à être en bons termes avec tout le monde. Mais si j'ai bien compris ce que sous-entendait votre question, je vous signalerais que, selon Finlayson, Bronowski a fait l'objet de trois enquêtes de sécurité.

— Je veux bien, mais je voudrais savoir ce que Finlayson connaît aux enquêtes et dans quelle mesure il est capable d'en apprécier les résultats. A-t-il, par exemple, la garantie que les trois enquêteurs concernés n'étaient pas des amis de Bronowski ? On vérifiera ça. J'ai des amis, moi aussi, et notamment un très bon ami à New York, un ami très discret. Ainsi que vous l'avez dit, tout responsable du pipeline est aussi coupable que faire se peut aussi longtemps que le contraire n'a pas été prouvé,

— Ce n'est pas tout à fait ce que j'ai dit.

— Mais si, mais si. Et dites-nous maintenant la deuxième chose que vous désirez.

— L'avis d'un médecin, et si possible d'un ostéopathe, sur la façon dont l'index de l'ingénieur a été brisé.

— En quoi cela va-t-il nous avancer ?

— Comment voulez-vous que je le sache ? » Dermott était tant soit peu irrité. « C'est pourtant vous qui avez appris à ne jamais négliger le moindre détail suspect, non ?

— Voyons, George, ne vous énervez pas. Parlez-nous plutôt de votre troisième souhait.

— Avoir au plus vite les résultats des recherches faites à Anchorage concernant les cabines téléphoniques et les empreintes qu'on a pu y relever. Ce sont trois petites choses, je sais, mais pour l'instant c'est tout ce que nous avons.

— Avec Bronowski, ça fait quatre, corrigea Brady. Et maintenant ? »

En guise de réponse, le téléphone sonna. Brady décrocha, écouta brièvement, prit l'air écœuré et tendit le combiné à Dermott. « C'est pour vous. »

Dermott leva un sourcil interrogateur.

« C'est encore ce damné code », avoua Brady.

Avec un haussement d'épaules, Dermott prit un calepin, porta le récepteur à son oreille, et se mit à prendre des notes. Au bout d'une minute à peine, il raccrocha et dit : « Et maintenant ? C'était bien votre dernière question, il me semble ?

— Quoi ? Ah oui. Et alors ?

— Retour à notre bon vieux jet et retour au Canada. » Dermott adressa à Brady un sourire réconfortant. « Tout ira bien, ne vous inquiétez pas. Il y a encore plein de daiquiri dans le bar de l'avion.

— Je vous serais reconnaissant de nous dire ce que tout cela signifie, s'impacienta Brady.

— Ce n'est pas compliqué. » Maintenant, le sourire de Dermott avait disparu. « Je ne sais pas si vous vous souvenez qu'à la Sanmobil, on en était à l'unanimité arrivés à la brillante conclusion que six points étaient vulnérables à l'attaque : les draglines, les roues à godets, les ponts, les trieurs, les déversoirs, et surtout, les courroies de transport ? Apparemment, l'ennemi ne partageait pas ce point de vue : il s'en est pris aux installations de séparation ! »

CHAPITRE 6

Quatre heures plus tard, Brady et son équipe grelotaient dans les installations ravagées de la Sanmobil, à Athabasca. Brady lui-même était enveloppé dans son cocon habituel de manteaux et d'écharpes, et son humeur se ressentait du fait que ce voyage imprévu l'avait privé de dîner.

« Comment est-ce que cela a pu arriver ? répéta-t-il. Cette zone est facile à surveiller, brillamment éclairée, comme vous me l'avez fait remarquer, et le cent pour cent... pardon, le quatre-vingt-dix-huit pour cent des employés qui y travaillent sont de fidèles patriotes canadiens ! » Il regarda par l'énorme trou que l'explosion avait produit dans une cuve cylindrique. « Expliquez-moi comment cela est possible !

— Je crois que vous n'êtes pas très juste, M^r Brady. » Bill Reynolds, le directeur d'exploitation, un homme aux cheveux blonds et au visage rubicond, prenait tant bien que mal la défense de son collègue, Terry Brinckman, le chef de la sécurité mis en cause par les propos de Brady. « Terry n'avait que huit hommes en service, la nuit dernière. Et c'était son deuxième tour de garde, ce qui signifie qu'il avait quinze heures de boulot derrière lui lorsque l'accident s'est produit. On ne peut rien lui reprocher, je vous assure. »

Brady ne semblait pas disposé à se laisser attendrir.

« Nous nous étions tous mis d'accord sur les zones à surveiller en priorité, poursuivit Reynolds. C'est bien sûr sur ces endroits-là que Terry et ses hommes concentraient leurs efforts. N'oubliez pas que vous-même étiez d'accord, M^r Brady. Si des erreurs ont été commises, nous sommes tous à blâmer.

— Personne ne blâme personne, M^r Reynolds. Dites-moi plutôt si les dégâts sont importants.

— Assez, oui. Nous pensons, Terry et moi, que trois charges ont été placées ici – c'est l'hydrotraiteur de gasoil – et trois autres à côté, où se trouve l'hydrotraiteur de naphthe. Mais nous avons eu beaucoup de chance : nous aurions pu avoir des explosions de gaz et des incendies de pétrole, ce qui n'a pas été le cas. Tout compte fait, les dégâts sont

donc relativement anodins. La production devrait pouvoir reprendre d'ici quarante-huit heures.

— Mais pour l'instant, tout est arrêté ?

— Oui. Seules les draglines continuent leur travail. Le coup était bien calculé.

— À votre avis, le saboteur pourrait-il être un employé d'ici ?

— C'est presque certain. Les installations sont très vastes, mais il faut étonnamment peu de gens pour les faire fonctionner et tout le monde connaît tout le monde. Un étranger aurait été repéré tout de suite. D'ailleurs, nous savons qu'il s'agit d'un travail interne : six charges d'un kilo ont été volées hier soir au dépôt d'explosifs.

— Le dépôt d'explosifs ?

— Oui. Nous avons recours aux explosifs pour faire sauter certains agrégats. Mais nous n'utilisons jamais que de petites charges.

— Des charges d'un kilo, ce n'est déjà pas mal ! Normalement, le dépôt est fermé à clé, j'imagine ?

— Evidemment.

— Et la porte a été forcée ?

— On n'a rien forcé du tout, ce qui prouve une fois de plus qu'il s'agit d'un travail interne. On s'est servi de clés, et il en faut deux pour ouvrir le dépôt.

— Ces clés, qui les a ? demanda Dermott.

— Il en existe trois jeux, répondit Reynolds. J'en possède un moi-même, et les deux autres sont sous la responsabilité de Brinckman.

— Pourquoi deux ?

— J'en garde un en permanence, expliqua Brinckman. L'autre va au responsable de l'équipe de nuit, qui le passe lui-même au responsable de l'équipe du matin et de l'après-midi.

— Qui sont ces responsables ?

— Jorgensen, actuellement en service et qui en fait est mon second, et Napier. Mais je crois que ni l'un ni l'autre ne sont susceptibles de voler des explosifs. En tout cas, pas plus que moi.

— Tout ça reste à prouver, rétorqua Dermott. Cela dit, il semble tout à fait improbable que quelqu'un ait pris le risque de voler les clés pour en faire faire des doubles. D'abord, il aurait fallu beaucoup de chance pour que leur absence passe inaperçue, et ensuite on risquait fort de retrouver le serrurier qui se serait chargé du boulot, et du même coup le voleur.

— Pour faire faire un double de clé, on peut aussi s'adresser à un serrurier marron.

— D'accord. Mais je persiste à croire que les clés n'ont pas été subtilisées. Il est beaucoup plus vraisemblable qu'on en aura pris des empreintes : pour ça, il suffit de quelques secondes. Ensuite, il aura effectivement fallu avoir recours à un serrurier marron, car aucun serrurier honnête n'accepterait de fabriquer une clé à partir d'une empreinte. Maintenant, pensez-vous qu'il ait été difficile d'emprunter un de ces jeux de clés l'espace d'un instant ?

— Pour celui qui circule entre Jorgensen et Napier, je ne sais pas, répondit Brinckman. Quant au mien, je ne vois pas comment on aurait pu le prendre, étant donné que je le porte toujours à la ceinture.

— Tout le monde dort, intervint Mackenzie.

— Ce qui veut dire ?

— La nuit, vous enlevez votre ceinture, non ? »

Brinckman eut un haussement d'épaules. « Evidemment. Et pour vous éviter les questions que je sens venir, je vous dirai tout de suite que j'ai le sommeil profond et que si quelqu'un se glissait dans ma chambre au milieu de la nuit, il serait possible que je ne m'en aperçoive pas.

— C'est bien joli, mais tout cela ne nous conduit pas très loin, commenta Brady. Admettons une fois pour toutes que n'importe qui a pu avoir ces clés entre les mains le temps de prendre une empreinte, et passons à un autre sujet. Dites-moi, est-ce qu'un des types de la sécurité pouvait se trouver cette nuit dans la zone où a eu lieu le sabotage ?

— C'est à Jorgensen qu'il faudrait le demander, répondit Brinckman. Voulez-vous que j'aille le chercher ?

— Est-ce qu'il n'est pas en train de patrouiller quelque part ?

— Il est à la cantine.

— Il est pourtant de garde ?

— Si on veut, oui, mais pour ce qui reste à garder... À part les quatre draglines, plus rien ne fonctionne. Et je ne crois pas qu'un nouvel attentat puisse avoir lieu cette nuit ! »

Reynolds s'en mêla : « Allez le chercher, et ramenez-le dans mon bureau. » Une fois que Brinckman fut sorti, il ajouta à l'intention de Brady : « Ce sera plus confortable qu'ici, et nous y aurons plus chaud ! »

Les trois hommes Suivirent Reynolds jusqu'au bâtiment abritant l'administration. Passée une antichambre où une jolie fille aux yeux clairs leur dédia son plus charmant sourire, ils arrivèrent dans un vaste bureau, où Brady entreprit de se débarrasser de diverses couches de vêtements. Cette opération terminée, il s'installa pesamment dans le fauteuil que lui offrit Reynolds.

« Je suis désolé de vous imposer toutes ces fatigues. Pas de sommeil, pas de nourriture, un voyage improvisé, il y a de quoi se sentir mal. Etant donné les circonstances, le moins que je puisse faire est d'oublier les règlements de la compagnie : que boirez-vous, Messieurs ? »

Le visage de Brady s'éclaira d'une lueur d'espoir. « Un daiquiri ? Nous sommes malencontreusement tombés en panne sèche au-dessus du Yukon.

— Hélas, il n'y a pas de daiquiri ici. En revanche, je peux vous proposer un excellent bourbon. »

Quelques secondes plus tard, Brady reposait son verre avec une moue approbatrice. « Pas mal, pas mal. » Puis, se tournant vers Dermott et vers Mackenzie : « À vous deux, maintenant. Jusqu'ici, c'est moi qui ai fait tout le travail.

— À vos ordres, Monsieur, répondit Mackenzie sans songer à se rebiffer. Si vous le voulez bien, j'aimerais poser trois questions. Tout d'abord, qui a suggéré de vérifier l'état des réserves d'explosifs contenus dans le dépôt ?

— Personne. Terry Brinckman l'a fait de lui-même. Nous avons un système de contrôle à la fois précis et facile. Le pointage se fait deux fois par jour.

— Voilà qui prêche en faveur de votre chef de sécurité, tant mieux.

— Ça vous étonne ? Vous le soupçonniez de quelque chose ?

— Grands dieux non ! je n'ai aucune raison de le faire. Maintenant, puis-je vous demander où vous mettez vos clés durant la nuit ?

— Nulle part. » Reynolds désigna d'un geste le coffre-fort qui occupait le coin de la pièce. « Je les garde là nuit et jour.

— Ah ! Dans ce cas, je me vois forcé de reformuler ce qui devait être ma troisième question. Ce coffre, est-ce que vous êtes la seule personne à en avoir la clé ?

— Non. Il y a une seconde clé, et c'est Corinne qui l'a.

— Corinne, c'est cette ravissante petite que nous avons vue dans l'antichambre ?

— Exactement. Et cette ravissante petite est ma secrétaire.

— Pourquoi a-t-elle la clé ?

— Pour différentes raisons. Comme vous le savez, toutes les grandes compagnies ont leurs codes. Sur ce point, nous ne faisons pas exception. Corinne est experte en matière de codage, et les livres de code sont rangés dans le coffre. À part ça, je ne peux pas toujours être ici ; et les sous-directeurs, les comptables, le chef de la sécurité et les juristes de la compagnie ont tous accès au coffre. Je puis vous assurer qu'il contient certaines choses qui sont infiniment plus importantes que les clés donnant accès au dépôt d'explosifs. Mais jusqu'ici, jamais rien n'a encore disparu.

— Alors, comme ça, les gens entrent, se servent et s'en vont ? »

Reynolds haussa les sourcils d'un air excédé. « Pas tout à fait, non. Nous avons tout de même un certain sens de la sécurité. Ils signent un registre en entrant, montrent à Corinne ce qu'ils prennent, et signent à nouveau au moment de sortir.

— Autrement dit, ils peuvent parfaitement s'en aller avec une paire de clés dans la poche ?

— C'est vrai que Corinne ne les fouille pas. À un certain niveau, il est indispensable que règne aussi une certaine confiance.

— Evidemment, admit Mackenzie. Mais j'aimerais tout de même la voir, votre Corinne. Croyez-vous que ce soit possible ? »

Reynolds se pencha sur l'interphone et pria sa secrétaire de venir

les rejoindre. Elle entra presque aussitôt après, réellement très jolie dans son jeans de velours kaki et sa chemise écossaise, avec un sourire pour tout le monde. « Vous savez qui sont ces Messieurs, Corinne ? demanda Reynolds.

— Oui. Je pense d'ailleurs que tout le monde le sait.

— M^r Mackenzie aurait quelques questions à vous poser.

— Volontiers.

— Depuis quand travaillez-vous avec M^r Reynolds ? commença Mackenzie.

— Un peu plus de deux ans.

— Et avant, où travailliez-vous ?

— Je ne travaillais pas ; je suivais mon école de secrétariat.

— Pour une première place, vous avez ici une place importante, une place à responsabilités. »

Elle souriait toujours, mais d'un air un peu incertain, ne sachant pas trop où cet interrogatoire allait la mener. « Sans doute, oui. M^r Reynolds m'a engagée comme secrétaire particulière, comme secrétaire de direction.

— Puis-je vous demander votre âge ?

— Vingt-deux ans.

— Vous êtes sans doute la plus jeune secrétaire de direction que je rencontre, du moins d'une compagnie aussi importante. »

Cette fois, elle se mordit les lèvres et jeta à Reynolds un regard interrogateur. Il était renversé dans son fauteuil, les mains derrière la nuque, l'air vaguement amusé. Il sourit et expliqua : « M^r Mackenzie est un enquêteur spécialisé dans le sabotage industriel. En vous posant des questions, il ne fait que son travail. Allez-y, répondez sans crainte. »

Elle se tourna vers Mackenzie et ramena derrière l'oreille ses longs cheveux châtons. « Oui, j'avoue que j'ai eu beaucoup de chance. »

Elle avait répondu plutôt sèchement, et Mackenzie y fut sensible. Il tenta de la rassurer : « Croyez bien que mes questions ne sont pas dirigées contre vous, Corinne, d'accord ?

— D'accord.

— Bien. Maintenant dites-moi : vous connaissez bien tous les cadres de la compagnie ?

— Forcément. Ils passent tous par moi lorsqu'ils ont affaire à Mr Reynolds.

— Vous connaissez donc bien tous ceux qui ont accès au coffre ?

— Bien sûr.

— Ils sont tous vos amis, j'imagine ? »

Elle eut un sourire légèrement moqueur. « Plusieurs d'entre eux sont bien trop vieux pour être mes amis.

— Bon. Disons alors que vous êtes en bons termes avec eux ?

— En très bons termes, oui. » Elle sourit encore. « Je ne crois pas m'être fait d'ennemis.

— On s'en doutait ! » Ce commentaire venait de George Dermott, qui reprit l'interrogatoire sur un mode plus vif. « Avez-vous déjà eu des ennuis avec les gens qui ont accès au coffre ? Quelqu'un a-t-il déjà essayé d'emporter quelque chose sans y être autorisé ?

— Non. Ou alors par mégarde. De toutes façons, si quelqu'un voulait emmener quelque chose sans en avoir le droit, j'imagine qu'il aurait l'idée de le cacher dans ses vêtements. »

Dermott acquiesça. « Vous avez parfaitement raison, Miss Delorme. » Elle le regardait avec, au fond des yeux, une lueur narquoise, laissant clairement entendre qu'elle avait deviné la prochaine question. Celle-ci ne manqua pas. « Avez-vous l'impression que la chose se soit déjà produite, que quelqu'un ait tenté de le faire ? demanda Dermott.

— C'est possible ; mais, très franchement, cela m'étonnerait.

— Pourrais-je avoir une liste des gens qui ont utilisé le coffre durant ces quatre ou cinq derniers jours ?

— Mais certainement. » Elle sortit un instant et revint avec une feuille de papier qu'elle tendit à Dermott. Celui-ci l'examina brièvement.

« Ma parole, mais c'est La Mecque, ce coffre-là ! Plus de vingt

visites en l'espace de quatre jours ! » Il leva les yeux vers Corinne. « C'est un double que vous m'avez remis, est-ce que je peux le conserver ?

— Je vous en prie.

— Merci ! »

Elle salua l'assemblée d'un sourire, mais avant qu'elle ne sorte, ses yeux bleus revinrent se poser sur Dermott.

« Absolument charmante, déclara Brady lorsqu'elle eut refermé la porte.

— Et d'une jeunesse ! soupira Mackenzie. Mais dis-moi, George, comment as-tu appris qu'elle s'appelait Delorme ?

— Voyons, Œil de Lynx, j'ai lu la plaquette posée sur son bureau, une plaquette où il était écrit : « Corinne Delorme » !

Les autres se mirent à rire, et la tension qui s'était accumulée dans la pièce durant l'interrogatoire de la secrétaire se dissipa aussitôt.

« Bien, fit Reynolds. Y a-t-il autre chose que je puisse faire pour vous ?

— Oui, répondit Dermott. Pourriez-vous nous sonner la liste des hommes qui composent votre équipe de sécurité ? »

Reynolds se pencha sur l'interphone et adressa quelques mots à Corinne. Il avait à peine fini de parler lorsque Brinckman entra, accompagné d'un géant roux, qu'il présenta comme Carl Jorgensen.

« Si j'ai bien compris, c'est vous le responsable de l'équipe de nuit ? » demanda Dermott.

L'autre acquiesça.

« Cette nuit, vous êtes-vous rendu dans la zone où a eu lieu le sabotage ?

— À plusieurs reprises.

— Vraiment ? Je croyais que vous concentriez vos efforts sur les endroits que nous considérions – à tort – comme les plus vulnérables ?

— C'est vrai. Mais j'avais le curieux sentiment que, justement, nous ne surveillions pas les bons endroits.

— Pourquoi ? Vous avez remarqué quelque chose d'anormal, quelque chose qui a éveillé vos soupçons ?

— Pourquoi ? Je n'en ai pas la moindre idée. En fait, tout était normal. Je connais ceux qui travaillent de nuit, et je sais où ils travaillent. Il n'y avait personne qui n'aurait pas dû être là, et tout le monde était à sa place.

— Les clés du dépôt d'explosifs, où est-ce que vous les mettez ?

— Terry Brinckman m'a déjà posé la question. Je ne les ai que pendant mon tour de garde ; je les rends tout de suite après. Mais pendant que je les ai, je les mets dans la poche de ma chemise, une poche qui se ferme avec un bouton.

— Quelqu'un pourrait-il vous les prendre ?

— Non. J'ai l'impression que même un pickpocket professionnel ne pourrait pas le faire sans que je m'en aperçoive. »

Les deux hommes prirent congé, et Corinne revint avec une feuille de papier. « Vous avez fait vite, apprécia Reynolds.

— Pas vraiment, rétorqua-t-elle. La liste était établie depuis longtemps. »

À son tour, Brady s'adressa à elle : « Il faudra que vous rencontriez ma fille, Stella. Je suis sûr que vous vous entendrez très bien. Vous avez le même âge, et Stella vous ressemble énormément.

— C'est gentil, je serais ravie de la connaître.

— Je lui dirai de vous appeler. »

Quand elle fut sortie, Dermott demanda : « Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Où êtes-vous allé chercher que Stella lui ressemblait. Je n'ai jamais rencontré deux personnes plus différentes.

— Elles ont toutes les deux les yeux qui dansent. Les yeux qui dansent. Il faut apprendre à voir au-delà de la surface, mon vieux. » Brady se hissa hors de son fauteuil. « Sur ces bonnes paroles, moi, je vais me coucher : petit déjeuner et « au lit ». Plus question de me demander quoi que ce soit avant demain. »

Les trois hommes s'installèrent dans la voiture de location et prirent le chemin de l'hôtel. Dermott conduisait ; Mackenzie était assis à côté de lui. Quant à Brady, il occupait à lui seul toute la largeur de

la banquette arrière. « Pour tout vous dire, je n'ai pas été très franc avec ce brave Reynolds, déclara-t-il. J'ai bel et bien l'intention de déjeuner, mais pour ce qui est de me coucher – de nous coucher – il faudra encore attendre quelques heures. J'ai une idée, un plan. » Il s'interrompit.

« Nous vous écoutons, l'encouragea courtoisement Dermott.

— Je préférerais vous écouter d'abord. Pourquoi croyez-vous que je vous emploie ?

— Bonne question, dit Mackenzie. Pourquoi ?

— Pour chercher et pour trouver, pour penser, pour imaginer et pour combiner.

— Beau programme, ma foi ! »

Brady ignore le commentaire. « Si je vous propose quelque chose et que ça tourne mal, je passerai le restant de mes jours à essayer vos reproches. Je n'y tiens pas. J'aimerais mieux que vous me soumettiez d'abord chacun une idée, et que, si rien ne marche, nous partagions équitablement le blâme. À propos, Donald, vous avez avec vous votre bidule électronique, j'espère ?

— Pour détecter les écoutes indiscretes ?

— C'est ça.

— Evidemment.

— Parfait. Maintenant, George, nous vous écoutons. Dites-nous ce que vous pensez de la situation.

— Ce que j'en pense ? Eh bien, j'en pense que, malgré toute notre bonne volonté et tout notre talent, nous n'avons pas une chance sur mille d'empêcher les méchants de l'histoire de faire exactement ce qu'ils veulent, où et quand ils le veulent. Rien ne nous permet de prévoir leurs mouvements, pas plus ici qu'en Alaska. Ils sont armés, et nous sommes sans défense. Ils mènent le bal, et nous ne pouvons que danser au son de leurs violons. Ils sont actifs, nous sommes passifs. Ils attaquent et nous répondons – enfin, nous essayons de répondre. Il serait temps que les choses changent.

— Pour ça, nous sommes tous d'accord. Continuez.

— Il faudrait trouver un moyen d'inverser les rôles. Plutôt que de

nous laisser désarçonner, désarçonner l'ennemi. Plutôt que de nous laisser harceler, le harceler. Je ne sais pas, moi...

— Mais si, mais si, allez-y !

— Il faudrait attaquer, mettre l'adversaire sur la défensive. Qu'il ait une raison de s'inquiéter plutôt que nous soyons les seuls à nous arracher les cheveux. » Il s'interrompit un instant avant de reprendre : « Pour sortir du tunnel dans lequel nous nous trouvons, il faut qu'une lumière s'allume à l'autre bout. Cette lumière, ce sera la réaction de l'ennemi ; cette réaction, à nous de la provoquer. »

Dermott tourna brièvement la tête pour situer un bruit qui venait de l'arrière. Brady était en train de se frotter les mains. « Pas mal, pas mal. Qu'en pensez-vous, Donald ? À vous, maintenant, de nous donner votre lecture de la situation.

— George a parfaitement raison, approuva Mackenzie. Mais il reste à trouver comment provoquer cette réaction. Cet adversaire dont nous ne savons rien, sinon qu'il appartient à la Sanmobil ou au pipe-line de l'Alaska, comment l'inquiéter, le pousser à prendre malgré lui une initiative qui nous permette de mieux le situer ? Tout le problème est là. » Il réfléchit un moment. « Pour ma part, il me semble que nous n'avons qu'une arme : la possibilité de fouiller dans le passé des gens. Nos ennemis doivent certainement avoir quelque chose à cacher. Alors cherchons, fouillons, enquêtons sur les soixante à quatre-vingts personnes que nous pouvons considérer comme suspectes. Et le plus ouvertement possible, avec le maximum d'indiscrétion. »

Brady paraissait aux anges. « Précisez : ces soixante à quatre-vingts personnes sur lesquelles vous voulez enquêter, quelles sont-elles ?

— En Alaska, tous les types de la sécurité. Ici, également, mais avec, en plus, tous ceux qui ont eu accès au coffre de Reynolds pendant ces derniers jours.

— Y compris Reynolds lui-même ?

— Pourquoi pas ?

— Y compris Corinne ?

— Non. Là, décidément, elle est trop jolie fille. »

Cette remarque parut laisser tout le monde rêveur.

Cependant, Mackenzie se tourna bientôt vers Brady et demanda

d'une voix inquiète : « Vous ne pensez pas que cette méthode a du bon ?

— Evidemment puisque c'est le plan que j'avais.

— Alors on y va, on fonce. D'abord, on dresse une liste de noms avec tous les renseignements sur lesquels on peut mettre la main. Ensuite – et le plus tôt possible – on relève les empreintes de tout le monde. Ça va protester, c'est sûr ; mais ceux qui voudront refuser passeront tout de suite au rang de suspects numéro un. Troisième phase : on envoie toutes les informations à vos enquêteurs de New York, de Washington et de Houston. Peu importe ce qu'ils en feront : ce qui compte, c'est qu'il y ait des remous, que l'ennemi apprenne ce qui se passe, s'inquiète, et si possible s'affole. Il faut le provoquer, et c'est la seule façon dont nous puissions le faire.

— Mais à quelle sorte de réactions devons-nous nous attendre ? demanda pensivement Dermott.

— Aux pires, j'espère, répondit Brady. Pour l'ennemi, bien sûr.

— Oui. Eh bien, moi, avant toute chose, je renverrais sagement ma famille à Houston. Jean et Stella peuvent devenir un moyen de pression. La situation pourrait se retourner contre vous. Vous vous voyez recevant le message : laissez tomber, Brady, sinon il risque d'arriver malheur à votre famille ? L'enjeu est énorme. Ce sont des gens qui ont déjà tué ; vous pensez bien qu'ils n'hésiteront pas à recommencer. On ne les pendra pas deux fois.

— J'ai eu la même idée, dit Mackenzie en se retournant vers le siège arrière. Soit vous faites rentrer vos femmes à la maison, soit vous les faites protéger par la police montée.

— Mais j'ai besoin d'elles, je ne peux pas m'en passer, protesta Brady. D'abord je suis incapable de me débrouiller seul, et ensuite c'est Stella qui s'occupe de l'affaire d'Ekofisk.

— Ekofisk ? » Dermott s'était retourné, lui aussi. « Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Un énorme incendie, en mer du Nord. Ça a commencé après votre départ. Une de nos équipes doit arriver là-bas aujourd'hui.

— Bon, d'accord, admit Dermott. Il faut que vous restiez en contact. Mais vous pouvez très bien le faire par l'entremise de quelqu'un d'ici – Corinne, par exemple. Elle prendra pour vous et vous transmettra tous les messages qui vous sont adressés.

— Et qu'est-ce qui va se passer quand nous retournerons en Alaska ?

— Vous utiliserez quelqu'un là-bas. Finlayson doit bien avoir un secrétaire, lui aussi.

— Non, non, grogna Brady. Rien ne peut remplacer les contacts personnels. » Sur quoi il se laissa retomber sur la banquette pour signifier que la discussion était terminée.

Dermott et Mackenzie échangèrent un regard entendu. Ayant vécu ce même genre de situations une centaine de fois, ils savaient parfaitement qu'il était inutile d'insister, du moins pour le moment. Où qu'il aille, Brady entretenait l'illusion que sa femme et sa fille étaient indispensables à la bonne marche de ses affaires, et il les emmenait partout avec lui malgré les frais que cela lui occasionnait. Et sans trop se soucier du danger qu'il leur faisait courir.

CHAPITRE 7

Non pas que cela dérangeât le moins du monde Dermott et Mackenzie d'avoir Jean et Stella avec eux. Telle mère, telle fille : en plus jeune et peut-être en plus vivant, avec ce que son père aimait à appeler des yeux dansants, Stella était le portrait même de Jean, une superbe femme dans la quarantaine, à la somptueuse chevelure blonde et aux yeux gris intelligents.

Les trois hommes retrouvèrent Jean au bar de l'hôtel Peter Pond. Grande et élégante, elle s'avança à leur rencontre avec cet air de tolérance, d'humour et de gentillesse qui lui était habituel. Cette expression, Dermott le savait par expérience, reflétait des sentiments parfaitement sincères, et une égalité d'humeur indispensable à qui devait partager la vie de Jim Brady.

« Bonjour chérie. » Il se haussa légèrement pour l'embrasser sur le front. « Où est Stella ?

— Dans ta chambre. Elle a reçu différents messages pour toi ; elle est pendue au téléphone.

— Vous voudrez bien m'excuser, Messieurs. Et peut-être l'un de vous sera-t-il assez aimable pour offrir un verre à ma femme. »

D'un pas dandinant, il s'éloigna le long du corridor tandis que Dermott et Mackenzie s'installaient confortablement dans la chaleur du bar. Contrairement à son mari,

Jean ne buvait pratiquement pas d'alcool ; elle prit donc un jus d'ananas cependant que ses deux compagnons commandaient du whisky. Par ailleurs, Jean ne parlait jamais boutique en l'absence de Brady ; ainsi, en attendant son retour, elle s'abstint de poser des questions, et la conversation se limita à un échange de commentaires plus ou moins ironiques sur les plaisirs qu'offrait Fort McMurray au milieu de l'hiver.

Lorsque Brady revint, Stella l'accompagnait. Elle avait la démarche légère et élastique de la jeunesse, et Dermott, pourtant habitué à les voir ensemble, fut une fois de plus frappé par le contraste grotesque que présentaient leurs deux personnages. Un hippopotame et une gazelle, songea-t-il, quel couple !

À peine assis, un énorme verre de daiquiri dans sa main potelée, Brady fit signe à Dermott et à Mackenzie, qui échangèrent quelques mots à voix basse avant de s'en aller.

Brady paraissait d'excellente humeur. Après avoir vidé la moitié de son verre, il entreprit de régaler sa famille du récit circonstancié de ses hauts faits dans le grand Nord. Au bout d'un moment, Jean commenta d'une voix sceptique : « En somme, vous n'avez encore rien fait de positif. »

Il ne se laissa pas démonter. « Ma chère, quatre-vingt-dix pour cent de notre travail est cérébral. Quand nous entrons en action, ce qui se passe n'est que l'aboutissement mécanique et inévitable de l'harassant travail occulte effectué auparavant. » Il se frappa le front. « Le chef avisé n'envoie pas ses troupes au combat sans avoir reconnu le terrain. C'est cela que nous avons fait : un travail de reconnaissance. »

Jean sourit. « Quand tu auras identifié l'ennemi, tu nous le diras ! » Puis, redevenant brusquement sérieuse, elle ajouta : « C'est une vilaine affaire, non ?

— Le meurtre n'est jamais bien joli.

— Je n'aime pas ça, Jim. Je n'aime pas te savoir là-dedans. C'est une affaire qui concerne la justice. Jusqu'ici, jamais tu ne t'es mêlé d'une affaire de meurtre.

— Alors, qu'est-ce que tu me conseilles ? De détaier comme un lapin ? »

Elle contempla d'un air attendri sa lourde silhouette et éclata de rire. « Oh non, mon pauvre ami, tu n'es vraiment pas fait pour ça !

— Où est Donald ? intervint Stella.

— Il est en haut. Je l'ai chargé d'un petit travail. »

En ce même moment, Mackenzie s'affairait dans la chambre de Brady, une boîte de métal dans une main, une antenne portative dans l'autre, et, sur la tête, une paire d'écouteurs. Il ne se déplaçait pas au hasard, mais au contraire comme quelqu'un qui sait exactement ce qu'il fait. Bientôt, il eut trouvé ce qu'il cherchait.

De retour au bar, il se dirigea droit vers la famille Brady.

« Deux, annonça-t-il.

— Deux quoi, oncle Donald ? » demanda ingénument Stella.

Mackenzie s'en prit à son patron. « Quand donc vous occuperez-vous de dresser cette gamine ? Elle est de plus en plus insupportable.

— Pour les réclamations, adressez-vous à sa mère. Moi, j'ai renoncé à en tirer quoi que ce soit – échec sur toute la ligne ! » Il leva la tête. « À part ça, vous êtes sûr qu'il n'y en a pas d'autre ?

— En tout cas, ça m'étonnerait beaucoup. »

À son tour, Dermott fit son apparition.

« Ah, George, fit Brady. Alors, comment ça s'est passé ?

— Reynolds paraît très coopératif. Malheureusement, tous les dossiers sont entreposés au bureau central d'Edmonton. Pour les avoir ici, il faudra attendre jusqu'à ce soir, sinon jusqu'à demain matin.

— Quels dossiers ? demanda Stella.

— Secret d'Etat, répondit Brady. Bon. Eh bien, il faudra bien attendre. À part ça ?

— Pour prendre les empreintes, ils n'ont évidemment pas le matériel nécessaire.

— Ça, on s'en occupera après le déjeuner.

— Reynolds a dit qu'il s'en chargeait. Le chef de la police est un copain à lui. Il risque d'ailleurs d'être furieux qu'on n'ait pas annoncé le crime immédiatement. » Il se tourna vers Stella. « Et ne demandez pas « quel crime ? »

— Non, Monsieur. Non, Mr Dermott. Je ne pose jamais de questions. J'ai tout juste le droit d'être une bonne ménagère ! »

Brady reprit : « Reynolds pourra toujours prétendre qu'il a d'abord pensé qu'il s'agissait d'un accident.

— Si j'ai bien compris, le chef de la police n'est pas un imbécile.

— Tant pis, Reynolds se débrouillera avec lui. Maintenant, Prudhoe Bay ?

— Ils m'ont demandé une heure. Ils rappelleront.

— Parfait. Parlons maintenant de choses plus agréables. Stella, ma

chérie, nous avons rencontré ce matin une fille adorable. Adorable est bien le mot, pas vrai, George ? Vous feriez une magnifique paire d'amies. C'est bien votre avis, Messieurs ?

— Absolument », répondit Mackenzie.

Stella jeta à sa mère un regard accablé. « Ils sont fous !

— Non, vraiment, affirma Dermott, elle est très sympathique.

— C'est la secrétaire du directeur, expliqua Brady. Corinne Delorme. Je suis sûr que tu aurais du plaisir à la rencontrer. Quant à elle, elle m'a dit qu'elle serait ravie de faire ta connaissance. Elle doit connaître toutes les boîtes, toutes les discothèques, tous les mauvais lieux de Fort McMurray.

— Après ce que nous avons vu de l'endroit, je suis convaincue qu'on y passe des nuits délirantes, ironisa Stella. À propos, tu aurais peut-être pu nous avertir qu'il s'agissait d'une ville arctique.

— Le mot est admirable, et il dénote un sens aigu de la géographie. Bravo, ma fille ! » Brady changea brusquement de ton pour déclarer, sans regarder personne : « Oui, vous auriez peut-être mieux fait de rester à Houston. »

Stella bondit, « Maman, est-ce que tu as entendu ce que je viens d'entendre ?

— Eh oui ! soupira Jean. J'ai entendu. Ma pauvre enfant ! Tôt ou tard, il va falloir que tu affrontes cette triste réalité : ton père n'est ni plus ni moins qu'un abominable hypocrite.

— Enfin quoi, il use des pires menaces pour nous faire | venir jusqu'ici malgré nous, et maintenant, maintenant... »

Pour une fois, les mots paraissaient lui manquer.

Si tant est que son visage épanoui pût refléter un pareil sentiment, Brady avait l'air malheureux. « Mais, bredouilla-t-il, puisque Fort McMurray ne vous plaît pas, il me semble tout naturel de vous proposer de rentrer à Houston... » Il eut une moue de regret. « Il doit bien faire vingt-cinq degrés, là-bas, en ce moment. »

Le silence tomba. Brady regardait Dermott, qui le regardait. Jean, elle, regardait les deux hommes d'un œil soupçonneux. « Il y a quelque chose qui m'échappe », dit-elle. Comme Brady évitait soigneusement son regard, elle fixa son attention sur Dermott.

« George ?

— Oui, Madame.

— George ! » Il se tourna vers elle. « Et ne m'appellez pas Madame, je vous prie.

— Comme vous voudrez, Jean. » Il soupira puis se décida à expliquer : « Non seulement le patron de la Maison Brady est un abominable hypocrite, mais c'est un affreux lâche. Pour parler clairement, ce qu'il veut, c'est que vous quittiez la ville au plus tôt.

— Pourquoi, grands dieux ? »

Dermott lança un regard suppliant à Mackenzie, qui répondit : « Ce n'est pas à cause de vous. Enfin... Il va... Il veut... Et puis zut, c'est trop difficile ! »

Après un nouveau soupir, Dermott se lança : « Nous sommes convenus d'une tactique. Nous avons décidé de forcer l'ennemi à montrer son jeu. Alors, Don et moi, on a eu le désagréable pressentiment que sa réaction pourrait être dirigée contre la Maison Brady en général et contre son patron en particulier. Cette réaction pourrait être violente – ce sont des gens qui n'ont manifestement pas le moindre scrupule. Nous ne pensons pas qu'ils s'en prendront à Jim lui-même : tout le monde sait qu'on ne peut pas l'intimider. Mais tout le monde sait aussi à quel point il tient à sa famille. Alors, si nos adversaires parvenaient à mettre la main sur vous ou sur Stella – ou sur toutes les deux ! –, ils pourraient espérer le convaincre de laisser tomber... »

Jean prit la main de Stella. « C'est ridicule, voyons. Vous êtes en plein mélo. Des trucs comme ça, ça n'arrive qu'au cinéma. Don, essayez de les raisonner. » Elle jeta sur sa fille un regard anxieux puis donna à sa main une légère pression avant de la libérer.

« Ne me demandez pas de les raisonner, grogna Mackenzie. Je suis parfaitement d'accord avec eux. Quand vous aurez sous le nez le canon d'un revolver, vous ne direz plus que ça ne se passe qu'au cinéma ! » Jean avait l'air choqué. « Désolé de parler si brutalement, s'excusa-t-il, mais des enlèvements, on en voit tous les jours. Bien sûr, nous sommes pessimistes, mais il faut savoir envisager aussi les pires éventualités. Croyez-moi, mettez-vous à l'abri, vous et Stella. Comment voulez-vous que Jim puisse travailler s'il doit sans cesse s'inquiéter pour vous ?

— Il a raison, marmotta Brady. Je vous en prie, faites vos bagages et partez. »

Pendant le discours de Mackenzie, Stella était restée les bras croisés, à écouter bien sagement comme une écolière. Puis elle déclara : « Je ne peux pas, papa.

— Pourquoi pas ?

— Qui va te préparer tes daiquiris ?

— Pour une fois, il y a des choses plus importantes que ses daiquiris, coupa sèchement Jean. Si nous nous en allons, qui sera la cible numéro un ?

— Qui veux-tu que ce soit ? Papa, bien sûr. » Stella se tourna vers Dermott. « Et vous le savez très bien, George.

— C'est vrai, admit-il. Mais Don et moi saurons veiller sur lui, ne vous inquiétez pas.

— Veiller sur lui ! Vous voulez dire que vous vous ferez descendre, vous aussi. » Les yeux de Stella jetaient des éclairs.

« Une chose est certaine, ça ne sert à rien de s'énervier, dit Jean d'une voix apaisante. Essayons plutôt d'être logiques. » Elle s'adressa à son mari : « Si nous partons, tu t'inquiéteras quand même pour nous, et de notre côté, nous nous ferons un sang d'encre. Autant dire que je ne vois pas l'avantage. »

Comme Brady ne rétorquait rien, elle poursuivit : « Pour résumer ma pensée, je dirai que non seulement je n'ai pas envie de quitter mon mari, mais que ce n'est ni dans mes intentions ni dans mes habitudes de m'enfuir.

— Et j'ajouterai que ce qui est vrai pour la mère l'est également pour la fille, enchaîna Stella. Enfin, papa, sans moi tu serais perdu ! Tu sais combien de temps je passe au téléphone pour la bonne marche de tes affaires ? Quatre heures par jour. Ne me dis pas que tu pourrais me remplacer ! » Elle se leva vivement. « À part ça, tu veux un autre verre ? »

Brady grogna quelques mots inintelligibles.

« Tu dis ? fit Stella comme si elle était dure d'oreille.

— Monstrueuse époque que celle où les femmes commandent !

voilà ce que je dis.

— Ah bon ! » En souriant, elle rassembla les verres vides et partit vers le bar.

« Et vous, menaça Brady à l'intention de Dermott et de Mackenzie, ne me dites surtout pas que je suis faible : vous ne valez pas mieux que moi ! » Il soupira puis reprit d'une voix radoucie : « Avec ça, on oublie de manger. Nous allons déjeuner tous ensemble, après quoi je m'offrirai une petite sieste. Et vous, mesdames, quel est votre programme pour cet après-midi ? »

Revenant du bar avec des verres pleins, Stella répondit : « Nous allons faire une balade en traîneau.

— Quoi ? Vous allez passer l'après-midi dehors ! » D'un œil dégoûté, Brady regarda la fenêtre, par où l'on voyait tomber quelques flocons de neige. « Il y en a qui aiment ça, je sais, mais on n'arrivera jamais à me convaincre qu'ils sont sains d'esprit ! Allez, venez, dit-il à Mackenzie et à Dermott en se mettant péniblement sur pied, j'ai quelque chose à vous montrer. » Puis, s'adressant aux deux femmes : « Rendez-vous dans trois minutes à la salle à manger. »

Réconforté par un énorme steak de caribou, une tarte aux myrtilles et un excellent bourgogne de Californie, Brady regarda sa femme et sa fille se diriger vers la sortie et poussa un soupir de bien-être. « Messieurs, l'heure de la sieste est arrivée... du moins pour moi. Quelles sont vos intentions ?

— Oh nous, je crois qu'on va s'occuper de relancer Prudhoe et la Sanmobil pour obtenir ces noms et ces dossiers aussi vite que possible, répondit Dermott.

— Votre dévouement est exemplaire, merci, Messieurs. J'essayerai de dormir pour vous, ne me réveillez pas trop tôt. Ah ! voilà ces dames qui reviennent. » Il attendit jusqu'au moment où sa femme eut atteint la table. « Que se passe-t-il, ma chérie ?

— Il se passe qu'il y a deux hommes pour conduire ce traîneau. » Elle n'avait pas l'air content du tout. « Pourquoi deux ?

— Voyons, Jean, je ne suis pas l'arbitre des coutumes locales. Craindrais-tu qu'ils soient homosexuels ? »

Elle baissa la voix. « Tous les deux sont armés. On ne voit pas leurs armes, mais ça se voit quand même, si tu comprends ce que je veux dire.

— Les membres de la police royale montée du Canada sont autorisés à porter des armes à toute heure du jour et de la nuit. C'est parfaitement réglementaire. »

Jean lui jeta un regard irrité, haussa les épaules et tourna les talons. Brady souriait d'aise. « Il paraît qu'il y a de très beaux garçons dans la police montée », lança Mackenzie d'un air de ne pas y toucher.

Dermott passa l'après-midi à l'hôtel à bavarder avec Ferguson, le pilote de Brady, et à boire tasse de café sur tasse de café. Vers le milieu de l'après-midi, Jean et Stella rentrèrent, les joues roses et d'excellente humeur. Stella avait appris d'un de leurs gardes du corps dans quel endroit la jeunesse locale se retrouvait pour passer la soirée, et elle avait appelé Corinne Delorme à son bureau pour l'inviter à sortir avec elle. Si elle avait convié les jeunes policiers à les accompagner, elle ne le dit pas, et Dermott s'abstint de le lui demander. De toute façon, Brady ferait surveiller l'endroit. Peu après, Dermott reçut un coup de téléphone d'Alaska. C'était Bronowski qui appelait de Prudhoe Bay.

Il lui apprit que Finlayson se trouvait pour l'instant à la station de pompage 4, mais qu'il ne tarderait pas à rentrer ; quant à lui, Bronowski, il ferait l'impossible pour obtenir ce que Dermott lui avait demandé et il s'arrangerait pour faire venir d'Anchorage un spécialiste en matière d'empreintes.

À cinq heures, Reynolds passa pour annoncer que le relevé des empreintes allait s'effectuer, que les dossiers qu'on lui réclamait étaient d'ores et déjà à l'aéroport d'Edmonton et qu'on les apporterait à l'hôtel aussitôt qu'ils seraient arrivés à McMurray. À six heures et demie, Mackenzie fit son apparition, l'air reposé mais vaguement réprobateur.

« Tu aurais pu m'appeler, il y a deux heures que je serais descendu.

— Moi, je dormirai cette nuit, répliqua Dermott. Tu me dois quatre heures de sommeil.

— Trois heures et demie. J'ai tout de même téléphoné à Houston pour leur expliquer ce que nous avions en tête et leur dire d'alerter Washington et New York. En soulignant que c'était urgent, bien sûr.

— J'imagine que ton écouteur clandestin n'en aura pas perdu un mot.

— Ne t'inquiète pas : il y avait un mouchard à l'intérieur même de

l'appareil.

— Parfait. Le guêpier doit commencer à s'agiter. Pourvu que ceux qui vont se faire piquer soient bien ceux qu'on espère ! Et Jim ?

— J'ai jeté un coup d'œil dans sa chambre en passant. Il pourrait tout aussi bien être mort en dormant : une vraie souche. »

À sept heures, un coup de téléphone arriva de la Sanmobil. Dermott fit signe à Mackenzie de prendre l'écouteur.

« Mr Reynolds. J'espère que vous n'avez pas encore de mauvaises nouvelles à nous annoncer.

— C'est une mauvaise nouvelle, mais surtout pour moi. J'ai reçu l'ordre de boucler les installations pendant une semaine.

— Quand ?

— Maintenant. Il y a quelques minutes à peine. On doit me contacter dans quarante-huit heures pour voir si j'ai obéi.

— Le message venait d'Anchorage ?

— Evidemment.

— Il vous a été communiqué par téléphone ?

— Par telex.

— En clair ?

— Non. En code. Le code de notre compagnie. »

Dermott regarda Mackenzie. « Ils sont drôlement sûrs d'eux !

— Qu'est-ce que vous dites ? demanda Reynolds.

— Excusez-moi, je parlais à Donald Mackenzie : il suit notre conversation. Donc, ils savent que nous savons qu'il s'agit d'un travail interne. Ils doivent être bougrement sûrs d'eux ! Qui a accès aux livres de code ?

— Tous ceux qui ont accès à mon coffre.

— Et ça fait combien de personnes ?

— Une vingtaine.

— Qu'est-ce que vous avez l'intention de faire ?

— Il faut que je consulte Edmonton. Si on me donne le feu vert, le travail recommencera d'ici deux jours.

— En ce cas, je vous souhaite bonne chance ! » Dermott raccrocha et se tourna vers Mackenzie. « Alors, qu'est-ce qu'on fait ?

— Je crois que malgré la consigne on a intérêt à réveiller le patron.

— Non, pas encore. Il va être furieux ; et puis, je ne vois pas très bien ce qu'il pourrait faire. Essayons plutôt d'appeler Anchorage. Je ne serais pas surpris du tout qu'ils aient reçu l'ordre aussi de boucler le pipe-line durant une semaine. » Il décrocha le téléphone, demanda le numéro, écouta brièvement, puis reposa le combiné. « Impossible d'avoir la communication avant une heure ou deux », annonça-t-il.

Il avait à peine fini de parler que le téléphone sonna. Aussitôt, il décrocha. « Anchorage ? Non, ce n'est pas possible ; on vient de me dire... Ah bon, d'accord. » Il se tourna vers Mackenzie : « C'est la police. » Mackenzie reprit l'écouteur. Tous deux suivirent la communication sans un mot. « Merci. Merci beaucoup », dit enfin Dermott. Et il raccrocha.

« Ils ont l'air d'être assez sûrs de ce qu'ils avancent, commenta Mackenzie.

— Tout ce qu'il y a de plus sûrs. Les empreintes qu'ils ont pu relever dans les différentes cabines sont parfaites, mais aucune ne correspond à celles qu'ils ont dans leurs fichiers.

— Nous voilà bien avancés ! se lamenta Mackenzie.

— Mais non, rien n'est perdu. Les photocopies doivent arriver demain. Avec un peu de chance, on trouvera quelque chose dans les empreintes que nous aurons recueillies. Celles de l'Alaska, bien sûr.

— Bien sûr ?

— Oui. Ici, ce serait trop facile. Il suffirait de passer en revue ceux qui ont fait une escale à Anchorage. »

À ce moment-là, Stella fit son entrée. Elle était vêtue de soie noire et portait son manteau sur le bras. « Où est-ce que vous allez ? lui demanda Dermott.

— Je sors avec Corinne. On mangera quelque chose d'abord, et puis

on ira danser.

— Si vous voulez danser, vous danserez à l'hôtel. Il n'est pas question que vous alliez où que ce soit. »

Après l'avoir traité de tous les noms, et notamment de rabat-joie et d'empêcheur de danser en rond, Stella ajouta : « M^r Reynolds a déclaré que c'était O.K.

— Quand est-ce qu'il a dit ça ?

— Il y a environ une heure, quand j'ai téléphoné.

— Ce n'est pas à M^r Reynolds de décider quoi que ce soit pour vous.

— Mais il sait que Corinne m'accompagne. Elle habite près d'ici. S'il pensait que c'était dangereux, il essaierait de l'empêcher de sortir, non ?

— Mais ce n'est pas dangereux pour elle. Que voulez-vous qu'il lui arrive ? C'est pour vous que je m'inquiète.

— Vous semblez convaincu qu'il va m'arriver je ne sais quelle catastrophe.

— Que j'aie raison ou non, il vaut mieux être prudent. Et puis, vous ne pouvez pas sortir sans en demander la permission à votre père, voyons !

— Mais comment voulez-vous qu'il sache ce qui est dangereux ou non ? Comment pourrait-il être sûr ?

— En s'adressant à qui de droit, et je pense au chef de la police.

— Eh bien justement, dit triomphalement Stella. Nous lui avons déjà parlé. Au téléphone. Il était avec M^r Reynolds. Il a dit qu'il n'y avait aucun problème. » Elle sourit. « Et puis, nous ne manquerons pas de protection...

— Vos amis de cet après-midi ?

— John Carmody et Bill Jones, oui.

— Dans ce cas, évidemment, ça change tout. Ah ! voilà Corinne. » Il s'avança à sa rencontre, fit les présentations et regarda les deux filles s'éloigner. « C'est vrai qu'on s'inquiète peut-être un peu trop, dit-il à Mackenzie. Oui, et je crois même qu'on s'est fait du souci pour rien.

Tu as vu ça ? »

« Ça », c'étaient deux garçons assez impressionnants qui venaient d'entrer dans le hall. Agés d'une trentaine d'années, ils avaient l'air d'être capables de s'occuper non seulement d'eux-mêmes, mais de quiconque pouvait se trouver avec eux. Dermott et Mackenzie se dirigèrent vers eux.

« Ou je me trompe fort, ou vous êtes des policiers déguisés en civils, plaisanta Dermott.

— Si je comprends bien, le déguisement n'est pas très réussi, rétorqua le blond. Je m'appelle John Carmody. Et voici Bill Jones. Vous devez être M^r Dermott et M^r Mackenzie ? Miss Brady nous a parlé de vous.

— Alors, messieurs, vous faites des heures supplémentaires, ce soir ? » demanda Mackenzie.

Carmody sourit. « Ce soir, nous nous sommes portés volontaires. Je ne crois pas que le travail soit trop pénible !

— Tout de même, surveillez-les bien. Stella est peut-être jolie, mais c'est une véritable peste. Et puis nous avons le pressentiment qu'elle risque un mauvais coup, alors...

— Ne vous inquiétez pas, on prendra soin d'elle.

— Oui, je crois qu'elle est en de bonnes mains. Vous êtes bien aimables, Messieurs. Merci. Je sais que M^r Brady aurait plaisir à vous remercier lui-même, mais comme il est au pays des songes, je me permets de le faire en son nom. Amusez-vous bien. »

Dermott et Mackenzie retournèrent à leur table, où ils se mirent à bavarder. À nouveau, le téléphone sonna. Cette fois, c'était l'Alaska : Prudhoe Bay.

« Tim Houston à l'appareil. Mauvaises nouvelles, je le crains. Sam Bronowski est à l'hôpital. Je l'ai trouvé étendu au fond du bureau de Finlayson. Il semble qu'il ait reçu un mauvais coup sur la tête. On l'a frappé juste au-dessus de la tempe, là où le crâne est le plus mince. Le médecin dit qu'il pourrait y avoir fracture, on est justement en train de lui faire des radios. En tout cas, il est secoué.

— Quand est-ce que ça s'est passé ?

— Il y a une demi-heure. Pas plus. Mais ce n'est pas tout. John

Finlayson a disparu. Il est revenu de la station 4 et il s'est volatilisé. On l'a cherché partout : pas la moindre trace de lui dans aucun des bâtiments. Et s'il est dehors par une nuit pareille, autant dire qu'on ne le reverra pas d'ici longtemps ! Il fait un vent terrible. Le thermomètre est tombé nettement au-dessous de moins trente. Ici, tout le monde s'est mis à sa recherche. Peut-être qu'il a été attaqué par la même personne que Bronowski. Peut-être qu'il est en train de crever quelque part. Peut-être qu'on l'a enlevé... mais je ne vois pas très bien comment avec tous les gens qu'il y a ici autour. Enfin, j'espère que vous allez venir.

— Est-ce que le F.B.I. et la police ont été avertis ?

— Oui. Mais il y a encore autre chose.

— Un message d'Edmonton ?

— En effet.

— Vous demandant de boucler le pipe-line ?

— Comment le savez-vous ?

— Ils ont fait le même coup ici. Je vais parler à Mr Brady. Si on ne vous fait rien dire d'autre, c'est qu'on arrive. Ciao. » Il raccrocha et se tourna vers Mackenzie : « Cette fois, je crois qu'il est temps de réveiller la Belle au Bois dormant ! »

CHAPITRE 8

Ferguson, le pilote, était malheureux, et non sans raisons. En contact presque permanent avec Prudhoe Bay, il savait qu'il ne devait s'attendre à aucune amélioration du temps. Le vent soufflait à plus de soixante kilomètres à l'heure, la visibilité était réduite à quelques pieds, et l'épaisseur de la neige soufflée atteignait près de vingt mètres. Pour poser un jet dans l'obscurité, on aurait pu rêver des conditions plus favorables.

Ferguson avait à disposition les appareils de navigation les plus modernes, et, s'il le fallait, il pouvait atterrir à l'aveuglette ; mais il aimait bien voir le sol avant de s'y poser. C'était un profond pessimiste, et son pessimisme était devenu un gage de sécurité. Ses trois passagers savaient fort bien qu'il était peu enclin à mettre sa vie en danger, et moins encore celle d'autrui. Si les risques étaient trop grands, il n'hésiterait pas à faire demi-tour.

Brady, qu'on avait tiré d'un profond sommeil, était d'une humeur de chien, et c'est à peine s'il ouvrit la bouche de tout le trajet. Dermott et Mackenzie, sachant qu'ils n'eh auraient peut-être plus l'occasion avant longtemps, passèrent l'essentiel du voyage à dormir.

L'atterrissage ne fut pas des plus élégants, mais du moins s'effectua-t-il sans encombre. Au sol, la visibilité ne dépassait guère cinq mètres, et Ferguson avança avec la plus grande prudence jusqu'au moment où il aperçut les lumières d'un véhicule. Aussitôt la porte de la cabine ouverte, une neige glacée s'engouffra dans l'avion, et selon son habitude Brady se précipita dans le minibus qui les attendait pour s'y mettre à l'abri. Tim Houston, le bras droit de Bronowski, désormais hors de combat, était installé au volant.

« Bonsoir, M^r Brady. » Houston ne souriait pas. « Quelle nuit ! Je ne vous demanderai pas si vous avez fait bon voyage : je suis sûr que ce n'est pas le cas. Je crains que vous n'ayez guère eu le temps de dormir depuis votre dernier passage ici.

— Je suis épuisé, concéda Brady sans juger bon de mentionner les six heures de sommeil qu'il s'était accordées à Fort McMurray. Quelles sont les nouvelles concernant Finlayson ?

— Pas de nouvelles. Nous avons fouillé chaque bâtiment, chaque abri, chaque baraque dans un rayon d'un kilomètre. Nous avions le vague espoir que, peut-être, il serait au centre d'ARCO ; mais là-bas non plus, on n'a rien trouvé.

— Que pensez-vous qu'il soit devenu ?

— Il est mort... je ne vois rien d'autre. » Houston secoua la tête. « S'il n'est, ou s'il n'était, pas à l'abri, il est mort depuis longtemps. D'autant plus qu'il n'avait pas ses fourrures avec lui. Sans fourrures, on ne tient pas le coup plus de dix minutes.

— Le F.B.I. et la police n'ont rien trouvé non plus ?

— Absolument rien. Il faut dire que les conditions sont plutôt mauvaises !

— Pour ça, oui, je m'en rends compte, affirma Brady en grelottant. J'imagine qu'il va falloir attendre demain pour pouvoir entreprendre des recherches systématiques ?

— Demain, ce sera trop tard. Ça l'est déjà maintenant. De toute manière, même s'il est dans les parages, il n'y a pratiquement aucune chance pour qu'on le retrouve. Ce n'est pas le jour qu'il nous faudra attendre, c'est la fonte des neiges.

— Vous croyez qu'il a été recouvert ? demanda Mackenzie.

— Avec cette neige soufflée, le contraire m'étonnerait. Nos routes sont construites à un mètre et demi de hauteur : qu'il soit dans un fossé, et la neige l'aura recouvert sans même qu'il y ait un monticule pour trahir sa présence.

— Triste façon de mourir ! commenta Mackenzie.

— Pas tant que ça, rétorqua Houston. C'est peut-être bien la façon de mourir la plus facile. Pas de souffrances, rien ; on s'endort et on ne se réveille pas.

— À vous entendre, on croirait que c'est agréable, dit JDermott. À part ça, comment va Bronowski ?

— Finalement, il n'a pas de fracture, seulement des contusions. D'après le docteur Blake, la commotion est légère. Quand j'ai quitté le camp, il commençait à refaire surface.

— Mais de ce côté-là, vous n'avez rien appris de nouveau non

plus ?

— Non, rien. Et on risque bien de ne rien apprendre du tout. Sam est la seule personne qui pourrait nous renseigner sur son agresseur mais il y a de fortes chances qu'il ait été attaqué par-derrière, de sorte qu'il n'aura rien vu. S'il avait vu quoi que ce soit, on l'aurait liquidé. Des gens qui ont déjà tué deux personnes n'hésiteraient pas à en supprimer une troisième.

— Parce que, d'après vous, ce sont les mêmes qui ont fait le coup ? »

Houston haussa les épaules. « Ce serait tout de même étonnant qu'il n'y ait pas de rapport entre les deux affaires, non ?

— Evidemment, répondit Brady. Et ce télex d'Edmonton ? »

Houston se gratta la tête. « On veut que nous fermions le pipe-line pendant une semaine. Dans quarante-huit heures, on vérifiera que nous avons obéi.

— Et tout cela rédigé dans le code de votre compagnie ? demanda Dermott.

— Manifestement, ça leur est complètement égal que nous sachions qu'il s'agit d'un travail interne. Ce n'est plus de l'assurance, c'est de l'arrogance. En plus, le télex était adressé à Mr Black. Seul quelqu'un qui travaille dans la compagnie peut savoir qu'il est ici. C'est très rare qu'il quitte Anchorage.

— Comment est-ce qu'il prend ça, Black ? demanda encore Dermott.

— Difficile à dire. Il est à peu près aussi expressif qu'un poisson. Mais à sa place, je sais ce que j'éprouverais. Après tout, il est directeur général ; c'est lui le grand responsable. »

Houston s'était montré quelque peu injuste à l'égard de Black. Quand ce dernier les accueillit dans son bureau, il avait incontestablement l'air malheureux et inquiet. « C'est très gentil à vous d'être venus, dit-il. D'autant plus que votre voyage a dû être terrible avec le temps que nous avons. » Il se tourna vers un homme grand, bronzé et grisonnant. « Permettez-moi de vous présenter Mr Morrison, du F.B.I. »

Morrison serra la main des trois arrivants. « J'ai évidemment entendu parler de vous, Mr Brady. Je ne crois pas que ce genre

d'affaires ressemble à celles dont vous vous occupez dans les états du Golfe.

— En effet. Et puis, dans les pays du Golfe, il ne fait pas froid. M^r Houston nous a expliqué que, pour l'instant, vous vous trouviez devant un mur. Finlayson a disparu, et vous ne savez rien de plus.

— Hélas non. Mais nous espérons qu'un esprit neuf nous aidera à progresser.

— Je crains que vos espoirs soient mal placés. Ce travail vous concerne. Mes collègues et moi sommes des spécialistes du sabotage ; or, ici, il y a crime. Mais vous avez relevé les empreintes que vous avez pu trouver dans le bureau de M^r Finlayson, bien sûr ?

— Evidemment. Des centaines d'empreintes, mais pas une seule qui semble intéressante.

— Vous voulez dire que toutes ces empreintes appartiennent à des gens qui ont régulièrement et légitimement accès au bureau en question ? »

Morrison acquiesça.

« Et l'arme dont on s'est servi pour frapper Bronowski, est-ce qu'on l'a retrouvée ? demanda Mackenzie.

— Non, rien. D'après le D^r Blake, le coup aurait été assené avec une crosse de revolver.

— Où est-il, le docteur ? s'inquiéta Dermott.

— À l'infirmerie. Auprès de Bronowski, justement. Il vient de reprendre conscience. Il est encore un peu sonné, mais ça ne devrait pas tarder à aller mieux.

— Est-ce qu'on pourrait les voir tous les deux ?

— Ça, je n'en sais rien, répondit Black. Le médecin, certainement ; mais je ne sais pas s'il vous autorisera à parler avec Bronowski.

— S'il a repris conscience, je ne vois pas ce qui nous en empêcherait, rétorqua Dermott. Après tout, l'affaire est urgente. Il est la seule personne à pouvoir nous donner la moindre indication concernant Finlayson. »

Lorsqu'ils arrivèrent à l'infirmerie, Bronowski parlait avec le D^r Blake de façon assez cohérente. Il était très pâle ; on lui avait rasé

tout le côté droit de la tête, et il portait un énorme pansement du sommet du crâne jusqu'au lobe de l'oreille. Le docteur était grand et efflanqué, avec un nez crochu et un visage presque cadavérique.

« Comment va le malade ?

— Il revient à lui. La blessure n'est pas trop mauvaise. Il a surtout été très secoué, de sorte qu'il est encore un peu confus. Mais, d'ici deux jours, il n'aura même plus mal à la tête.

— Nous avons une ou deux questions à lui poser. C'est possible ?

— Oui, mais soyez brefs. »

Ils s'approchèrent du lit de Bronowski.

« Est-ce que vous avez vu le type qui vous a assommé ? demanda Dermott.

— Si je l'ai vu ? Mais je ne l'ai même pas entendu ! Je n'ai pas la moindre idée de ce qui s'est passé. Tout ce que je sais, c'est que je me suis retrouvé à l'infirmerie.

— Est-ce que vous saviez que Finlayson a disparu ?

— Non. Depuis quand ?

— Depuis quelques heures. Il avait certainement déjà disparu lorsque vous avez été attaqué. Est-ce que vous l'avez vu ? Est-ce que vous lui avez parlé ?

— Oui. Je travaillais sur les dossiers que vous m'avez réclamés. Il m'a demandé ce que nous nous étions dit au téléphone, et puis il est parti. » Bronowski réfléchit un moment. « Oui, c'est la dernière fois que je l'ai vu. » Il regarda Black. « Ces documents sur lesquels je travaillais, est-ce qu'ils sont toujours sur la table ?

— Je les y ai vus, oui.

— Pourriez-vous les remettre au coffre ? Ils sont confidentiels.

— Certainement. Je vais m'en occuper, le rassura Black.

— Puis-je vous voir une minute, docteur ? demanda Dermott.

— Il me semble que vous me voyez », railla le médecin du haut de son long nez.

Dermott s'efforça de sourire. « Tenez-vous à ce que je vous parle de ma goutte et de mes engelures en public ? »

Une fois dans son cabinet de consultation, le Dr Blake dit : « Vous m'avez l'air en excellente forme.

— À part l'âge, oui, ça va. Dites-moi, est-ce que vous vous êtes rendu à la station de pompage ?

— Ah bon, c'est de ça que vous vouliez me parler ! Mais pourquoi ne pas l'avoir fait devant les autres ?

— Parce que je suis de nature plutôt discrète, et qu'en plus, je me méfie de tout le monde. Alors ?

— Oui, je suis allé là-bas avec Finlayson. » Ce souvenir lui arracha une grimace de dégoût. « Quel spectacle ! Les deux cadavres étaient dans un piteux état.

— J'ai eu l'occasion de m'en apercevoir, rétorqua Dermott. Ce qui m'intéresse, c'est de savoir si vous les avez autopsiés ? »

Le médecin hésita à répondre. « Etes-vous bien sûr d'avoir le droit de me poser ce genre de questions ? demanda-t-il enfin.

— Tout ce qu'il y a de plus sûr, affirma Dermott. Et je ne le fais pas par simple curiosité, mais dans l'intérêt de la justice. J'essaye de découvrir qui a tué ces deux hommes. Et peut-être un troisième, si Finlayson a subi le même sort.

— C'est parfait, j'ai compris. En ce cas, je vous dirai qu'effectivement j'ai pratiqué une autopsie. Une autopsie superficielle, bien sûr ; mais quand un homme a une balle dans la tête, on ne cherche pas à savoir s'il est mort d'une crise cardiaque. Cependant, d'après l'état où se trouvaient les corps, je crois pouvoir affirmer que, de toute manière, les deux ingénieurs n'auraient pas survécu à l'explosion.

— Les balles étaient demeurées dans le crâne ?

— Non seulement elles y étaient demeurées, mais elles y sont toujours. Des projectiles à faible vélocité. Je sais qu'il faudra les récupérer ; mais cela, c'est le travail du médecin légiste, pas le mien.

— Est-ce que vous les avez fouillés ? »

Blake leva un sourcil étonné. « Mon cher ami, je suis médecin, je ne

suis pas policier. Pourquoi les aurais-je fouillés ? J'ai vu que l'un d'eux avait certains papiers dans la poche intérieure de sa veste, c'est tout.

— Pas d'armes, pas d'étuis à revolver ?

— Ça, je puis l'affirmer. Pour les examiner, il a fallu que je les déshabille, et je n'ai rien vu de tel.

— Une dernière question. Avez-vous remarqué l'index droit de l'homme qui avait sur lui les papiers que vous venez de mentionner ?

— Oui, j'ai remarqué qu'il était fracturé juste au-dessous de la jointure. Assez curieuse fracture, d'ailleurs, mais qui peut avoir toute une variété de causes.

— Ce sera tout, docteur. Je vous remercie de votre patience. » Dermott alla jusqu'à la porte, où il se retourna. « Les corps, j'imagine qu'ils sont toujours à la station n° 4 ?

— Non. On les a ramenés ici. Les familles désirent qu'ils soient enterrés à Anchorage, et je crois qu'un avion doit les emmener demain. »

Après avoir jeté un coup d'œil au bureau de Finlayson, Dermott demanda à Black : « On n'a touché à rien depuis qu'on a découvert Bronowski ?

— Je ne sais pas. Je me suis absenté vingt minutes pour voir mon confrère d'ARCO, je ne puis donc rien affirmer. »

L'agent du F.B.I. intervint. « Pour relever les empreintes, mes hommes ont évidemment dû manipuler certains objets. »

Désignant les dossiers posés sur le bureau de Finlayson, Mackenzie demanda : « C'est ça, les documents qu'étudiait Bronowski lorsqu'on l'a assommé ? »

Black regarda Houston, qui répondit : « C'est ça, oui.

— Il devait aussi y avoir des empreintes ? s'étonna Mackenzie.

— Elles sont certainement dans le coffre, rétorqua Houston.

— Il va nous les falloir, de même que ces dossiers, déclara Dermott. En fait, il faut que nous puissions voir tout ce qui se trouve dans ce coffre.

— Mais c'est tout ce que notre compagnie tient à garder secret !

s'indigna Black.

— C'est précisément la raison pour laquelle ça nous intéresse.

— Vos exigences dépassent les bornes, M^r Dermott.

— Si nous avons les mains liées, autant que nous retournions tout de suite à Houston. Mais peut-être avez-vous quelque chose à cacher ? »

Black avait du mal à se contenir. « Je considère cette remarque comme offensante.

— Pas du tout. » Brady avait parlé des profondeurs de l'unique fauteuil de la pièce. « Si vous avez quelque chose à cacher, il est normal que nous souhaitions savoir ce que c'est. Si ce n'est pas le cas, en ouvrant ce coffre, vous n'avez rien à craindre. Peut-être en Alaska êtes-vous le grand patron ; mais pour moi, ce qui compte, c'est ce qui vient de Londres. Et à Londres, on m'a promis une entière liberté d'action. Le fait que vous tentiez de limiter cette liberté d'action me donne à réfléchir, M^r Black, je ne vous le cacherais pas. »

Black était livide. « Serait-ce une menace voilée, M^r Brady ?

— Appelez ça comme vous voudrez. Mais nous avons déjà eu ce genre de problème avec John Finlayson, et je n'ai pas envie que ça recommence. Ou vous collaborez, ou nous partons... en vous laissant, bien sûr, le soin d'expliquer à Londres les raisons de notre départ. Et de votre goût du secret.

— Je n'ai pas le goût du secret, je pense seulement aux intérêts de la compagnie...

— Le premier intérêt de votre compagnie est de voir le pipe-line fonctionner et les assassins démasqués. Si vous refusez de nous laisser examiner le contenu de ce coffre, je serai dans l'obligation de conclure que, pour une raison ou pour une autre, vous vous opposez justement à ce que les intérêts fondamentaux de votre compagnie soient défendus comme il le conviendrait. » Sur quoi Brady se versa une rasade de daiquiri comme pour signifier qu'il n'avait plus rien à ajouter.

Black resta un moment les dents et les lèvres serrées avant de se résoudre à s'avouer battu. « Très bien, fit-il enfin. À mon corps défendant, je cède à une requête que je considère personnellement comme injustifiée. Les clés sont dans le bureau de M^r Finlayson. Et maintenant, permettez-moi de prendre congé.

— Une seconde. » Le ton de Dermott n'était pas moins sec que celui de Black. « Avez-vous des dossiers concernant tous les employés du pipe-line ? »

De toute évidence, Black dut faire un violent effort sur lui-même pour répondre à cette nouvelle question. « Oui, dit-il pourtant. Mais très brefs. Ce ne sont pas à proprement parler des dossiers. Plutôt des notes. Concernant essentiellement les emplois précédents.

— Où se trouvent-ils ? Ici ?

— Non. Ici, on ne garde que les dossiers du personnel du service de sécurité, et cela, parce que Bronowski considère Prudhoe comme sa base. Les autres sont à Anchorage.

— Il faudrait que nous puissions les consulter. Vous serait-il possible de nous les faire parvenir.

— Je m'en occuperai.

— À ce que m'a dit le Dr Black, il y a demain un vol pour Anchorage. Est-ce un grand avion ?

— Beaucoup trop grand. » Manifestement, c'était le comptable qui parlait. « C'est un 737. Pourquoi ?

— Il se pourrait que l'un d'entre nous profite du voyage, auquel cas il aurait l'occasion d'aller lui-même chercher ces dossiers. Dans un 737, il y aura de la place, j'imagine ?

— Il y aura de la place, oui. Vous n'avez plus de questions, je pense ?

— Si encore une. Le message telex que vous avez reçu ce matin d'Edmonton pour vous demander de boucler le pipe-line, qu'est-ce que vous pensez en faire ?

— Rien, évidemment, la production va reprendre. » Black essaya un sourire sardonique, mais le moment était mal choisi. « En espérant, bien sûr, que les criminels seront arrêtés.

— Où est-il, ce telex ?

— C'est Bronowski qui l'avait. Peut-être l'a-t-il encore. À moins qu'il l'ait laissé dans son bureau.

— Je me débrouillerai pour le trouver, affirma Dermott.

— Si vous fouillez dans ses affaires, je ne pense pas que Bronowski appréciera.

— Je ne vois pas d'autre solution. Et comme Bronowski travaille dans la sécurité, je suis sûr qu'il comprendra. » Dermott secoua la tête. « Ce qui ne sera sans doute jamais votre cas.

— En effet, admit Black. Bonne nuit, messieurs. » Il sortit sans que personne n'ait répondu à son salut.

« Mon petit George, je sens que vous vous êtes fait un nouvel ami, ricana Brady. C'est bien dommage qu'il agisse de façon si suspecte, il aurait fait un suspect idéal !

— Oui, il en a pris pour son grade, commenta Morrison. Ça n'a pas dû lui plaire. D'habitude, c'est plutôt lui qui vole dans les plumes des autres. C'est un type extrêmement capable, mais un pète-sec, à ce qu'il paraît.

— Il ne doit pas être très populaire, dit Dermott. Est-ce qu'il a des amis ?

— Des contacts d'affaires, c'est tout. Ou alors, il les cache bien. » Morrison étouffa un bâillement. « Je devrais être au lit depuis longtemps. Au F.B.I., on essaye de se coucher à dix heures. Est-ce que je peux faire quelque chose pour vous avant de me retirer ?

— Deux choses, oui, répondit Dermott. Tout d'abord, vous occuper de faire enquêter sur Poulson et son équipe de la station n° 4, qu'on sache de façon aussi précise que possible qui ils sont et d'où ils viennent.

— Vous avez des raisons de les soupçonner ? demanda Morrison déjà plein d'espoir.

— En fait, la seule raison que nous ayons, c'est qu'ils se trouvaient là-bas au moment du sabotage, admit Dermott. Pour l'instant, nous tâtonnons, et il y a bien peu de choses à quoi nous puissions nous accrocher.

— Bon. Eh bien je vais voir ce que je peux faire, promet Morrison. À part ça, la seconde chose ?

— Le Dr Blake m'a dit que les corps des deux ingénieurs avaient été ramenés ici. Savez-vous par hasard où on les a entreposés ? »

Lorsque le représentant du F.B.I. leur eut expliqué où ils se

trouvaient, il leur souhaita bonne nuit et prit congé.

« Je crois que je vais me reposer un moment, moi aussi, annonça Brady. Si le ciel menace de nous tomber sur la tête, faites-le moi savoir. Mais pas avant une demi-heure, surtout. Si vous tenez à satisfaire votre curiosité morbide en examinant une fois de plus ces cadavres, prenez tout votre temps ! »

Dermott et Mackenzie regardaient les deux ingénieurs. On les avait recouverts de draps blancs, mais aucune tentative n'avait été faite pour améliorer leur aspect depuis la dernière fois qu'ils les avaient vus à la station n° 4. Peut-être cela avait-il été impossible. Peut-être personne ne s'était-il senti l'estomac suffisamment solide pour s'atteler à la tâche. « J'espère qu'on va les coudre dans une toile ou je ne sais quoi avant de les emmener à Anchorage, dit Mackenzie ; sinon, leurs familles ne vont pas s'en remettre. Si tu cherches quelque chose, George, je t'en prie, cherche-le rapidement : je me réjouis d'être ailleurs. »

Dermott n'appréciait pas davantage le spectacle que son collègue. Non seulement la vision était écoeurante, mais il régnait dans la pièce une odeur atroce. Il souleva la main de l'homme qu'il avait brièvement examiné auparavant et demanda : « À ton avis, comment cet index a-t-il pu être mis dans cette position ? »

Le nez pincé, Mackenzie se pencha pour regarder de plus près et dit : « C'est dingue, mais il me semble qu'on aurait très bien pu le casser avec des tenailles. Le problème, c'est qu'avec les brûlures il ne reste plus la moindre trace de ce qui a pu être fait sur la peau. »

Dermott alla au lavabo, mouilla son mouchoir, et nettoya de son mieux la surface brûlée. Une couche de suie s'en alla extrêmement facilement, permettant d'observer la plaie de plus près.

« Non, se ravisa Mackenzie, ce ne sont pas des tenailles. Des tenailles ou des pinces auraient laissé dans la chair des marques plus caractéristiques. Mais je suis tout de même d'accord avec toi. Cet os a été brisé volontairement, ce n'est pas possible autrement. »

Dermott prit un peu de charbon sur les vêtements brûlés et maquilla la plaie de sorte qu'on ne s'aperçoive pas qu'elle avait été nettoyée. Ensuite, il ouvrit la veste et glissa la main dans la poche intérieure. « Vide, remarqua-t-il froidement.

— Les cartes et les papiers n'ont certainement pas disparu par hasard, commenta Mackenzie.

— Evidemment non. C'est peut-être bien Poulson ou l'un de ses copains. Ça pourrait aussi être Bronowski quand il était là-bas hier. Et pourquoi pas le bon docteur ?

— Blake ? On le prendrait facilement pour le cousin germain de Dracula », plaisanta Mackenzie.

Dermott reprit son mouchoir humide et se mit à nettoyer l'endroit entourant le trou qu'avait fait la balle dans le front. Il examina la blessure et demanda à Mackenzie : « Est-ce que tu vois ce que je crois voir ? »

À nouveau Mackenzie se pencha. « Avec les yeux de faucon de ma jeunesse enfuie, une loupe ne serait pas de trop, dit-il lentement, courbé sur le cadavre. Mais je crois voir quand même des traces laissées par la poudre brûlée. »

Comme il l'avait fait tout à l'heure, Dermott enduisit de charbon la place qu'il venait de nettoyer. « Oui, c'est bien ce que me dit aussi mon imagination. Elle va même plus loin. Ce type a été tué à bout portant. L'assassin était donc tout près de l'ingénieur, son arme braquée sur lui. Peut-être le fouillait-il. Ce qu'il ignorait, c'est que l'ingénieur avait non seulement une arme, mais que cette arme, il l'avait en main. Il l'a vue au dernier moment ; il n'a pas eu le choix ; il s'en est aperçu juste à temps pour le tuer. Sous l'effet du choc, la main de l'ingénieur s'est refermée sur son revolver – un spasme musculaire, une crispation irréversible comme on en voit parfois en cas de mort violente. Pour lui retirer son arme, le tueur a dû employer la force ; il la lui a en quelque sorte arrachée de la main et, en l'arrachant, il a cassé le doigt crispé sur la gâchette. Tu ne crois pas que cela expliquerait l'angle tellement bizarre où l'index a été cassé ?

— Oui, je crois que tu as trouvé l'explication. Ça colle parfaitement. » Mackenzie fronça les sourcils. « Dans ton scénario, il n'y a qu'une chose qui me paraît boiteuse : pourquoi le tueur aurait-il pris le revolver de l'ingénieur puisque lui-même en avait déjà un ?

— Parce que, le sien, il ne pouvait plus l'utiliser, expliqua Dermott. Plus exactement, il ne pouvait pas prendre le risque de le garder. Ayant vu que les balles qui avaient tué les deux frères n'étaient pas ressorties, il a compris qu'on les retrouverait logées dans la région de l'occiput, et que, grâce à elles, la police pourrait identifier son arme. Ce qui signifiait qu'il devait s'en débarrasser. Ce qui signifiait qu'il allait se trouver sans arme, du moins temporairement. Il a donc pris le revolver de l'ingénieur. Mais, à l'heure qu'il est, les deux revolvers ont probablement disparu, et il s'en est procuré un troisième. Aux Etats-

Unis – et n'oublions pas que l'Alaska en fait partie –, c'est tellement facile !

— Tout ça se tient, conclut Mackenzie. On a peut-être affaire à un tueur professionnel.

— En tout cas, on pourrait bien avoir affaire à un psychopathe. »

Mackenzie frissonna. « Je préfère encore les histoires de fantômes des Highlands de mes ancêtres ! Je crois qu'il vaut mieux demander conseil au patron. Sans compter qu'en plus des conseils, il pourrait nous offrir autre chose.

— Je ne te suis pas ?

— Voyons ! Tu sais bien qu'il fait toujours transporter dans sa chambre la moitié du bar de l'avion ! »

Mackenzie avait nettement exagéré : c'est tout juste si Ferguson avait apporté chez Brady le dixième des réserves d'alcool contenues dans l'avion. Mais ce dixième n'en représentait pas moins une quantité appréciable, et Mackenzie en était déjà à son second scotch. Il regardait Brady, étendu sur son lit dans un pyjama héliotrope qui soulignait admirablement l'aspect pachydermique de sa silhouette. Enfin, il se décida à demander : « Alors, que pensez-vous de la théorie de George ?

— Je crois aux faits et je crois aussi bien à la théorie pour la simple et bonne raison que je ne vois pas d'autre solution. » Brady contempla ses ongles. « Je crois également que nous avons affaire à un tueur exercé, intelligent et sans scrupules. Un psychopathe, si vous voulez. Mais j'imaginerais assez volontiers aussi qu'ils sont deux, que nous nous trouvons face à deux psychopathes, ce qui n'arrange rien. Cela posé, admis et digéré, je ne vois pas en quoi nous sommes plus avancés qu'avant. Nous ne savons toujours pas où et quand ce ou ces fous choisiront de porter le prochain coup, ni de quelle manière nous pourrions essayer de le parer.

— Il faut effrayer l'ennemi, et c'est ce que nous sommes en train de faire ou d'essayer de faire, rétorqua Dermott. Déjà il s'inquiète du fait que nous relevons les empreintes et réunissons tous les dossiers, tous les renseignements sur lesquels nous pouvons mettre la main. Continuons dans cette voie, efforçons-nous de l'affoler. Demain, j'irai à Anchorage pendant que vous et Mackenzie resterez ici à travailler un peu. » Dermott avala une gorgée de whisky. « Pour l'un de vous au moins, ce sera un changement.

— Ma sensibilité est bien connue, dit Brady. Mais je suis tellement habitué aux piques et aux flèches d'un personnel ingrat qu'elles ne m'atteignent pas davantage que la bave du crapaud n'atteint la blanche colombe. Expliquez-nous plutôt ce que vous avez en tête...

— Mon idée, c'est de limiter au maximum le nombre des suspects. Ce qui devrait être très facile. Les gens qui vivent ici, à Prudhoe Bay, forment une communauté extrêmement étroite. Ils se connaissent tous et vivent constamment entre eux. Ce qu'a fait un tel, plusieurs personnes en sont forcément informées. Passons tout le monde au crible, et éliminons ceux qui peuvent prouver qu'ils étaient ici le matin où les ingénieurs ont été tués là-bas dans la montagne. Si deux témoins ou plus peuvent dire honnêtement que X était ici au moment du crime, on barre X de la liste des suspects. On verra à la fin de la journée combien il nous en reste. Très peu, j'en suis sûr. Je ne serais même pas étonné qu'il ne reste personne. Après tout, la station de pompage n° 4 est à deux cent vingt kilomètres d'ici, et la seule façon d'y aller, c'est l'hélicoptère. Je ne vois pas très bien qui aurait pu se procurer un hélicoptère et se rendre là-bas sans qu'on s'en aperçoive. Je crois que vous n'aurez aucun mal à remplir cette partie du programme.

« En revanche, la seconde sera plus délicate. Il s'agira de savoir qui se trouvait à Anchorage le jour où on a envoyé de là-bas le premier message téléphonique adressé à la Sanmobil. Il pourrait y avoir un nombre assez important de personnes. N'oublions pas que les employés d'ici ont droit à un congé toutes les trois à quatre semaines, et qu'alors, ils se rendent pratiquement tous soit à Fairbanks soit à Anchorage. Dans ce cas-là, établir des alibis sera beaucoup plus difficile. En effet, qui pourra produire des témoins pour dire ce qu'il faisait ce jour-là à six heures du matin ?

« Mais de cette façon, nous obtiendrons quand même une liste de suspects nettement plus limitée, parmi lesquels nous pourrions voir si, éventuellement, il se trouve quelqu'un dont les empreintes correspondent à celles qui ont été relevées par la police d'Anchorage, et dont je ramènerai une photocopie demain. Je ne sais pas ce que vous en pensez, mais c'est une manière de procéder qui me paraît à la fois simple et logique.

— Oui, c'est aussi mon avis, déclara Brady. Et je pense que Don et moi devrions liquider cette petite corvée sans trop de difficultés. Mais n'oubliez pas qu'à Valdez, la communauté est plutôt nombreuse.

— Je n'oublie pas non plus que vous êtes mon patron, rétorqua

Dermott. Et c'est pourquoi j'éviterai d'être trop sarcastique. Mais tout de même, un patron aussi, ça devrait réfléchir. Et si vous aviez réfléchi, vous ne parleriez pas de Valdez. Qui, de là-bas, va se payer une balade de deux mille kilomètres en hélicoptère avec les risques que représente le fait de devoir faire le plein en route et donner son identité ? Qui va réitérer l'exploit pour venir ici s'occuper de Bronowski et de Finlayson avec l'assurance d'être reconnu pour un étranger aussitôt arrivé sur place ?

Là, il faut reconnaître qu'il a marqué un point, commenta Mackenzie. Et même deux, pour être honnête.

— Et ne me dites pas que le ou les tueurs pouvaient venir de l'une ou l'autre des stations de pompage, ajouta Dermott. Parce que dans les stations de pompages, il n'y a pas d'hélicoptères.

— Je n'ai rien dit de tel, grogna Brady, vexé. Bon, admettons que nous puissions limiter nos investigations à Prudhoe Bay. Mais qu'est-ce qu'on va devenir si elles ne donnent rien ?

— Eh bien, ce sera à votre tour de trouver une idée.

— Dure journée ! soupira Brady. Et si vous alliez vous coucher ?

— Oui, c'est ce que je vais faire. J'avais l'intention d'étudier ces dossiers et ces empreintes ce soir, mais les empreintes ne me serviront à rien avant mon retour d'Anchorage, et les dossiers peuvent aussi bien attendre. Je vais pourtant essayer encore de trouver ce telex : j'aimerais pouvoir le montrer à la police d'Anchorage ; on ne sait jamais, ça pourrait être utile. » Il se leva. « À propos, il ne vous est pas venu à l'esprit que peut-être vous étiez vous-même en danger ?

— Moi ! » On aurait dit que Dermott avait proféré la pire des incongruités. Cependant, la première surprise passée, le visage de Brady laissa voir une vague inquiétude.

« Après tout, il n'y a pas que votre famille qui risque quelque chose, insista Dermott. Pourquoi est-ce que ces gens se donneraient la peine d'organiser un enlèvement alors qu'ils obtiendraient le même résultat en vous tirant une balle dans le dos... un dos qui, soit dit sans vous vexer, ne constitue pas une cible particulièrement difficile à atteindre ? Qu'est-ce qui vous permet de croire qu'un fou, un assassin, en un mot notre psychopathe, n'est pas dans la pièce à côté à attendre son heure ?

— Miséricorde ! » Brady s'empara de son verre et but une longue

rasade de daiquiri. Après quoi il se cala contre ses coussins et sourit aux anges. « Quel bonheur ! Enfin de l'action. Don, le Smith and Wesson qui se trouve dans ma valise. » Il prit l'arme que lui tendait Mackenzie et la glissa sous son oreiller. « Mais vous, demanda-t-il avec, dans la voix, quelque chose qui ressemblait à de l'espoir, vous ne croyez pas que vous êtes également en danger ?

— Bien sûr, répondit Mackenzie. Mais de loin pas autant que vous. Nous ne sommes pas Jim Brady, nous ne sommes que ses modestes employés. C'est vous, la légende. Nous disparus, votre brillant cerveau continuerait à fonctionner. Non. Notre tueur ne me semble pas du genre à se contenter d'une paire de lieutenants s'il a le capitaine sous la main.

— Bonne nuit quand même, fit Dermott. Et n'oubliez pas de verrouiller la porte aussitôt que nous serons sortis.

— Ne vous inquiétez pas. Vous êtes armés, au moins ?

— Evidemment. Mais plus j'y pense, moins je vois pourquoi nous devrions nous servir d'une arme. »

CHAPITRE 9

Lorsque Dermott se réveilla, il éprouvait un tel sentiment de fatigue qu'il aurait pu jurer qu'il n'avait pas dormi du tout. En fait, moins d'une heure s'était écoulée depuis qu'il avait éteint la lumière, fermé les yeux et sombré dans le sommeil. Il s'éveilla bien malgré lui. Le plafonnier était allumé, et Morrison, l'air aussi affolé que peut l'avoir un vétéran du F.B.I., le secouait par l'épaule. Dermott fixa sur lui un regard clignotant.

« Je suis désolé, commença Morrison. Mais j'ai pensé que vous aimeriez sans doute m'accompagner. Et puis, j'avais envie que vous veniez avec moi. »

Dermott consulta sa montre et fit la grimace. « Mais où ça, bon Dieu ?

— On l'a trouvé.

— Finlayson ? » Le désir de se rendormir l'avait quitté comme par enchantement.

« Finlayson, oui.

— Mort ?

— Oui.

— Assassiné ?

— On ne sait pas encore. Il va falloir vous habiller chaudement.

— Soyez gentil, allez réveiller Mackenzie.

— D'accord. »

Morrison sortit. Dermott se leva et s'habilla en fonction du froid cruel qui régnait à l'extérieur. Tandis qu'il enfilait son anorak de duvet, le souvenir de sa première rencontre avec Finlayson lui revint. Il revit les cheveux blancs, la barbe grisonnante et les vêtements de clochard. Avait-il été trop dur avec lui ? De toute façon, il était trop tard pour s'en inquiéter. Il empocha sa torche électrique et sortit dans le couloir. Tim Houston était là. « Alors, vous êtes au courant ? lui

demanda Dermott.

— C'est moi qui l'ai trouvé.

— Comment ?

— L'instinct, j'imagine. » La voix de Houston trahissait une amertume certaine. « Ce précieux instinct qui se met à fonctionner avec dix heures de retard.

— Vous voulez dire que, si on avait retrouvé Finlayson dix heures plus tôt, on aurait pu le sauver ?

— Peut-être... Mais non. Certainement pas. John a été assassiné.

< – Couteau ? Revolver ? Comment ?

— Rien de tout ça. Je ne l'ai pas examiné. Je savais que M^r Morrison et vous préféreriez que je ne le touche pas. Mais je n'avais pas besoin de l'examiner. Il est dehors, et dehors, il fait moins trente, et tout ce qu'il porte, c'est des jeans et une chemise de toile. Il n'a même pas de chaussures. C'est comme ça qu'il est mort. »

Comme Dermott ne disait rien, Jim Houston poursuivit : « Et, bien sûr, jamais il n'aurait de lui-même franchi la porte extérieure sans sa tenue arctique. De même qu'on ne l'aurait pas laissé sortir ainsi. À la réception, il y a toujours des gens en plus de la personne qui, en permanence, s'occupe du téléphone. Pour la même raison, il aurait été impossible à quiconque de le porter dehors.

— Trimballer un cadavre n'est jamais très discret. Alors ?

— Il ne se serait pas nécessairement agi d'un cadavre. À mon avis, on s'est contenté de l'assommer. On l'a assommé dans sa chambre et on l'a balancé par la fenêtre. Le froid l'aura achevé. Mais voilà vos amis. Je vais chercher quelques lampes de poches. »

Dehors, le froid coupait le souffle. Comme l'avait dit Houston, la température était de moins trente ; mais avec le vent, qui soufflait toujours à plus de soixante kilomètres à l'heure, l'effet était le même que s'il y avait eu moins soixante-dix. Or, aussi chaudement emmitoufflé que l'on soit, il n'en reste pas moins qu'il faut respirer, et respirer, dans de telles conditions, constitue une forme de supplice extrêmement raffiné. Au début, il est impossible de dire si l'on inhale de l'air glacé ou, au contraire, de la vapeur brûlante. En fait, la seule façon de survivre plus de dix minutes à cette agonie, c'est de respirer de l'oxygène pur contenu dans une bonbonne convenablement isolée,

mais même au bord de l'océan Arctique on n'en trouve pas aisément.

Houston les conduisit sur le côté droit du bâtiment principal. Au bout de dix mètres, il s'arrêta, s'accroupit, et dirigea sa lampe de poche entre les piliers de soutènement. D'autres faisceaux rejoignirent le sien.

Un corps était couché, monticule à peine visible, déjà à demi recouvert par la neige soufflée. « Vous avez le regard perçant, Houston, cria Dermott. Un tas de gens n'auraient rien vu. Transportons-le à l'intérieur.

— Vous ne voulez pas l'examiner sur place, jeter un coup d'œil là autour ?

— Je ne sais pas. Attendons plutôt que le vent soit tombé pour venir voir si on trouve des indices. Si nous restons ici maintenant, nous finirons comme Finlayson.

— Oui, vous avez raison », acquiesça Morrison. Il grelottait, et on pouvait l'entendre claquer des dents.

Les quatre hommes n'éprouvèrent aucune difficulté à tirer le corps de dessous le bâtiment. Même si Finlayson avait été deux fois plus lourd, ils l'auraient fait en quelques secondes tant ils étaient pressés de rentrer se mettre à l'abri. Mais tel qu'il était, Finlayson ne pesait guère plus de soixante-dix kilos, et son corps était à ce point raidi par le gel qu'on pouvait le manier comme on eût manié une bille de bois. Une fois qu'on l'eut sorti d'entre les piliers, Dermott leva les yeux vers la fenêtre éclairée située au-dessus. Criant toujours pour couvrir le bruit du vent, il demanda : « C'est la chambre de qui ?

— La sienne, répondit Houston.

— Je comprends maintenant votre théorie. Elle se tient parfaitement.

— En tout cas, je ne vois pas d'autre explication. »

Lorsqu'ils ramenèrent Finlayson dans la zone de réception, une demi-douzaine d'hommes s'y trouvaient réunis. Pendant un moment, personne ne dit mot. Enfin, quelqu'un s'approcha et se hasarda à demander : « Voulez-vous que j'aille chercher le Dr Blake ? »

Mackenzie secoua tristement la tête. « Je suis persuadé que c'est un excellent médecin, mais les formations médicales même les plus poussées n'ont jamais appris à personne à ressusciter les morts. Merci

quand même.

— Où est-ce qu'il y a une chambre vide où on pourrait le mettre ? » s'informa Dermott.

Houston le regarda d'un air surpris. « Pourquoi pas la sienne ? »

— C'est vrai. Le froid doit m'avoir paralysé la cervelle... à moins que ce ne soit le manque de sommeil. Portons-le chez lui, c'est bien le plus simple. »

Ils ramenèrent donc Finlayson dans sa chambre et l'étendirent sur le lit, protégé par une alèse en caoutchouc. « Est-ce qu'il y a un thermostat, dans la pièce ? s'enquit Dermott.

— Oui, répondit Houston. Il est sur vingt-deux.

— En ce cas, mettez-le au maximum.

— Pourquoi ?

— Le Dr Blake voudrait faire une autopsie, mais il faut d'abord que le corps dégèle. On commence à avoir une certaine expérience, un peu trop même. » Il se tourna vers Mackenzie pour expliquer : « D'après Houston, c'est dans sa chambre qu'on s'est occupé de Finlayson. Qu'on l'ait tué ou simplement assommé, on ne le sait pas encore. Mais pour se débarrasser de lui, nos amis se seraient contentés de le balancer par la fenêtre. »

Mackenzie se dirigea vers la fenêtre, l'ouvrit, et se mit à frissonner tandis que l'air glacé s'engouffrait dans la pièce.

Il se pencha à l'extérieur et regarda en bas. Quelques secondes plus tard, la fenêtre était soigneusement refermée.

« Oui, ça doit être ça, conclut-il. Nous sommes exactement au-dessus de l'endroit où on a retrouvé le corps. Et puis c'est dans l'ombre, là en dessous ». Il regarda Houston. « Est-ce qu'il y a beaucoup de passage à cet endroit-là ? »

— Non, jamais. Ça ne conduit nulle part.

— Le tueur est donc parti soit par la porte d'entrée soit par cette même fenêtre. En fait, il a choisi la meilleure solution. En jetant le corps à cet endroit-là, il pouvait espérer qu'on ne le retrouverait jamais. Avec cette neige soufflée, il y avait toutes les chances qu'il soit recouvert avant que la lumière du jour ne permette d'entreprendre des

recherches systématiques. » Mackenzie soupira. « Ce n'est vraiment pas possible qu'il se soit senti mal, qu'il ait ouvert la fenêtre pour respirer de l'air frais, et qu'il soit tombé de lui-même ? »

Dermott haussa les épaules. « Tu y crois ?

— Evidemment non. Non, hélas, il faut se faire une raison : il s'agit bien d'un meurtre.

— Et je crois qu'il va nous falloir avertir le patron. — Pour le coup, il sera ravi ! »

Brady était furieux, et sa mine renfrognée s'accordait plutôt mal avec son pyjama héliotrope. « C'est ce qui s'appelle progresser sur tous les plans ! s'exclama-t-il. Et qu'est-ce que vous avez l'intention de faire, maintenant ?

— C'est justement pour cela que nous sommes ici, répondit timidement Mackenzie. Nous pensions que peut-être vous auriez une idée.

— Une idée ? Comment voudriez-vous que j'aie une idée ? Je dormais ! » Il se reprit. « Enfin, je m'étais assoupi quelques minutes. Le malheureux Finlayson, c'est bien triste pour lui ! C'était un type bien, tout compte fait. À quoi pensez-vous, George ?

— Je pense qu'une chose est certaine. La ressemblance entre ce qui s'est passé ici et ce qui s'est passé à la station 4 est trop grande pour qu'il puisse s'agir d'une coïncidence. Ce qui s'est produit pour les deux ingénieurs s'est égale* ment produit pour Finlayson. Lui aussi en a trop vu ou trop entendu. Il a surpris quelqu'un qu'il connaissait bien en train de faire quelque chose de peu orthodoxe, et ce quelqu'un l'a supprimé pour l'empêcher définitivement de parler. »

Brady réfléchit un moment avant de demander : « À votre avis, est-ce qu'il y a un rapport direct entre ce qui est arrivé à Bronowski et le meurtre de Finlayson ?

— Je n'en mettrais pas ma main au feu, répondit Dermott. Ça paraît évident, et l'on peut expliquer le fait que Bronowski s'en soit sorti vivant en imaginant que lui, contrairement à Finlayson, n'ait pas surpris l'ennemi la main dans le sac. Mais c'est un peu trop simple, un peu trop facile.

— Qu'en pense Houston ?

— Il ne semble pas en savoir plus long que nous.

— Pourquoi « semble » ? Vous avez l'impression qu'il en sait davantage qu'il ne le dit ?

— Ce qui est sûr, c'est que pour l'instant il ne dit rien.

— Mais vous vous méfiez de lui ?

— C'est vrai. Et puisqu'on est sur ce chapitre, je vous dirai que je me méfie aussi de Bronowski.

— Bronowski ? Lui qui a été victime d'une violente agression ?

— Le « violente » est de trop, quoiqu'en puisse dire le Dr Blake, en qui j'ai encore moins confiance qu'en tout autre.

— Parce qu'il est peu coopératif ?

— C'est une bonne raison, non ? »

Brady était vaguement déconcerté. « Vous ne croyez pas que vous y allez un peu fort ? À ce train-là, vous allez vous mettre tout le monde à dos.

— C'est le cadet de mes soucis. Et tant qu'à faire, je veux bien aussi me mettre à dos Black, car je n'ai pas confiance en lui non plus.

— Vous vous méfiez de Black, le directeur général ?

— Il serait roi du Siam que ça n'y changerait rien ! » Dermott était franchement hors de lui. « Je n'ai pas dit que Black était un aigrefin, mais il me donne l'impression d'être cachottier, retors, froid, et fort peu disposé à nous aider en quoi que ce soit. Et puis, je me méfie de lui comme je me méfie de tout le monde !

— Calmez-vous, mon vieux. Et écoutez-moi, tous les deux. » Maintenant, Brady semblait avoir complètement oublié sa mauvaise humeur. « J'ai le sentiment que nous voyons la situation sous le mauvais angle. Nous sommes à l'intérieur, à essayer de voir à l'extérieur. Peut-être vaudrait-il mieux faire le contraire : nous placer à l'extérieur pour essayer de voir à l'intérieur. Nous demander par exemple qui peut souhaiter porter atteinte aux deux compagnies pétrolières concernées. Nous demander si le fait que la compagnie d'ici reçoive ses instructions d'Edmonton tandis que celle d'Athabasca les reçoit d'Anchorage a une quelconque signification.

— Je suis bien certain que non, trancha Dermott. À mon avis, c'est une pure coïncidence ; au mieux, le résultat d'un effort visant à rendre

la situation aussi embrouillée que possible. Mais je ne peux pas croire qu'on soit assez naïf pour espérer donner ainsi l'impression que le Canada s'en prend à l'approvisionnement pétrolier des Etats-Unis et vice versa. Ce serait parfaitement grotesque. À une époque où le pétrole se fait aussi rare qu'aujourd'hui, je ne vois pas ce que deux pays voisins et jusqu'ici amis auraient à gagner à se trancher mutuellement la gorge.

— D'accord, admit Brady. Mais dans ce cas, qui va bénéficier de la situation ?

— L'O.P.E.P. », répondit Mackenzie. Il n'était pas moins catégorique que l'avait été Dermott. « Si l'O.P.E. P parvient à réduire les ressources pétrolières du Canada et des Etats-Unis, ses membres en tireront non seulement un immense profit matériel, mais une puissance accrue. Tout le monde sait que les gouvernements de nos deux pays se sont fixé pour but de se libérer aussi rapidement et aussi complètement que possible de l'état de dépendance où les place leur besoin de pétrole. S'ils y parviennent, nos amis étrangers auront tout à y perdre.

— Je veux bien, mais on n'en est pas encore là. Alors, pourquoi agir maintenant ? demanda Brady.

— Pour ne pas se trouver pris de court. Déjà, l'Amérique du Nord a pris certaines mesures. Si elle parvenait à obtenir une quasi-indépendance dans le domaine de l'énergie, non seulement les pays producteurs de pétrole perdraient le moyen de pression qui leur permet actuellement de jouer un rôle prépondérant dans les affaires mondiales, mais ils verraient leurs revenus à tel point réduits qu'ils seraient forcés d'abandonner leurs grandioses programmes d'expansion industrielle et technologique. Pour eux, il s'agit presque d'une question de survie, et dans ces cas-là il se trouve toujours des hommes prêts à tout. »

Brady, qui depuis un moment s'était mis à arpenter la pièce, s'arrêta pile pour demander : « Et vous croyez vraiment que les pays membres de l'O.P.E.P. seraient capables de prendre conjointement contre nous ce genre d'initiative ?

— Non, bien sûr. La moitié d'entre eux ne s'entend pas avec l'autre moitié, et j'ai bien du mal à imaginer qu'un pays relativement aussi modéré que l'Arabie Saoudite puisse participer à une action commune de ce type-là. Mais vous savez aussi bien que moi que, parmi les dirigeants de l'O.P.E.P., il y a un certain nombre de fanatiques prêts à faire n'importe quoi pour parvenir à leurs fins. Sans compter que c'est

dans ces pays-là que se trouvent sans doute les maîtres du terrorisme.

— Qu'en pensez-vous, George ? demanda encore Brady.

— C'est une hypothèse, et une hypothèse qui se tient.

Mais depuis que je suis ici, je dois bien dire que je n'ai encore rien vu qui, de près ou de loin, ressemble à l'image que je me fais d'un terroriste arabe.

— Vous avez peut-être une autre idée ?

— Je dirais plutôt une autre impression. Pour moi, les problèmes auxquels nous nous trouvons confrontés relèvent bêtement de l'esprit de libre entreprise de notre bon vieux capitalisme, auquel cas leurs sources potentielles sont légions. Mais, si nous voulons trouver quelque chose de ce côté-là, je crains qu'il nous faille à nouveau regarder de l'intérieur.

— Et le motif ?

— Le chantage.

— Pour de l'argent ?

— Je ne vois pas quoi d'autre. Et comme les investissements conjoints du pipe-line et de la Sanmobil s'élèvent à dix milliards de dollars, que chaque jour d'immobilisation représente une perte de plusieurs millions, et que nos deux pays ont un besoin désespéré de pétrole, j'imagine qu'une fois qu'ils nous jugeront mûrs pour faire valoir leurs exigences, ils ne vont pas y aller avec le dos de la cuillère.

— Et qui va payer ? demanda Mackenzie.

— Les compagnies pétrolières. Et les gouvernements. Les uns et les autres y auront intérêt.

— Mais quand nos maîtres chanteurs auront eu ce qu'ils voulaient, qu'est-ce qui les empêchera de recommencer, s'inquiéta Brady.

— Là, je ne vois pas très bien. Ou plutôt, je ne vois pas du tout.

— Décidément, vous êtes rassurant !

— Pour finir de vous rassurer, j'entrevois autre chose, si vous permettez ? Il pourrait y avoir un lien entre la théorie de Don et la mienne. S'il s'agit bien de chantage, quand l'ennemi fera connaître son prix, il n'est pas impossible que l'O.P.E.P. lui propose deux ou trois

fois plus pour qu'il fasse purement et simplement sauter les installations dont il se sera rendu maître. Heureusement que vous avez les épaules larges, M^r Brady, car ce n'est pas une mince responsabilité que vous avez là.

— Votre compréhension me réchauffe le cœur, George. Vous êtes pour moi une source inépuisable de réconfort. » Brady parlait d'une voix pitoyable. « Et maintenant, messieurs, si vous n'avez pas d'autres suggestions, je vous prierai de bien vouloir me laisser seul. Il est temps que je réfléchisse et que je prenne conseil en moi-même. Par de telles nuits, on est pour soi la meilleure compagnie ! »

Dermott se sentait encore très fatigué lorsque la sonnerie de son réveil l'arracha aux profondeurs d'un sommeil agité. C'était exactement huit heures du matin. Il se leva à contrecœur, se doucha, se rasa, et se rendit dans la chambre de Finlayson. Il s'apprêtait à frapper à la porte lorsque celle-ci s'ouvrit sur le docteur Blake. À cette heure-là, le nez crochu, les joues creuses et les yeux enfoncés du docteur lui donnaient un air plus cadavérique que jamais... Pas de quoi inspirer à un malade la confiance ni l'espoir, songea Dermott.

« Ah ! entrez donc, M^r Dermott. Je viens justement d'en finir avec ce pauvre Finlayson. J'allais faire chercher son cercueil. Il sera du même vol que les deux ingénieurs ; l'avion décolle à neuf heures trente. Mais je crois que vous partez avec eux ?

— En effet, répondit un peu sèchement Dermott. Vous avez des cercueils ?

— Eh oui, nous en avons toujours quelques-uns de réserve. Ça vous paraît macabre, j'imagine. Mais que voulez-vous ? On meurt ici comme ailleurs, même un peu davantage car c'est une profession où les accidents sont nombreux, et ce n'est pas très facile de faire venir ici les pompes funèbres d'Anchorage ou de Fairbanks.

— Je vois. » Dermott fit un signe de tête en direction du mort. « Vous avez établi la cause du décès ?

— Ce n'était pas bien compliqué, soupira Blake. Heureusement, ou plutôt hélas ! je n'ai pas eu besoin d'effectuer une autopsie complète pour confirmer nos tristes soupçons. John Finlayson a bel et bien été assassiné. Car, s'il est mort de froid, sa mort n'est pas naturelle pour autant. On l'a assommé avant de le mettre dehors. Par une température pareille, avec les vêtements qu'il avait, son cœur a dû cesser de battre en l'espace d'une minute.

— On l’a assommé, mais comment ?

— De la façon la plus classique : en le frappant à la base du crâne. C’est un spécialiste qui a fait le coup. Regardez, la nuque est contusionnée. Une contusion ne se produit que lorsque le sang circule encore, ce qui signifie qu’après avoir été assommé, il était encore vivant. C’est le froid qui l’a tué.

— Et de quoi s’est-on servi pour le frapper ?

— D’un boudin, d’un sac plein de... Mais tenez, sentez, l’odeur est tout à fait caractéristique. » Blake souriait, et, avec ses longues dents découvertes, sa tête ressemblait encore davantage à une tête de mort.

« Ça sent le sel, dit Dermott.

— C’est bien ça, du sel. Légèrement humide, c’est encore plus efficace que le sable pour en faire une matraque.

— C’est durant vos études que vous avez appris cela ?

— Non, mais j’ai été médecin légiste, répondit Blake sans se démonter. Je vais établir le certificat de décès. Si vous le voulez bien, je vous le confierai afin que vous le remettiez vous-même à Anchorage ?

— Comme vous voudrez. »

Grand, robuste, haut en couleurs et d’une bonne humeur contagieuse, John Ffoulkes ressemblait davantage à un fermier prospère qu’à un officier de police. Il tira de son bureau une bouteille de whisky et deux verres et sourit à Dermott.

« Peut-être ne serez-vous pas mécontent de rompre le jeûne que vous impose sans doute ce règlement idiot interdisant l’alcool à Prudhoe Bay ?

— Mon chef apprécierait infiniment votre savoir-vivre. Grâce à lui, la prohibition n’existe plus nulle part : Mr Brady peut se vanter d’avoir le bar ambulant le mieux fourni de tous les territoires situés au nord du cercle polaire.

— Bien. Dans ce cas, nous boirons un verre dans l’espoir de vous faire oublier le vol qui vous a amené à Anchorage. J’imagine qu’il n’a pas dû être très agréable ?

— Avec une turbulence maximum, pas d’hôteses, et trois cadavres

pour compagnons de voyage, ce n'était pas très folichon, en effet. »

Ffoulkes avait cessé de sourire. « C'est vrai, il y avait ces trois cadavres ! Et ils sont toujours là ! Cette affaire est non seulement tragique, mais extrêmement ennuyeuse. J'ai lu les rapports de mes hommes et du F.B.I., mais sans doute aurez-vous certains détails intéressants à ajouter ?

— Ça m'étonnerait. Mr Morrison m'a paru être un officier hautement compétent.

— Il l'est, et de plus, c'est un très bon ami à moi. Mais racontez-moi quand même votre version des faits. »

Dermott lui donna de l'affaire un compte rendu aussi clair que succinct. « Oui, conclut Ffoulkes, ça correspond parfaitement aux rapports que j'ai eus entre les mains. En somme, il n'y a aucune certitude ?

— Des soupçons, c'est tout.

— Autrement dit, comme base de travail, vous n'avez pour l'instant que ces malheureuses empreintes que nous avons relevées dans les cabines téléphoniques ? » Dermott acquiesça et Ffoulkes sortit un dossier d'un tiroir. « Les voici, dit-il. Certaines sont tout ce qu'il y a de confus, mais quelques-unes ne sont pas trop mauvaises. Vous êtes un spécialiste ?

— Avec une bonne loupe et beaucoup de chance, je peux m'en tirer. Mais, quant à être un spécialiste, certainement pas.

— J'ai ici un jeune gars qui est un véritable champion. Est-ce que vous voulez que je vous le prête pour un jour ou deux ? »

Dermott hésita. « C'est très gentil. Mais je ne voudrais pas marcher sur les plates-bandes de Mr Morrison. Il a un type à lui, là-bas.

— Un type qui n'arrive pas à la cheville de notre David Hendry. Mais ne vous inquiétez pas, Morrison n'y verra rien à redire. » Il donna un ordre dans son interphone.

Blond et souriant, David Hendry paraissait ridiculement jeune pour un fonctionnaire de police. Après avoir fait les présentations, Ffoulkes déclara : « Vous avez de la chance, mon petit. Je vous offre quelques jours de vacances au pays des merveilles. »

Méfiant, Hendry demanda : « Au pays des merveilles ?

— À Prudhoe Bay.

— Mon Dieu !

— Votre plaisir me ravit ! L'affaire est donc réglée. Allez préparer vos bagages. En plus de votre matériel de travail, il faudrait peut-être prévoir certains vêtements ; mais trois parkas devraient suffire, portés les uns par-dessus les autres. À quelle heure décolle votre avion, Mr Dermott ?

— Dans deux heures.

— Parfait. Je vous attends d'ici une heure, David. »

Au moment où Hendry sortait, un vieillard à barbe de prophète se précipita dans la pièce en s'excusant : « Désolé, John, désolé. Ça ne pouvait pas arriver à un pire moment. Deux nouvelles affaires, deux suicides... les gens sont chaque jour un peu plus inconscients.

— Je compatis, Charles, mais je ne suis pas en chômage, moi non plus. Dr Parker, Mr Dermott.

— Ah ! » Parker regarda Dermott avec un manque de chaleur évident. « Je vous remercie du triple cadeau que vous m'avez fait... Comme si je n'avais pas suffisamment de travail !

— Croyez bien que j'aurais préféré vous offrir autre chose.

— Je vous crois volontiers, Mr Dermott. Aussi, j'espère que vous ne m'en voudrez pas si je vous dis que je n'ai pas le temps de m'occuper d'eux aujourd'hui. Je suis débordé, littéralement débordé. Je n'aurai d'ailleurs certainement pas le temps demain non plus. Avec ces jeunes, on ne peut plus compter sur rien !

— Quels jeunes ?

— Mes deux assistants. Ils m'attrapent une grippe au pire moment de l'année. Décidément, la nouvelle génération ne vaut rien ! Mais qu'est-ce qui est arrivé à vos trois clients ?

— Dans deux cas, il n'y a pas le moindre doute. Après une explosion, ils ont été pris dans un incendie. La fumée seule aurait suffi à les tuer.

— Mais ils étaient déjà morts, conclut Parker. Déflagration, brûlures, asphyxie, tout cela me paraît on ne peut plus clair, et je ne vois pas très bien ce que je peux encore faire pour vous.

— En plus, ils ont eu droit à une balle dans la tête, une balle à faible vélocité qui est restée logée quelque part à l'arrière du crâne.

— Ah ! c'est ça, vous voulez que je les récupère ?

— Ce n'est pas moi qui le veux, D^r Parker. C'est la police d'Etat et le F.B.I.

— J'espère que ce ne sera pas une fois de plus du travail pour rien », grogna Parker.

Ffoulkes sourit. « Quels sont vos pronostics, M^r Dermott ?

— Un million contre un que ce sera effectivement pour rien. L'arme a certainement été balancée d'un hélicoptère quelque part au-dessus des monts Brooks.

— Mon pauvre Charles, compatit Ffoulkes. Et malgré cela, il va falloir que vous vous y mettiez ! »

Le D^r Parker haussa les épaules. « Et votre troisième cadavre ?

— Le directeur de production de Prudhoe Bay : John Finlayson.

— Bon sang ! Mais je le connais très bien. Enfin, je le « connaissais » très bien – il va falloir que je prenne l'habitude de parler de lui au passé !

— En effet. » Dermott fit un geste en direction du bureau de Ffoulkes. « Vous avez là son certificat de décès. »

Parker ajusta son pince-nez et lut le document. « Le rapport me paraît clair, dit-il avec humeur. Dans un cas comme celui-là, une autopsie de notre part serait superflue. » Il regarda Dermott. « Vous ne semblez pas de mon avis ?

— Ce n'est pas cela. Mais je dois avouer que je suis vaguement mal à l'aise.

— Auriez-vous pratiqué la médecine ?

— Non.

— Pourtant, vous semblez mettre en doute l'opinion d'un de mes confrères ?

— Vous le connaissez, ce confrère-là ?

— Pas le moins du monde. Mais c'est un médecin quand même.

— Il y a médecin et médecin.

— Qu'est-ce que vous insinuez ?

— Je n'insinue rien. Je crois simplement pouvoir dire que l'examen pratiqué l'a été de façon hâtive et que votre confrère a peut-être laissé échapper quelque chose. Vous ne prétendez pas que les médecins sont infaillibles, j'imagine ?

— Certainement pas. Alors, qu'est-ce que vous désirez ?

— Une seconde opinion.

— Voilà une requête peu ordinaire.

— Je vous l'accorde, mais le meurtre n'est pas ordinaire, lui non plus. »

Ffoulkes regarda Dermott d'un air goguenard. « Je sens que demain je vais aller faire un tour à Prudhoe Bay, déclara-t-il. Ajouter à la confusion une touche de chaos, il n'y a rien de tel ! »

CHAPITRE 10

Dermott et David Hendry effectuèrent le voyage Anchorage-Prudhoe Bay dans la lumière plombée du crépuscule. En quelques heures, le temps s'était nettement amélioré : le vent était tombé à dix nœuds, le plafond de la neige soufflée ne dépassait guère un mètre cinquante, la visibilité était presque normale et, depuis le matin, la température s'était élevée d'au moins dix degrés. En arrivant dans le bâtiment de l'administration, Dermott tomba sur Morrison, assis dans le hall de réception en compagnie d'un jeune homme aux cheveux roux, incongrûment vêtu d'un blazer et d'un pantalon de flanelle grise. Morrison leva les yeux et sourit.

« Faites confiance à John Ffoulkes, dit-il. Il n'a pas la moindre illusion sur le F.B.I. » Avec un geste en direction de son compagnon, il annonça : « Nick Turner. Ne faites pas attention à la façon dont il est habillé. Il est passé par Oxford. Mon homme de confiance en matière d'empreintes. Je vois que vous avez le vôtre.

— Oui, rétorqua Dermott. John Ffoulkes a bien voulu me prêter M^r Hendry. Pour lui, deux paires d'yeux valent mieux qu'une, et sur ce point, je ne saurais le contredire. Quoi de neuf ?

— Rien. Et vous ?

— La balade que je viens de faire ne m'a pas apporté grand-chose. Mais j'en ai profité pour réfléchir, et je crois que ce serait une bonne idée de relever les empreintes de la chambre de John Finlayson.

— C'est justement ce que nous venons de faire.

— Et alors ? Rien, j'imagine.

— Rien de bien intéressant, en tout cas. La pièce était propre comme un sou neuf. Des traces laissées par Finlayson et par un plombier venu faire une tournée de vérification ; et puis une empreinte – une seule ! – appartenant à l'homme à tout faire, qui doit vraiment être le roi du torchon et du chiffon à poussière.

— Qu'est-ce que vous appelez « l'homme à tout faire » ?

— Le type qui s'occupe de nettoyer les chambres et de faire les lits.

— Personne d'autre n'aurait pu venir faire le ménage ? »

Morrison tira deux clés de sa poche. « Le passe et la clé de sa chambre. Je les ai sur moi depuis qu'on a emmené Finlayson.

— Au moins, c'est clair ! » Dermott posa le dossier que lui avait remis Ffoulkes sur la table basse placée devant Morrison. « Ce sont les empreintes que je ramène d'Anchorage. Maintenant, il va falloir que j'aille faire mon rapport au patron.

— Je crois que ces deux jeunes gens s'amuseront beaucoup à comparer les empreintes que vous nous apportez avec celles qui se trouvent dans le coffre !

— Vous n'avez pas l'air particulièrement optimiste », remarqua Dermott.

L'agent du F.B.I. sourit. « Je le suis pourtant, de nature. Mais ça m'a passé en franchissant le quarante-neuvième parallèle ! »

Dermott trouva Brady et Mackenzie prenant leurs aises dans les deux uniques fauteuils que comptait la chambre de Brady. Il les regarda sans aménité.

« C'est très agréable, très rassurant, de vous voir aussi détendus et confortablement installés.

— Rude après-midi, hein ? » fit Brady. Puis, désignant d'un geste large les bouteilles alignées sur la commode, il ajouta : « Je crois que vous trouverez là de quoi vous remonter le moral. »

Après s'être servi, Dermott demanda : « Vous avez des nouvelles d'Athabasca ? Comment va la famille ?

— Très bien, très bien. À l'heure qu'il est, Jean et Stella doivent être en train de visiter les installations de la Sanmobil sous la conduite de Bill Reynolds. Ils sont très hospitaliers, ces Canadiens.

— Et qui s'occupe de les protéger ?

— Les propres gardes de Reynolds : Brinckman, le responsable de la sécurité, et Jorgensen, son second. »

Dermott n'avait pas l'air impressionné. « J'aurais préféré les savoir avec les deux jeunes flics.

— Pourquoi ? demanda Brady.

— Pour trois raisons. Tout d'abord parce qu'ils sont plus forts et plus compétents que les hommes de Brinckman. Deuxièmement, parce que Brinckman, Jorgensen et Napier sont parmi les premiers suspects.

— Pour quelle raison ?

— Parce qu'ils ont à disposition les clés de la réserve d'explosifs. Troisièmement, parce que ce sont des agents de sécurité.

— Mon pauvre George, je crois que vous devenez franchement parano !

— J'espère beaucoup que vous n'aurez pas à regretter cette dernière remarque », rétorqua sèchement Dermott. Puis, comme Brady ne disait plus rien, il changea de sujet. « Comment s'est passée la journée ?

— Nous n'avons fait aucun progrès. Avec Morrison, nous avons interrogé tous les types de la base. Chacun d'eux a un alibi en béton armé pour la nuit de l'explosion. De ce côté-là, la question est réglée.

— C'est vite dit.

— Comment ça, c'est vite dit ?

— Il reste tout de même Bronowski et Houston. »

Brady secoua la tête d'un air impuissant. « C'est bien ce que je disais, vous devenez parano. Allons, nous savons pertinemment bien qu'ils sont tous les deux hors de cause : Bronowski a été agressé, et c'est Houston qui a retrouvé Finlayson : s'il avait été coupable, il aurait eu tout intérêt à laisser la neige recouvrir son cadavre, non ?

— Non, je ne vois pas du tout les choses comme ça.

— Alors expliquez-vous, bon sang !

— Le fait que nous sachions que Bronowski et Houston se trouvaient à la station de pompage quand l'explosion a eu lieu les rend tout de même vaguement suspects. J'imagine que vous ne me contredirez pas là-dessus ?

— Bon. Je vous accorde ce point. Ensuite ?

— Nous sommes tous d'avis que les saboteurs sont des employés du pipe-line ?

— Oui, d'accord. Alors ?

— Eh bien, comme vous venez d'interroger tout le monde et que tout le monde a un alibi, il ne reste plus qu'eux. Ça ne vous paraît pas évident ? »

Brady n'avait pas l'air convaincu, aussi Dermott poursuivit-il : « Pour moi, ce n'est pas un hasard si c'est justement Bronowski qui a été assommé, et Houston qui a découvert le corps. Quelle preuve avons-nous que Bronowski a vraiment été attaqué ? Aucune. Tout ce que nous savons, c'est qu'il est à l'infirmerie avec un bandage très impressionnant autour de la tête. Je ne crois pas à son histoire. Je ne crois pas qu'on l'ait attaqué. Si on lui ôtait son pansement, je ne serais pas surpris qu'on lui trouve une tempe indemne avec, au mieux, un peu de bleu pour faire joli. »

Brady paraissait sur le point de perdre patience. « Alors, non seulement vous vous méfiez des agents de sécurité, mais également des médecins ?

— De certains, oui. Et j'ai toujours dit que Blake ne m'inspirait pas confiance.

— Est-ce que vous avez le moindre indice qui vous permette de mettre en doute son honnêteté ?

— Pas vraiment, non. Mais l'intuition, ça compte aussi, il me semble. »

Brady se contenta de hausser les épaules.

« Nous avons également dressé la liste des membres de Prudhoe Bay qui se trouvaient à Anchorage la nuit du coup de téléphone, intervint Mackenzie. En tout, il y en a quatorze, tous du genre plutôt inoffensif. Mais Morrison a tout de même transmis les noms et les adresses au parquet d'Anchorage pour qu'on fasse toutes les vérifications d'usage.

— On a leurs empreintes ?

— Oui. Un collaborateur de Morrison s'est chargé de les relever.

— Est-ce que certains ont protesté ?

— Non, au contraire ; ils se sont tous montrés anxieux de collaborer.

— Ce qui ne prouve rien. Enfin, de mon côté, je ramène les empreintes relevées dans les cabines téléphoniques d'Anchorage. Je

les ai confiées à Morrison, qui est justement en train de les comparer avec celles de vos quatorze suspects.

— Ce sera vite fait, dit Mackenzie. Peut-être même qu'ils ont déjà terminé. Si je leur passais un coup de fil ? » Sans attendre la réponse, il décrocha le téléphone. Après un bref échange de paroles, il se tourna vers Dermott pour annoncer : « Néant. »

Brady fit entendre un soupir à fendre l'âme. « L'élite de Houston se trouverait-elle face à un mur ? gémit-il.

— Ne nous laissons pas démoraliser, fit Dermott. Oublions ces empreintes pour l'instant, et essayons de trouver autre chose. Peut-être que l'autopsie de Finlayson va ouvrir une brèche dans ce fameux mur, après tout.

— L'autopsie de Finlayson ? » Brady haussa les épaules d'un air accablé. « Mais elle n'a donné aucun résultat.

— La première n'a donné aucun résultat. La seconde sera peut-être différente.

— Quoi ? s'étonna Mackenzie. Il va y avoir une deuxième autopsie ?

— La première était superficielle. Une simple formalité.

— Inouï ! commenta Brady. Mais qui est-ce qui a autorisé cette nouvelle autopsie ?

— Tout cela n'est pas très officiel, répondit Dermott. Mais je l'ai demandée poliment, et on a bien voulu m'accorder cette faveur. »

Soit à cause des propos de son collaborateur, soit parce qu'il venait de renverser son verre, Brady laissa échapper un juron. Il se servit un nouveau daiquiri, prit une profonde aspiration, et dit : « Vous n'avez sans doute pas eu le temps de me consulter ?

— J'avoue que je n'y ai pas songé. De toute manière, je n'allais pas vous téléphoner comme ça d'Anchorage sans être certain que la ligne n'était pas surveillée.

— Alors vous auriez pu m'en parler ce matin, avant de partir.

— C'est une idée qui ne m'est venue que plus tard, dans l'avion. C'est dans l'avion que j'ai commencé à me demander s'il ne pouvait pas y avoir un lien quelconque entre Blake et la mort de Finlayson. Je

suis la seule personne à avoir vu le corps entre là fin de l'autopsie et le moment où on l'a mis dans le cercueil. » Dermott s'interrompt pour boire quelques gorgées. « J'étais là, et Blake m'a montré les traces que portait Finlayson à la nuque, là où on l'a assommé. Durant le vol, il m'est tout à coup venu à l'esprit que je n'avais jamais vu des meurtrissures ou des contusions de cette nature. Et je me suis dit que peut-être, contrairement à ce que Blake essayait de me prouver, ces marques avaient dû lui être faites alors qu'il était déjà mort. Une chose est certaine, c'est que, s'il a été réellement matraqué, ses vertèbres doivent être sinon brisées, du moins enfoncées.

— Et le sont-elles ? demanda Mackenzie.

— Je ne sais pas. Il m'a semblé que non. Mais le Dr Parker saura, lui.

— Le Dr Parker ?

— Le médecin légiste que j'ai vu à la police d'Anchorage. Un type qui m'a paru assez brillant. Dans le genre vieux garçon. D'abord, ma requête ne lui a pas beaucoup plu. Manifestement, il pensait comme vous qu'une seconde autopsie est une chose qui ne se fait pas. Il a lu le certificat de décès établi par Blake, et il a eu l'air de le trouver tout à fait cohérent.

— Et tu l'as persuadé du contraire ?

Pas vraiment. D'ailleurs, il ne m'a rien promis. Mais il m'a paru suffisamment intéressé pour faire quelque chose. » Dermott s'interrompt un instant avant d'ajouter : « Ça ne donnera peut-être rien. C'est peut-être un nouveau coup dans l'eau. Tout de même, j'ai trouvé un peu curieux que le Dr Parker n'ait jamais entendu parler du Dr Blake.

— Vous n'ignorez pas que l'Alaska couvre une superficie plus importante que celle de la moitié de l'Europe occidentale ? ricana Brady.

— Depuis le temps qu'on me le répète, ce serait difficile, s'irrita Dermott. Mais contrairement à celle de l'Europe occidentale, sa population se résume à quelques centaines de milliers d'habitants. Et je serais surpris si, en dehors des quelques rares hôpitaux, il y avait plus de soixante ou soixante-dix médecins. C'est pourquoi il me paraîtrait tout à fait logique qu'un vieux de la vieille comme Parker puisse les connaître tous ! »

Cette fois-ci, Brady semblait ébranlé. « Après tout, vous n'avez peut-être pas tort. De toute façon, une petite enquête sur les antécédents de Blake ne peut pas faire de mal.

— Surtout pas, renchérit Mackenzie. Et avec Morrison sous la main, ce sera vite fait. En plus, je suis sûr que ce serait intéressant de savoir qui l'a nommé à son poste, ou du moins qui l'a recommandé.

— Sans compter que ça va peut-être restreindre enfin le champ de nos investigations. » L'approbation de ses auditeurs paraissait stimuler Dermott. « Et puis je pense à autre chose. Vous vous souvenez que, peu après notre arrivée ici, quand nous avons demandé si l'on savait de quel type d'armes on s'était servi contre Bronowski, Morrison nous a répondu... je ne sais pas si je le cite exactement, mais en tout cas c'était à peu près ça : « Le Dr Blake dit qu'il n'est pas un spécialiste en matière d'actes criminels ? »

Brady acquiesça.

« Eh bien, ce matin, quand j'étais avec lui dans la chambre de Finlayson à discuter des causes de sa mort, il m'a dit comme ça sans y toucher qu'il avait fait de la médecine légale. C'était, bien sûr, pour donner plus de poids à son diagnostic. Mais tout de même, c'était une contradiction : à un moment ou à un autre, il a menti. »

Dermott regarda Brady et demanda : « Vos types de New York qui enquêtent à propos de l'agence de Bronowski là-bas, on ne peut pas dire qu'ils s'agitent beaucoup. Vous ne pourriez pas les secouer un peu ?

— Je ne vois pas très bien comment. Comme vous l'avez dit vous-même, il y a bien des chances que le téléphone soit surveillé.

— Et le code, alors ? Il n'y a qu'à passer par Houston et demander qu'ils transmettent le message.

— Je vous avouerai que je ne m'en sens pas le courage. Composez le message qu'il vous plaira, et demandez qu'on le transmette pour moi. »

Tandis que Mackenzie ricanait, Dermott décrocha le téléphone et dicta un message à la standardiste. De ce code, dont l'inventeur jugeait l'utilisation insupportablement ennuyeuse, il avait une maîtrise telle que les mots lui venaient automatiquement, sans qu'il ait besoin de rédiger un brouillon d'abord.

À peine avait-il fini qu'on frappa à la porte. C'était Hamish Black.

La moustache du directeur général de l'Alaska était aussi parfaitement soignée que de coutume ; la raie qui partageait ses cheveux paraissait tirée au cordeau ; quant à son monocle, il était si bien vissé dans l'orbite qu'un ouragan n'aurait pas pu l'en déloger. Il était vêtu comme toujours, et comme toujours il avait l'air d'un comptable de la Cité. Cependant, son comportement général différait légèrement de ce qu'il était d'ordinaire : on l'aurait pris pour un comptable qui vient de découvrir que son client favori s'est rendu coupable d'importants détournements de fonds.

« Bonsoir, Messieurs. » Il leur dédia l'un de ces sourires glaciaux dont il avait le secret. « J'espère que je ne vous dérange pas, M^r Brady ?

— Entrez, entrez, je vous en prie. » Signe certain que son visiteur ne l'intéressait guère, Brady était l'amabilité même. « Et asseyez-vous. » Il balaya la pièce du regard et constata que tous les sièges étaient occupés. « Enfin...

— Non, je resterai debout. Je n'en ai pas pour bien longtemps.

— Puis-je vous offrir un verre, un de mes incomparables daiquiris ? Ou un cigare ?

— Merci. Je ne bois pas, et je ne fume pas non plus. » Une imperceptible grimace dit clairement le peu d'estime où il tenait ceux qui ne suivaient pas son exemple. « Je suis venu ici en tant que directeur général ; en tant que directeur général, il est de mon devoir de vous demander quels progrès vous avez accomplis jusqu'ici.

— Quels progrès nous avons accomplis ? répéta Dermott. Eh bien...

— Je vous remercie, mais ce n'est pas à vous que je m'adresse, monsieur.

— George ! » De la main, Brady eut un geste d'apaisement à l'intention de Dermott, prêt à quitter la pièce. Ensuite, il se tourna vers Black et lui dit sèchement : « Nous ne sommes pas vos employés, M^r Black. Nous avons été engagés directement par votre bureau de Londres. Il va donc vous falloir choisir : ou bien vous sortez d'ici tout de suite, ou bien vous changez de langage. »

Les lèvres de Black avaient disparu comme par enchantement. « Monsieur ! Je n'ai pas l'habitude...

— D'accord, d'accord. Nous le savons tous. Mais vous n'avez pas la chance de bénéficier d'une ambiance qui vous est favorable. Vous

vouliez donc savoir où nous en étions. La réponse est très simple : nulle part. Y a-t-il autre chose pour votre service ? »

Black était manifestement décontenancé. Habitué à d'autres façons, il avait du mal à trouver une contre-attaque. « Ainsi, vous admettez... bredouilla-t-il.

— Il ne s'agit pas d'un aveu, coupa Brady, mais d'une simple déclaration. Autre chose ?

— Autre chose, en effet. Je ne vois pas très bien de quelle façon votre séjour ici se justifie, et j'aimerais que vous me l'expliquiez. Notre compagnie ne peut pas se permettre de payer vos honoraires si elle n'obtient rien en contrepartie. Or, jusqu'ici, vous n'avez atteint aucun résultat, et je crains que les choses continuent de même. Votre spécialité est le sabotage industriel, mais ici, c'est plutôt de sang que de pétrole qu'il s'agit désormais. Pour ne rien vous cacher, je pense que la situation dépasse vos compétences et que vous n'êtes plus à votre place. Je suggère donc qu'à l'avenir l'enquête soit abandonnée à ceux qui ont l'habitude des affaires criminelles, c'est-à-dire au F.B.I. et à la police d'Etat.

— Je serais curieux de savoir ce qu'eux ont découvert. À moins, bien sûr, que vous ne soyez pas autorisé à nous le révéler. »

Black serra les lèvres un coup de plus.

« Puis-je me permettre une question, Mr Brady ? demanda Mackenzie.

— Mais bien sûr, Donald, allez-y.

— Mr Black, votre attitude actuelle ressemble étrangement à celle que vous avez adoptée lors de notre première rencontre. Votre qualité de directeur général pour l'Alaska vous permet-elle de nous renvoyer ?

— Certainement.

— De façon définitive ?

— Peut-être pas.

— Et pourquoi donc ?

— Vous savez parfaitement pourquoi. Il se pourrait que notre siège de Londres vous demande de revenir.

— Se pourrait-il aussi que, si la chose se reproduisait, ce soit vous

qu'il renvoie ?

— Je ne me suis jamais posé la question.

— En ce cas, vous feriez bien d'y réfléchir. En tenant compte du fait que M^r Brady est un ami personnel du président de votre compagnie. »

À la façon dont Black rajusta sa cravate, il n'était pas difficile de deviner que ce détail était nouveau pour lui. À la façon dont Jim Brady s'étrangla avec son daiquiri, il n'était pas moins aisé de comprendre qu'il l'ignorait, lui aussi.

« Pour en revenir à votre première attitude, poursuivit Mackenzie, M^r Dermott a dit à cette occasion que peut-être vous aviez quelque chose à cacher. De son côté, M^r Brady a suggéré que votre goût du secret, votre désir de garder pour vous des renseignements susceptibles de faire avancer l'enquête, pourrait bien être de l'obstruction. » Il semblait que Black avait pâli ; mais chez lui, cette pâleur était sans doute un signe de colère. Déjà, il se dirigeait vers la porte. « C'est intolérable. Je n'admettrai pas qu'on me parle une seconde, de plus sur ce ton. » Tandis qu'il sortait, Mackenzie lança sur un ton de reproche : « Ce n'est pas très poli d'interrompre quelqu'un au milieu de son discours. »

Les yeux de Black évoquaient la température extérieure. « Ce qui signifie ?

— Ce qui signifie que j'aimerais bien que vous m'écoutiez jusqu'au bout. »

Black jeta un coup d'œil à sa montre. « Alors soyez bref.

— Oh ! je sais que votre temps est précieux, M^r Black. » Deux petites taches roses s'étaient dessinées sur les maigres pommettes, car Mackenzie avait clairement laissé entendre qu'il ne croyait pas un mot de ce qu'il venait de dire. « Et je serai aussi bref que possible. En résumé, votre intransigeance nous intrigue. Vous ne nous avez pas caché que votre plus grand désir était de nous voir les talons. Vous ne nous avez pas caché non plus qu'on pouvait fort bien nous rappeler quelques jours plus tard. J'en tire la conclusion que vous voulez à tout prix vous débarrasser de nous, même si ce n'est que pour une brève période. Vous avouerez qu'on est en droit de se demander ce que vous avez l'intention de faire, ou de faire faire, pendant cette période-là.

— Je vois. Vous ne me laissez pas le choix, pas d'autre solution que de faire part de votre incompétence et de votre insolence au conseil

directorial de Londres. »

Quand la porte se fut refermée, Dermott commenta : « Il ne s'en est pas trop mal tiré ; je dirais même que sa sortie était assez réussie. Mais évidemment qu'il ne fera rien de ce qu'il a dit... surtout quand il aura réfléchi aux relations personnelles de Mr Brady avec le président du conseil. » Il regarda Brady. « À propos, je ne savais pas...

— Moi non plus ! » Brady paraissait enchanté. En se frottant les mains, il demanda à Mackenzie : « Dites-moi, Donald, dans quelle mesure pensiez-vous ce que vous venez de dire ?

— Quelle importance ? Pour moi, en tout cas, ça n'en a aucune. Tout ce que je sais, c'est que je ne supporte pas ce type-là.

— Ce n'est peut-être pas la base idéale d'un jugement objectif, mais comme travail de démolition, c'était superbe, déclara Dermott. Il y a des moments où un homme sait se hausser au-dessus de lui-même, bravo, Donald ! » Puis, se tournant vers Brady, il ajouta : « Rappelez-vous, la première fois que nous avons bousculé notre ami, vous avez dit qu'il était bien dommage qu'il agisse de manière si louche car, sinon, il aurait fait un suspect idéal. Mais peut-être qu'il joue au plus fin, peut-être qu'il agit comme il le fait parce qu'il sait fort bien que c'est encore la meilleure façon d'éviter qu'on ne le soupçonne réellement. Vous voyez ce que je veux dire ?

— Oui. Je vois que vous vous embarquez encore dans une histoire au second degré : agir de façon suspecte pour éviter justement d'être soupçonné. Mais j'ai horreur de ça. Et puis je trouve que vous allez trop loin, George. Le directeur général de l'Alaska ! Tout de même, il faut bien qu'il y ait quelqu'un à qui nous puissions faire confiance. »

Une fois dans la chambre de Dermott, Mackenzie dit : « Il était bien long, ton message codé à Houston. En plus de les faire activer, qu'est-ce que tu leur as demandé ?

— Je leur ai demandé de vérifier si quelqu'un avait quitté l'agence de Bronowski dans les six mois précédant ou suivant le départ de Bronowski lui-même.

— Peut-être que Brady a raison. Tu deviens vraiment trop méfiant. Même si Bronowski a entraîné avec lui certains de ses anciens collègues, ils peuvent très bien avoir changé de noms.

— Peu importe. Il suffirait d'avoir leur description. Maintenant, pour ce qui est de la méfiance, je crois qu'il serait temps que Jim et toi

vous preniez exemple sur moi. Il ne faut pas perdre de vue que les salauds de l'Alberta connaissent le code de la compagnie d'ici, et que les salauds d'ici connaissent celui de la Sanmobil. En outre, il est évident que depuis le début, depuis les deux premiers messages, les deux équipes travaillent conjointement, coordonnent leurs mouvements, s'assurent que nous sommes ici pour agir là-bas, et vice-versa. Dans mon esprit, cela ne fait donc aucun doute que les deux équipes de sécurité ont été infiltrées. D'autant plus que, d'un côté comme de l'autre, nos seuls vrais suspects sont des agents de la sécurité.

— Tu crois donc que celui qui dirige toute l'affaire travaille dans la sécurité ?

— Pas nécessairement. Mais ce dont je suis sûr, c'est que nous n'allons pas tarder à apprendre qu'une nouvelle catastrophe s'est produite à Athabasca. Le tireur de ficelles doit penser que le moment est venu de faire une nouvelle fois danser les marionnettes. Qu'en penses-tu ?

— Oui, répondit sombrement Mackenzie. C'est bien possible. Et tu as entendu ce que j'ai dit à Black : pour une raison ou pour une autre, durant quelques jours, il veut être débarrassé de nous. S'il n'y parvient pas en nous demandant de partir, il y parviendra en organisant une nouvelle catastrophe à Athabasca. »

Pour tout commentaire, Dermott secoua pensivement la tête. Puis, fouillant dans ses affaires, il prit une liste de noms et la montra à Mackenzie. « C'est la liste des gens sur lesquels j'espère que Morrison voudra bien enquêter. Qu'est-ce que tu en dis ? »

Après avoir lu les noms, Mackenzie déclara : « Ça va faire bondir notre ami Morrison.

— Qu'il bondisse jusqu'à la lune, ça m'est bien égal du moment qu'il redescend, rétorqua Dermott. Il faut absolument que nous passions à l'action. » Il était sur le point d'ajouter quelque chose lorsque le téléphone sonna. Il décrocha. Bientôt, son visage devint terreux. Il ne paraissait pas s'être aperçu que le verre qu'il tenait à la main s'était brisé entre ses doigts.

CHAPITRE 11

« Fantastique ! s'exclama Stella en entrant dans le bureau de Corinne. Je n'aurais jamais cru que c'était si grand. J'ai l'impression que nous avons fait quatre-vingts kilomètres.

— Oui, c'est assez gigantesque, rétorqua Corinne, ravie de l'enthousiasme que manifestaient ses invitées. J'espère que cela vous a intéressée aussi, M^{rs} Brady ?

— Incroyable ! » Jean ôta son capuchon et secoua la tête pour libérer ses cheveux. « Ces draglines ! Je n'ai jamais rien vu de pareil. Ce sont des... des espèces de monstres préhistoriques fouillant dans les entrailles de la terre.

— C'est tout à fait ça. » L'imagination de Stella était en ébullition. « Des brontosaures. Absolument. C'était vraiment très gentil à M^r Reynolds d'organiser cette visite. Et de nous inviter à dîner.

— C'est bien naturel, fit Corinne. Nous adorons avoir des visiteurs. Ça nous change un peu ! Et vous verrez, vous aurez beaucoup de plaisir à rencontrer M^{rs} Reynolds. Bon. Voyons maintenant si le patron est prêt à partir. »

Elle annonça dans l'interphone que M^{rs} Brady et sa fille étaient de retour. On entendit la voix de Reynolds : « C'est parfait. J'en ai juste pour une minute. »

Corinne mit un peu d'ordre sur son bureau, verrouilla les tiroirs, et rangea les clés dans son sac à main. Ensuite, elle enfila une combinaison de nylon bleu et une paire de bottes doublées de fourrure. Elle était prête à sortir lorsque M^r Reynolds arriva dans le bureau, tout de bleu vêtu lui aussi.

« Mesdames, bonsoir, dit-il en souriant. J'espère que vous avez passé un bon après-midi. Ce n'était pas trop ennuyeux, au moins ?

— Bien au contraire, c'était passionnant, répliqua Jean. Fascinant même.

— Tant mieux. » Il se tourna vers Corinne. « Où sont nos gardes du corps ?

— Ils attendent dans le hall.

— Bien. Nous avons intérêt à ne pas les oublier, sinon votre père va me passer un savon. » Stella haussa les épaules en riant tandis qu'il lui ouvrait la porte.

Terry Brinckman, le chef de la sécurité, et Jorgensen, son adjoint, faisaient les cent pas dans le hall. Sans rien dire, ils les suivirent jusqu'au minibus noir et jaune de la compagnie qui les attendait devant l'entrée principale. Corinne prit place entre eux sur le siège arrière, cependant que Jean montait devant avec Stella et que Reynolds s'installait au volant.

Arrivés à proximité des grilles qui marquaient l'entrée de l'exploitation, Reynolds appela le gardien par radio et annonça son véhicule afin de lui éviter le soin d'avoir à sortir dans le froid. Commandé électriquement, l'énorme portail s'ouvrit devant eux, et Reynolds donna quelques petits coups de klaxon en guise de remerciements. Passée la clôture éclairée par des lampes à arc, ils s'enfoncèrent dans la nuit glacée, animée par les rares flocons de neige qui venaient jouer dans le pinceau des phares.

Le minibus était chaud et confortable. Le trajet ne devait prendre que quelque vingt minutes. Pourtant, Corinne se sentait vaguement mal à l'aise. Toute la journée, elle avait senti son patron à cran, et maintenant elle se prenait à redouter la soirée : comment savoir si elle ne serait pas un peu ennuyeuse ? Préoccupée de ce qu'on allait faire, elle se pencha vers Stella pour lui demander si elle savait jouer de la guitare.

« Bien sûr, répondit Stella. À condition que personne ne m'écoute !

— Elle joue très bien, affirma Jean. En tout cas, elle accompagne n'importe quelle chanson, et dans n'importe quelle tonalité.

— Génial, on va bien s'amuser ! » dit Corinne en reprenant sa place entre les deux gardes.

Le bus abordait maintenant la zone de collines séparant la région des sables de Fort MacMurray. Reynolds conduisait extrêmement prudemment, sans accélérations ni freinages brutaux, afin d'éviter un dérapage toujours possible sur une route que la neige soufflée rendait perpétuellement glissante. Cependant, à la sortie d'un brusque virage dont Brinckman venait de dire qu'il s'appelait le Tournant du Pendu, force lui fut d'appuyer violemment sur les freins : devant eux, un camion qui s'était immobilisé en travers de la route leur barrait le

passage. Il jura tandis que le bus se mettait à dérapier sur la gauche, mais il parvint à redresser de justesse.

« Regardez, s'exclama Corinne. Il y a quelqu'un sur la route ! »

Le bus s'arrêta à quelques mètres seulement du corps étendu, le visage dans la neige. À côté du camion, un homme essayait vainement de se mettre debout.

« Mon Dieu ! s'écria Jean. Ils ont eu un accident.

— Mesdames, surtout ne bougez pas ! ordonna Reynolds. Terry, allez voir ce qui se passe. »

Tandis que Brinckman ouvrait sa portière, Corinne sentit le froid la mordre au visage. Au même instant, elle vit qu'un troisième personnage courait, ou plutôt titubait, dans leur direction. Il avait le bras levé comme pour protéger ses yeux de la lumière des phares et, à la façon dont il boitait, on pouvait imaginer qu'il était gravement blessé.

Corinne sentit Brinckman fouiller sous le siège arrière en quête de la pharmacie de secours. Puis elle s'aperçut qu'il était tombé sur le flanc, ses pieds ayant dérapé sur la glace. Il se releva presque aussitôt, et, les jambes légèrement écartées pour s'assurer un meilleur équilibre, il s'avança vers le blessé, apparemment pour lui porter secours.

Ce qui se passa alors fut si rapide que, par la suite, Corinne se demanda cent fois si le souvenir qu'elle en conservait était bien exact. Comme Brinckman s'approchait du blessé, celui-ci se redressa brusquement pour le frapper d'une main experte qui le terrassa d'un seul coup. Renonçant alors à se protéger le visage, l'inconnu laissa retomber son bras, et Corinne remarqua qu'il portait un bas en guise de masque.

« Marche arrière, vite ! » hurla Stella. De son côté, Corinne se mit à crier. Cependant, avant que quiconque ait pu faire un geste, l'assaillant ouvrait la portière de Reynolds et jetait quelque chose à l'intérieur du véhicule.

Instinctivement, Corinne se colla au plancher. De l'avant lui parvinrent des cris étouffés et des hoquets caractéristiques de quelqu'un qui cherche vainement à reprendre son souffle. Puis les gaz l'atteignirent elle aussi, et elle se mit à se débattre comme s'il y allait de sa vie.

Au milieu de ses efforts, elle prit bientôt conscience qu'on tirait les

passagers de l'avant hors du véhicule. Toujours collée au plancher, elle s'immobilisa et essaya tant bien que mal de contrôler sa respiration. Cependant, elle entendit une voix demander : « Et la troisième, où est-ce qu'elle est ? » Une seconde plus tard, elle sentit qu'on l'empoignait par le capuchon de sa combinaison et qu'à son tour on la sortait de la voiture.

Sans trop savoir pourquoi, elle fit semblant d'être inconsciente. Sans doute cela lui parut-il plus sûr. Tandis qu'on la traînait sur la route glacée, en passant devant les phares du minibus, elle constata que l'homme qui jouait les blessés avait maintenant disparu. Le moteur du bus tournait toujours, et elle entendit qu'on mettait en marche celui du véhicule qui bloquait la route. Soudain, on la souleva comme un sac pour la déposer à l'arrière du camion, qui démarra presque immédiatement.

Pour la première fois elle eut peur, non pas tellement de se voir enlever, mais de mourir de froid. En dépit de sa combinaison matelassée, déjà elle grelottait ; si leur voyage dans ce camion ouvert devait se prolonger, le froid les tuerait tous...

Cependant, ses craintes allaient bientôt se dissiper. Après avoir roulé quelques minutes à peine, le camion s'arrêta. Le bruit de son moteur fut couvert par un grondement beaucoup plus puissant, qui parut les envahir et les envelopper. Prise d'une nouvelle terreur, Corinne ouvrit les yeux et constata qu'ils s'étaient arrêtés près d'un hélicoptère.

Elle sentit qu'elle aurait pu crier, ou courir, mais à quoi cela l'aurait-il avancée ? Une seule seconde d'hésitation était de trop. À nouveau on l'empoigna comme un sac, et comme un sac on la chargea dans l'hélicoptère.

Le bruit était assourdissant ; pourtant, elle crut entendre une femme crier : Stella se battait frénétiquement avec l'un des hommes masqués. Un autre fit coulisser la porte sur le côté du fuselage, mais il ne la ferma pas complètement, gardant la tête à l'extérieur pour crier quelque chose à quelqu'un demeuré au sol.

Le bruit du moteur s'enfla puis décrût à plusieurs reprises, comme si le pilote avait des difficultés mécaniques. Il s'enfla encore mais resta plus longtemps au faîte de sa puissance avant de revenir à un régime normal. Corinne, qui n'était jamais montée dans un hélicoptère, ne savait plus que penser : le pilote avait-il un problème ou les choses se déroulaient-elles tout à fait normalement ? Cependant, elle remarqua que l'homme qui, tout à l'heure, avait fait coulisser la porte de

l'appareil, avait laissé celle-ci légèrement entrouverte. Une idée désespérée lui traversa l'esprit : au moment du décollage, elle se précipiterait vers la porte, l'ouvrirait, et se jetterait dehors.

Avant qu'elle ait eu le temps d'évaluer les risques que comportait ce projet, elle sentit vibrer le plancher : ils avaient quitté le sol. Ensuite, une violente secousse se produisit. L'appareil était retombé, pensa-t-elle. La prochaine fois qu'ils décolleraient serait la bonne ; c'était le moment ou jamais.

Elle se leva d'un bond, se jeta sur la porte et l'ouvrit. Le vent la giffa violemment. Trop tard : ils avaient déjà quitté le sol. Prise dans un tourbillon glacé, elle se sentit happée vers l'extérieur. Elle s'agrippa tant bien que mal aux montants de la porte, mais ses gants glissaient désespérément sur le métal nu. Au bord de l'inconscient, elle entendit un homme hurler : « Vous êtes folle ! Vous allez vous tuer ! » Ensuite, elle bascula dans le vide. La dernière chose qu'elle vit fut une paire de phares trouant la nuit à travers laquelle elle tombait. Les deux secondes qui suivirent lui laissèrent de quoi faire des cauchemars durant le restant de ses jours. Le temps lui parut s'arrêter. Sa chute se prolongeait sans fin tandis qu'elle attendait le moment de s'écraser sur le sol. Elle essaya de crier, mais en vain. Elle essaya de respirer, mais sans plus de succès. Elle essaya enfin de se retourner, mais elle fut incapable de modifier le moins du monde son attitude. Elle tombait indéfiniment, impuissante et raidie par l'effroi.

Le choc se produisit comme dans un rêve. Au lieu du sol gelé de la toundra sur lequel elle croyait se briser, son corps rencontra quelque chose d'incroyablement doux. Elle atterrit dos en premier et continua de s'enfoncer plusieurs mètres comme dans un lit de plumes. Elle se retrouva couchée, haletante, s'efforçant de reprendre son souffle ; mais une fois qu'elle put à nouveau respirer, elle se mit à trembler de soulagement. À sa grande surprise, elle constata qu'elle riait autant qu'elle pleurait. La chance avait voulu qu'elle atterrisse au milieu d'une énorme congère.

Jay Shore était sur le point de quitter son bureau de la Sanmobil lorsque le téléphone sonna. Il décrocha mécaniquement. « Allô ? »

Une voix tendue répondit : « Ici le standard. Peter

Johnson, le chauffeur, vient de nous appeler par radio. Il voudrait vous parler immédiatement.

— Eh bien, passez-le moi. » Shore attendit.

« Allô ? Allô ? » Johnson était manifestement dans un état d'extrême agitation. « Mr Shore ? »

— C'est moi, oui. Reprenez votre calme. Qu'est-ce qui se passe ?

— Je rentre à Fort McMurray au volant du bus MB 3. Juste à la sortie d'un tournant, qu'est-ce que je trouve ? Le bus MB 5 abandonné au milieu de la route.

— Comment ça, abandonné ?

— Abandonné. Portes ouvertes, phares allumés, moteur en marche. Et le MB 5, c'est le bus qu'a pris Mr Reynolds pour rentrer chez lui.

— C'est bon, je vais envoyer quelqu'un.

— Et puis il y a autre chose.

— Quoi ?

— Je viens de voir décoller un hélicoptère à deux pas de la route, et quelqu'un en est tombé. Tombé. Et deux de nos agents de sécurité, Mr Brinckman et Mr Jorgensen, sont couchés sur la route ; ils ont l'air amochés, et plutôt gravement.

— Merde !

— Attendez ! En plus, il y a un camion bloqué dans la neige tout près de l'endroit d'où l'hélicoptère a décollé. Il essaye de repartir en direction de Fort McMurray.

— Ne vous en mêlez pas ! Faites attention ! Restez dans votre véhicule et attendez. J'arrive.

— D'accord, j'attends. »

Aussitôt la conversation terminée, Shore composa un nouveau numéro. Il savait que Carmody et Jones, les deux gars de la police montée à qui l'on avait confié pour mission de protéger la famille Brady, devaient eux aussi dîner chez les Reynolds ; il espérait donc les joindre là-bas. Bientôt, une voix lui répondit : c'était M^{rs} Reynolds.

« Mary ? Ici Jay Shore. Je suis désolé, il y a une petite complication. Bill et les dames risquent d'être un peu en retard. Non, non, j'espère que non. En tout cas, ne vous inquiétez pas. Est-ce que vos deux policiers sont déjà là ? Parfait. Oui, ce serait gentil. L'un ou l'autre, c'est égal. »

C'est John Carmody qui vint à l'appareil.

« C'est urgent, annonça calmement Shore. Je crois que vos protégées se sont fait enlever. Oui... je sais. » Il résuma ce qu'il savait en quelques phrases. « Ce que je voudrais que vous fassiez ? Que vous vous rendiez aussi vite que possible au Tournant du Pendu. Si vous croisez un véhicule en route, arrêtez-le : ça pourrait être le camion en question. D'accord ?

— D'accord, on y va. »

Carmody prit le volant et Jones s'installa à côté de lui, revolver en main. Avec sa traction quatre roues, la Jeep tenait mieux la route qu'une voiture normale, et pourtant il fallait se montrer très prudent.

Tout en conduisant, Carmody jurait entre ses dents. « Quels cons ! répétait-il. On leur confie ces nanas pour l'après-midi, et ils réussissent à se les faire enlever ! Tu parles d'agents de sécurité ! Avec eux, la Sanmobil est sauvée ! »

Soudain, ils aperçurent des phares venant dans l'autre direction.

« Coupe-leur la route ! ordonna Jones. Arrête-toi en travers.

— Non, je crois qu'il vaut mieux leur faire face. Comme ça, on va les éblouir. Et de toute façon ils ne pourront pas passer. »

Carmody s'arrêta au milieu de la route, ses grands phares allumés. Passé le dernier tournant qui les séparait, l'autre véhicule vit l'obstacle, freina et dérapa dangereusement à droite et à gauche avant de s'arrêter à son tour.

Jones ouvrit la portière et sortit. Il avait à peine parcouru quelques mètres qu'un éclair jaillit de la vitre du chauffeur, instantanément suivi d'une détonation. Jones porta une main à l'épaule et s'effondra sur le côté. Cependant, l'autre chauffeur s'apprêtait à repartir. Les pneus patinèrent un instant avant de mordre dans la neige. Enfin le véhicule bondit en avant, heurta la jeep et la poussa de côté de façon à pouvoir passer. Bientôt ses feux arrière disparurent en direction de Fort McMurray.

Carmody essaya vainement d'ouvrir sa portière : sous l'effet de la collision, celle-ci s'était bloquée. Il se glissa sur le siège pour sortir par l'autre côté et porter secours à son camarade blessé. Jones n'avait pas perdu connaissance, mais il saignait abondamment. La balle l'avait atteint au coin supérieur gauche du thorax, et sous lui, une tache sombre s'élargissait sur la neige.

Carmody s'efforça de penser vite et bien. Il faisait beaucoup trop froid pour donner les premiers secours au blessé. S'il retirait le moindre des vêtements de Jones, celui-ci pourrait mourir sous l'effet du choc. La première chose à faire était donc de l'emmener dans un endroit chaud, et ensuite, à l'hôpital. Il lui fallait appeler une ambulance.

« Allez, Bill, dit-il doucement. Lève-toi, il le faut.

— Oui, souffla Jones. Ça va. Ça ira.

— Alors, debout. » Carmody l'aida à se lever et le conduisit gentiment jusqu'à la jeep, où il lui ouvrit l'une des portes arrière.

« Par ici, fit-il. La portière avant est bloquée. »

Après avoir installé le blessé aussi confortablement que possible, il reprit sa place au volant, mit le chauffage au maximum, et essaya de lancer un appel radio. En vain. L'appareil avait dû se détraquer lors de la collision.

Un instant, Carmody envisagea de faire demi-tour pour prendre le camion en chasse, mais il se rendit vite compte que ce serait inutile : le chauffeur avait déjà bien trop d'avance sur lui pour qu'il ait la moindre chance de le rattraper sur une aussi courte distance que celle qui les séparait de Fort McMurray. Mieux valait continuer. Il serait bientôt au Tournant du Pendu, où devait attendre le chauffeur qui, le premier, avait donné l'alarme.

Cinq minutes plus tard, il arrivait à l'endroit où le minibus avait été abandonné. Déjà plusieurs autres véhicules étaient garés derrière, et Johnson était là, veillant à ce que personne ne touche au bus avant l'arrivée de la police. Brinckman et Jorgensen avaient été transportés dans le bus même de Johnson, où ils étaient étendus, dans un état semi-comateux.

Tout de suite, Carmody prit la situation en main. « Dégagez la route, ordonna-t-il. Et que tout le monde passe. »

Le bus de Reynolds une fois poussé sur le côté, on fit signe aux autres véhicules de passer. Le troisième était un camion à bord duquel se trouvaient les deux seuls employés de la Sanmobil sur lesquels Shore avait réussi à mettre la main malgré l'heure tardive. Utilisant la radio de Johnson, Carmody appela des renforts de police et avertit l'infirmerie de la Sanmobil que trois blessés étaient sur le point d'arriver. Il fit transporter Brinckman et Jorgensen dans sa jeep et

confia à l'un des hommes de la Sanmobil le soin de les conduire à l'infirmerie. Les deux, agents de sécurité commençaient à s'agiter.

« Surtout, n'essayez pas de parler, leur dit-il. Je viendrai vous voir tout à l'heure et vous aurez alors tout le temps de me raconter ce qui s'est passé. »

Lorsque la jeep eut enfin démarré, il se tourna vers Johnson pour lui demander : « Alors, qu'est-ce qui s'est passé ?

— C'est simple. Je suis arrivé et j'ai trouvé le bus au milieu de la route, comme vous venez de le voir. Les deux gars de la sécurité étaient étendus devant et essayaient de se relever. Je suis sorti voir ce qu'il y avait et j'ai entendu le bruit d'un hélicoptère, tout près.

— Où est-ce qu'il était ?

— Juste là. Je vais vous montrer. »

Il alluma une torche électrique et s'avança dans la toundra gelée. « Au bruit du moteur, on aurait dit qu'il avait des ennuis ; mais il a fini par décoller quand même, et il est parti tout droit en direction du nord. Voilà : vous pouvez voir les traces de ses patins. »

Dans le rayon de la lampe de poche, on voyait en effet les empreintes laissées par les longs et lourds patins de l'appareil, bien que celles-ci fussent en partie recouvertes par la neige soulevée par le souffle puissant du rotor.

« Est-ce que par hasard un détail vous a permis d'identifier le type de l'hélicoptère ? demanda Carmody.

— Non, hélas. Je n'ai vu qu'une ombre s'envoler dans le ciel. Je ne pourrais même pas dire la couleur exacte. Il m'a paru blanc, mais je n'en suis pas sûr. À part ça, je crois qu'il avait deux ailettes à l'arrière.

— Et ensuite, qu'est-ce qui s'est passé ? Quelqu'un est tombé. Où cela ?

— C'était une femme : je l'ai entendue crier. Elle est tombée par là-bas. Pas très loin.

— L'appareil était à quelle hauteur ?

— Peut-être une trentaine de mètres. Peut-être même plus.

— Elle est certainement morte. Mais mieux vaut regarder quand même. C'est terrible ! Une des Brady tuée ! »

Ils se dirigèrent vers l'endroit qu'avait désigné Johnson. Sur le sol légèrement en pente, le faisceau de la torche ne rencontrait rien que la blancheur égale de la neige.

« Il me semble que c'était ici, dit Johnson d'une voix hésitante. En tout cas, ça ne peut pas être beaucoup plus loin, sinon je n'aurais pas vu le corps tomber. Essayons encore par là. »

Ils prirent légèrement sur la gauche. Soudain, Carmody, qui jusque-là avait marché sans peine sur le sol gelé, s'enfonça dans la neige jusqu'à la ceinture. Tandis qu'en maugréant il se débattait pour sortir de là, Johnson se figea. « Ecoutez, écoutez. Il me semble que j'entends quelque chose. »

Ils prêtèrent l'oreille sans saisir autre chose que la plainte du vent. Et puis tout à coup, Johnson entendit à nouveau : un cri, un cri très faible et pourtant tout proche.

« Par ici, fit-il. Quelqu'un appelle, j'en suis absolument sûr. »

Ils se dirigèrent vers l'est, avançant péniblement dans la neige profonde. Dans cette même direction, le sol se creusait comme en une vallée miniature. Après une vingtaine de pas, ils entendirent à nouveau le cri, presque sous leurs pieds. Ils se mirent à appeler eux aussi et obtinrent une réponse. À quelques pas seulement, un trou de un mètre de large s'ouvrait verticalement dans la neige soufflée. Johnson y dirigea le faisceau de sa lampe, qui rencontra la tache bleue que faisait un vêtement.

« Eh ! vous ! M^{rs} Brady ? Stella ? appela Carmody. Est-ce que vous êtes blessée ?

— Non, répondit une voix étouffée. Et je ne suis ni M^{rs} Brady ni Stella.

— Qui êtes-vous, alors ?

— Corinne Delorme.

— Grands dieux ! Corinne. Ici Carmody. Patientez un peu : on va vous sortir de là. » Il envoya Johnson au camion chercher une pelle et une corde, et, cinq minutes plus tard, la jeune fille était hors de sa prison. Pour quelqu'un qui venait de passer plus d'une demi-heure à l'extérieur, elle était en remarquablement bonne forme, et cela, essentiellement grâce au fait que la neige l'avait isolée et complètement protégée du vent. Cependant, dès qu'elle se retrouva dans la chaleur du camion, elle eut une réaction et se mit à trembler

de façon spasmodique.

Le premier mouvement de Carmody fut de la conduire à l'hôpital, mais il se ravisa. Il fallait se montrer prudent. Les types de l'hélicoptère devaient penser qu'elle était morte. Elle avait une chance folle d'être toujours en vie : si elle avait atterri à cinq mètres à gauche ou à droite de l'endroit où elle était tombée, elle aurait été tuée sur le coup. Il pouvait y avoir un avantage à laisser croire aux ravisseurs que c'était bel et bien le sort qu'elle avait subi et qu'ils avaient désormais une autre mort sur la conscience. Mais pour cela, il fallait mettre Corinne à l'écart, que personne ne sache où elle se trouvait, du moins jusqu'au moment où Brady et son équipe seraient de retour.

« Vous savez ce que je pense ? demanda Carmody à Johnson. Il faudrait conduire Miss Delorme au bloc d'isolement. On va l'isoler. À partir du moment où vous aurez franchi la grille d'entrée, faites attention qu'on ne la voie pas, qu'elle se cache au fond du camion. Je préfère que personne ne sache où elle est. Et si jamais quelqu'un vous pose des questions, dites que vous êtes en mission spéciale pour M^r Shore. D'accord ? »

Johnson acquiesça.

« Vous avez entendu, Corinne ? » Carmody lui fit lever la tête pour être sûr qu'elle l'écoutait. « On va vous conduire dans un endroit sûr. Un endroit chaud et confortable. Vous y serez seule, mais je viendrai vous voir aussitôt que j'en aurai la possibilité. »

Toujours sous l'effet du choc, Corinne était incapable de dire quoi que ce soit.

« Allez-y, Johnson, démarrez maintenant, ordonna Carmody. Plus vite vous serez arrivé et mieux cela vaudra. »

CHAPITRE 12

Il était plus de minuit et il neigeait toujours abondamment lorsque Jim Brady arriva à Fort McMurray ; cependant, le hall de l'hôtel Peter Pond était aussi animé que si l'on avait été en pleine journée. Brady se laissa pesamment tomber dans un fauteuil. Il était fatigué. Le vol de Prudhoe Bay avait été sinistre : Brady, Dermott et Mackenzie n'avaient pratiquement pas échangé un mot.

Un grand brun à moustache s'approcha de lui : « M^r Brady ? Je suis Willoughby, le chef de la police. Enchanté de faire votre connaissance, malgré ces tristes circonstances. »

Brady lui adressa un sourire sans gaieté. « Tristes et difficiles... difficiles pour vous, M^r Willoughby. J'ai été désolé d'apprendre qu'un de vos hommes avait été tué.

— Grâce à Dieu, la nouvelle était prématurée. C'était la pagaïe, ici, quand on vous a téléphoné. L'homme en question a reçu une balle dans le poumon gauche et sa blessure paraissait très grave. Mais maintenant le médecin est nettement plus positif ; il prétend qu'il a bien des chances de s'en tirer.

— Tant mieux. »

Durant cet échange de propos, Brinckman et Jorgensen s'étaient approchés. Willoughby se tourna vers eux. « Je ne sais pas si vous connaissez...

— Oui, ces messieurs et moi nous connaissons, l'interrompit Brady. Je suis d'ailleurs surpris de vous voir en si bonne forme, messieurs. Je vous croyais blessés.

— Pas vraiment, expliqua Brinckman. Comme vient de vous le dire M^r Willoughby, il y a eu un moment de panique où tout le monde a eu tendance à exagérer les choses. En fait, nous n'avons pas été blessés mais seulement assommés.

— Pete Johnson, le gars qui a donné l'alarme, pourra en témoigner, déclara Willoughby. Il les a trouvés étendus sur la route, quasi morts de froid. »

Brady se tourna vers un nouvel arrivant. « Bonsoir, M^r Shore. Ou plutôt, bonjour. Je crains que la famille Brady empêche beaucoup de gens de dormir, cette nuit.

— Surtout, ne vous tourmentez pas pour ça. » Shore était manifestement bouleversé. « J'étais avec M^{rs} Brady et votre fille, hier après-midi. Ce qui est arrivé est terrible, d'autant plus que c'est arrivé alors qu'elles étaient nos invitées, et que vous, vous faites tout ce qui est en votre pouvoir pour nous aider. C'est un bien mauvais jour pour la Sanmobil.

— Peut-être pas tant que vous croyez, dit Dermott. Dieu sait que ça ne doit pas être drôle d'être enlevé, mais je ne crois pas que, pour l'instant, aucun des quatre soit vraiment en danger. Nous n'avons pas affaire à des fanatiques comme il y en a en Europe ou au Moyen-Orient, mais plutôt à des requins qui n'ont aucune animosité personnelle contre leurs victimes, qu'ils considèrent comme des otages. » Il serra les poings. « Ils feront bientôt connaître leurs exigences, des exigences sans doute exorbitantes, mais, si nous nous y plions, ils rempliront certainement eux aussi leur part du contrat. Lorsqu'ils ont obtenu ce qu'ils voulaient, les kidnappeurs professionnels rendent le plus souvent leurs victimes. Pour eux, c'est une façon d'être honnête, c'est-à-dire de ne pas ruiner le métier. »

Brady se tourna vers Willoughby. « Nous ne savons pas au juste ce qui s'est passé. Et j'imagine que vous n'avez pas encore eu le temps de faire une véritable enquête ?

— Hélas, non !

— Ils se sont donc volatilisés ?

— Envolés serait plus exact, puisque c'est un hélicoptère qui les a enlevés. À l'heure qu'il est, ils peuvent être à plusieurs centaines de kilomètres d'ici.

— Est-il possible qu'on ait pu les suivre au radar ?

— Pratiquement nulles. Ils ont certainement pris la précaution de voler assez bas pour qu'on ne puisse pas les repérer. En plus, dans cette partie de l'Alberta, même les palmiers sont plus nombreux que les stations radars. Dans le sud, c'est différent, et nous avons évidemment donné des ordres pour qu'on renforce la surveillance. Mais jusqu'ici on ne nous a rien signalé de particulier.

— Je vois. » Les mains jointes, Brady se renversa dans son fauteuil.

« Maintenant, il vaudrait peut-être mieux quand même que vous nous donniez des événements un petit compte rendu chronologique.

— Ce ne sera pas difficile. Jay ? »

Jay Shore se mit à raconter. « Voilà. Je suis la dernière personne à les avoir vus. À part eux » – il désigna Brinckman et Jorgensen – « qui sont partis avec les trois femmes dans un minibus de la Sanmobil que conduisait Bill Reynolds. »

Mackenzie intervint : « Est-ce que par hasard il y a eu des coups de téléphone avant leur départ ?

— Je ne sais pas. Pourquoi ?

— Autre chose. » Mackenzie regarda Brinckman. « Comment les kidnappeurs s'y sont-ils pris pour arrêter votre bus ?

— Il y avait un camion en travers de la route. Il bloquait complètement le passage.

— Ce camion, il n'a pas pu rester là bien longtemps, sinon il aurait risqué d'empêcher d'autres véhicules de passer. Est-ce qu'il y avait de la circulation à cette heure-là ?

— Non, pas particulièrement. Mais c'est une route où il y a tout de même un peu de trafic.

— Quelle est votre idée, M^r Mackenzie ? demanda Willoughby.

— Elle est tout ce qu'il y a de plus simple. Il me paraît évident que nos ravisseurs ont été rancardés. Ils connaissaient l'heure précise où Reynolds est parti avec ses passagers et ils savaient approximativement à quel moment ils passeraient à l'endroit de l'embuscade. Et, s'ils ont été avertis, que ce soit par radio ou par téléphone, ils l'ont forcément été par quelqu'un de la Sanmobil.

— Ce n'est pas possible ! » Shore paraissait sincèrement choqué.

« Au contraire, c'est la seule chose possible, affirma Brady. Mackenzie a raison.

— Bon Dieu ! essaya encore de protester Shore. Vous parlez de la Sanmobil comme d'un repère de brigands.

— Ce n'est pas non plus une école du dimanche », rétorqua Brady.

Dermott se tourna vers Brinckman. « Reynolds s'est donc arrêté en

voyant un camion au milieu de la route. Ensuite ?

— Tout s'est passé très rapidement. Deux hommes étaient couchés par terre. L'un ne bougeait pas et paraissait grièvement blessé, peut-être mort. Au contraire, l'autre s'agitait, il avait l'air de souffrir beaucoup. Deux autres types se sont précipités vers nous... enfin, façon de parler : ils tenaient tout juste sur leurs jambes. L'un avait un bras à l'intérieur de sa veste, comme s'il était blessé. Les deux se protégeaient le visage d'une main.

— Et ça ne vous a pas paru curieux ? demanda Dermott.

— Pas du tout. Il faisait nuit, nos phares étaient allumés, il nous a semblé normal qu'ils cherchent à s'abriter les yeux de la lumière pour ne pas être éblouis. »

Il y eut une pause, après laquelle Brinckman reprit : « Bon. Le type qui paraissait avoir un bras blessé s'est approché du bus du côté où je me trouvais. J'ai pris la pharmacie et je suis sorti. J'ai glissé sur la glace, et, quand je me suis remis debout, j'ai vu que le type portait un bas en guise de masque. À ce moment-là, il m'a frappé. J'ai remarqué qu'il tenait quelque chose à la main, mais je n'ai pas eu le temps de réagir. » Il haussa les épaules en soupirant. « Voilà, je crois que c'est tout. »

Dermott s'approcha de lui pour examiner de plus près son front contusionné. « Vous avez encore eu de la chance : quelques centimètres plus à droite et il vous fracturerait la tempe. Il ne s'est certainement pas servi d'une matraque de caoutchouc, mais plutôt d'un tuyau de plomb. »

Brinckman le regarda d'une curieuse façon. « Du plomb, vous croyez ?

— Oui, c'est ce qu'il me semble », rétorqua Dermott. Puis, s'adressant à Jorgensen, il demanda : « Et pour vous, comment ça s'est passé ?

— Comme vous pouvez le voir, ce n'est pas au front qu'on m'a frappé, mais à la mâchoire. J'ai d'ailleurs bien cru qu'elle était brisée. Ou bien le type qui s'est occupé de moi était un champion de boxe, ou bien il tenait quelque chose dans son poing. Il a ouvert la portière de M^r Reynolds, et, avant de la refermer, il a jeté à l'intérieur une espèce de bombe fumigène.

— Des gaz lacrymogènes, déclara Willoughby. Ça se voit : ses yeux

sont encore enflammés.

— Je suis sorti, reprit Jorgensen. Je brandissais mon arme, mais, dans l'état où je me trouvais, ça aurait aussi bien pu être un pistolet à eau : autant dire que j'étais aveugle. Après ça, la première chose dont je me souviens, c'est Pete Johnson essayant de me ranimer.

— Autrement dit, vous n'avez pas vu de quelle façon Reynolds et ses passagères se sont fait enlever », conclut Brady. Puis, après avoir balayé le hall du regard, il demanda : « Où est Carmody ?

— Au poste, répondit Shore. Il n'a pas encore terminé son rapport. Pete Johnson est avec lui. Ils vont arriver d'un moment à l'autre.

— Parfait. » À nouveau, Brady s'adressa à Brinckman. « Le type qui vous a attaqué, est-ce qu'il portait des gants ?

— Je ne sais pas. » Brinckman réfléchit un moment, puis expliqua : « Sorti du faisceau des phares, il faisait très sombre ; et comme je l'ai déjà dit, tout s'est passé de façon extrêmement rapide. Mais je ne crois pas.

— Et votre type à vous, M^r Jorgensen ?

— J'ai vu ses mains assez nettement quand il a jeté la bombe à l'intérieur de la voiture. Non, il ne portait pas de gants.

— Merci, messieurs. C'est à vous, maintenant, M^r Willoughby, que j'aimerais poser quelques questions.

— Je vous en prie. » Willoughby s'éclaircit la gorge.

« Le camion des ravisseurs, vous dites qu'il a été volé ?

— C'est exact.

— On l'a identifié ?

— Oui. Il appartient à un garagiste du coin qui devait partir chasser durant deux jours.

— À cette saison ?

— Oh, vous savez, pour les fanatiques, toutes les saisons sont bonnes. En tout cas, hier après-midi, quand on l'a vu passer dans les rues, on a pensé qu'il partait à la chasse. Du moment qu'il en avait parlé...

— Je vois. Vous avez relevé les empreintes qu'on peut trouver à l'intérieur et à l'extérieur du camion ?

— On vient de le faire. Ça a été un long travail. Il y en a des centaines.

— Est-ce qu'on peut les voir ?

— Bien sûr. Je vais en faire tirer des photocopies. Mais croyez-vous que dans ce domaine vous puissiez obtenir de meilleurs résultats que la police ?

— Sait-on jamais ? » Brady eut un sourire énigmatique. « Mr Dermott est un expert international en matière d'empreintes.

— Ah bon, je ne savais pas. » Willoughby lança à Dermott, quelque peu gêné, un regard plein d'admiration.

« En ce qui concerne l'hélicoptère, reprit Brady pour changer de sujet, est-ce qu'on a une chance de pouvoir l'identifier d'après les marques que ses patins ont laissées dans la neige ? »

Willoughby secoua la tête. « Ce serait trop beau. On pourrait tout au plus déterminer la marque de l'appareil, mais on ne serait pas plus avancé pour autant. Selon toutes probabilités, il y aurait des douzaines et des douzaines d'appareils du même type dans la région. Ici, c'est comme l'Alaska : un pays d'hélicoptères. Les voies de communications sont très peu développées. En fait, depuis Edmonton, il n'y a que deux routes goudronnées qui partent en direction du nord. Et en dehors de Fort McMurray, Peace River et Fort Chipewyan, il n'y a pas d'aéroports commerciaux dans une région de cinq cent mille kilomètres carrés.

— Oui, je comprends, acquiesça Brady. Vous en êtes réduits à utiliser des hélicoptères.

— En toutes saisons, c'est le mode de transport le plus pratique ; en hiver, c'est le seul.

— Autrement dit, nos chances de voir aboutir à quoi que ce soit des recherches aériennes même intensives sont pratiquement nulles.

— Elles sont tout à fait nulles, renchérit Willoughby. Et peut-être que vous comprendrez encore mieux pourquoi si je dresse une comparaison. La Sardaigne est le haut lieu du kidnapping ; il semble que là-bas ce soit devenu un passe-temps national. Chaque fois qu'un milliardaire est enlevé, l'Italie met tout en œuvre pour essayer de

coincer les coupables. La marine bloque les ports de presque tous les villages de pêcheurs. L'armée établit des barrages sur les moindres routes et envoie patrouiller dans les montagnes des troupes spécialement entraînées. L'aviation met sur pied toutes les opérations de reconnaissance possibles et imaginables. Mais ce gigantesque déploiement de force n'a jamais permis de localiser la cachette d'un seul ravisseur. Or, l'Alberta est vingt-sept fois plus grand que la Sardaigne, et les ressources que nous avons à disposition sont une fraction des leurs. Je crois avoir répondu à votre question, non ?

— Hélas ! Mais dites-moi, M^r Willoughby, si vous aviez enlevé quatre personnes et que vous les aviez sur les bras, où les cacheriez-vous ?

— À Edmonton ou à Calgary.

— Mais ce sont des villes. Sûrement que...

— Ce sont des villes, précisément, et qui comptent chacune environ un demi-million d'habitants. Là-bas, mes captifs ne seraient pas cachés : ils seraient perdus.

Brady était trop accablé pour rétorquer quoi que ce soit. « Si je comprends bien, conclut-il, nous ne sommes réduits à attendre que les ravisseurs se manifestent pour pouvoir prendre une quelconque initiative. » Puis, se tournant vers Brinckman et Jorgensen : « Dans ces conditions, messieurs, je crois que nous n'aurons plus besoin de vous. Bonne nuit, et merci de votre collaboration. »

Lorsqu'ils furent partis, Brady se décida à quitter son fauteuil. « Toujours pas signe de Carmody ? Allons l'attendre dans ma chambre, nous y serons plus à l'aise. Et la réception ne manquera certainement pas de nous avertir de son arrivée. Par ici, Messieurs. »

Une fois dans la chaleur de sa chambre, armé d'un nouveau verre, Brady parut soudain secouer sa fatigue.

« Je n'ai pas très bien compris où vous vouliez en venir, George. Expliquez-nous un peu, dit-il vivement.

— À quel sujet ?

— Tout à l'heure, vous avez dit en substance que vous vous inquiétez davantage des exigences de l'ennemi que du sort de ma famille... Pourtant, vous aimez ma famille. Alors, que vouliez-vous dire ?

— La première exigence de l'ennemi sera que vous, Don et moi, nous reprenions bien sagement le chemin de Houston. Ils doivent être convaincus que nous sommes sur le point de trouver quelque chose.

« Deuxièmement, vous allez recevoir une demande de rançon, une rançon qui, pour rester dans le domaine du possible, ne dépassera certainement pas deux millions de dollars.

« Troisièmement, et c'est là que les choses deviennent vraiment sérieuses, nos adversaires vont faire connaître leurs exigences pour laisser Prudhoe Bay et la Sanmobil exploiter leur pétrole en paix. Et là, il faut s'attendre à tout, car ils ont tous les atouts en main. Comme nous avons eu l'occasion de le constater, les installations des deux compagnies sont extrêmement vulnérables, et aussi longtemps que nous ne les avons pas identifiés, les saboteurs peuvent continuer leur travail de destruction à peu près où bon leur semble.

« Leur prix sera donc élevé. J'imagine qu'ils vont le fixer sur la base du coût global des deux installations – c'est-à-dire dix milliards de dollars – et sur la perte que représente pour les deux compagnies l'arrêt de la production – c'est-à-dire plus de deux millions de barils par jour. Quant à savoir s'ils vont exiger le cinq ou le dix pour cent du total, je l'ignore. Cela dépendra sans doute de la situation du marché. Mais une chose est certaine : si leur prix est trop élevé par rapport à ce que le marché peut supporter, les compagnies pétrolières arrêteront les frais et laisseront aux compagnies d'assurance le soin de se débrouiller entre elles.

— Pourquoi n'avez-vous pas expliqué tout cela en bas ? se plaignit Brady.

— Parce que j'ai horreur de parler devant un public trop nombreux. » Dermott se pencha vers Jay Shore. « Est-ce que votre bureau d'Edmonton vous a envoyé les empreintes qu'on vous a demandées ?

— Elles sont chez moi, dans mon coffre.

— Parfait. »

Willoughby avait dressé l'oreille. « Quelles empreintes ? » demanda-t-il.

Shore hésita à répondre jusqu'au moment où Dermott l'encouragea d'un signe de tête imperceptible. « M^r Brady et ses collaborateurs semblent persuadés que nos ennemis ont l'appui actif de certains

employés de la Sanmobil, expliqua-t-il. Mr Dermott soupçonne en particulier le personnel de la sécurité et tous ceux qui ont accès à notre coffre. »

Willoughby le fusilla du regard. Manifestement, il considérait que l'affaire concernait la police canadienne et non pas des amateurs étrangers. « Auriez-vous l'obligeance de nous dire pourquoi ? demanda-t-il sèchement.

— Parce qu'ils sont nos seuls suspects. Non seulement ils disposent des clés donnant accès à la réserve où ont été volés les explosifs, mais ils les ont sur eux tandis qu'ils accomplissent leurs tours de garde. En outre, j'ai de bonnes raisons de soupçonner le personnel de la sécurité du pipe-line de l'Alaska. Enfin, il me paraît plus que probable que les deux équipes travaillent main dans la main sous les ordres des mêmes patrons. Sinon, comment expliquer que les saboteurs d'ici connaissent le code de la B.P. Sohio, et que ceux de là-bas connaissent celui de la Sanmobil ?

— Ce n'est qu'une supposition, protesta Willoughby.

— Evidemment. Mais c'est une supposition qui tombe dans le domaine du probable. Et n'est-ce pas une des méthodes fondamentales de la police que d'échafauder une théorie et de l'examiner sous tous les angles avant de l'écarter ? C'est ce que nous avons fait, mais, après l'avoir examinée sous tous les angles, nous ne voyons pas pourquoi nous l'écarterions. »

Les sourcils froncés, Willoughby demanda : « Ainsi, les types de la sécurité ne vous inspirent pas confiance ?

— Je suis persuadé que la plupart d'entre eux sont honnêtes, rétorqua Dermott. Mais tant que je n'en ai pas la preuve, je suis forcé de les considérer tous comme suspects.

Y compris Brinckman et Jorgensen ?

— Surtout Brinckman et Jorgensen.

— Vous êtes fou, ma parole ! Après ce qui leur est arrivé ?

— Qu'est-ce qui leur est arrivé ?

— Enfin ! Ils viennent de vous le raconter. » Willoughby ne savait plus trop à quel saint se vouer.

« Ils viennent de me le raconter, oui, mais rien ne me force à les

croire. Et j'aurais plutôt tendance à penser qu'ils ne disent pas la vérité.

— Pourtant, leur histoire a été confirmée par Carmody, ou plutôt par Johnson. Mais j'imagine que vous n'avez pas non plus confiance en lui ?

— Je déciderai si j'ai confiance ou non quand je le verrai. Mais, de toute façon, Johnson n'a pas confirmé leur histoire. Tout ce qu'il a dit, c'est que, quand il est arrivé sur les lieux, il a trouvé Brinckman inconscient et Jorgensen essayant de se relever. C'est tout. Il ne sait pas davantage que vous et moi ce qui s'est passé avant.

— Et alors, qu'est-ce que vous faites des blessures ?

— Des blessures ? Parlons-en ! dit Dermott d'une voix sarcastique. D'abord, Jorgensen n'avait pas la moindre trace de coup. Quant à Brinckman, si vous vous êtes donné la peine de l'observer, vous aurez sans doute remarqué qu'il a bondi quand j'ai parlé d'un tuyau de plomb – il était trop ravi que je m'intéresse à son cas et que je marche dans le scénario. Non, tout cela ne me paraît pas évident. Il y a quelque chose qui cloche dans l'affaire. Je croirais volontiers que les deux hommes étaient en parfait état jusqu'au moment où ils ont vu arriver Johnson. Là, selon les instructions reçues, Jorgensen a frappé Brinckman à la tête juste assez fort pour l'envoyer dans les pommes un moment.

— « Selon les instructions reçues... les instructions de qui ? demanda Willoughby légèrement agacé.

— C'est ce qui reste à découvrir. Mais peut-être que cela vous intéressera d'apprendre que, dans l'affaire, ce n'est pas la première blessure bizarre sur laquelle nous tombons. Un médecin de Prudhoe Bay a eu l'occasion de constater que nous étions très méfiants sur le sujet. Donald et moi avons eu à examiner le corps d'un ingénieur assassiné dont l'index avait subi une bien curieuse fracture. Les explications que nous a fournies le bon docteur ne nous ont pas entièrement satisfaits. Il a dû donner l'ordre que, si un incident de cette nature se reproduisait, les agents de sécurité qui se trouvaient dans les parages puissent montrer des blessures prouvant leur innocence et, dans le cas qui nous intéresse, attestant les efforts qu'ils ont faits pour défendre ceux qu'ils étaient censés protéger. »

Willoughby le regarda d'un air incrédule. « Vous ne manquez pas d'imagination en tout cas ! »

Dermott s'apprêtait à répliquer, mais la soudaine arrivée de Carmody et de Johnson l'en empêcha. Les deux hommes paraissaient épuisés, ce à quoi Brady songea aussitôt à remédier en leur servant un whisky bien tassé.

Après avoir été chaudement félicité du travail qu'il avait accompli, Carmody entreprit de raconter par le menu ses exploits de la soirée. Son récit ne devint passionnant qu'au moment où il en arriva à la scène des traces laissées par l'hélicoptère. Là, il s'interrompt au beau milieu d'une phrase pour demander d'une voix hésitante : « M^r Brady, je voudrais... enfin... puis-je vous parler seul à seul. »

Quelque peu surpris, Brady répondit : « Evidemment. Mais je n'en vois pas très bien l'intérêt. Ces messieurs jouissent de toute ma confiance, et ils peuvent entendre tout ce que vous avez à dire.

— Bien. En ce cas, voilà : c'est à propos de la fille, Corinne... » Et il leur expliqua comme il l'avait retrouvée. Cette fois-ci, l'auditoire était captivé.

« Je ne sais pas si j'ai bien fait, conclut Carmody, mais j'ai pensé que, si on laissait croire qu'elle n'avait pas survécu, peut-être que pour nous ce serait un atout.

— Vous avez fort bien raisonné, approuva Brady.

— Mais où est-ce qu'elle est, maintenant ? s'inquiéta Dermott.

— À l'isolement. Elle a été un peu sonnée, bien sûr, mais je crois qu'elle va tout à fait bien. »

Dermott laissa entendre un soupir de soulagement.

« Tiens, tiens ! plaisanta Brady. Doit-on conclure que cette heureuse nouvelle touchant la santé de cette jeune personne vous procure un certain plaisir ?

— Pour ça oui ! » répondit Dermott. Puis, craignant d'avoir montré un peu trop d'enthousiasme, il ajouta : « Comme à tout le monde, je pense.

— À part ça, reprit Carmody, j'ai recueilli sa déposition. Est-ce que ça vous intéresse ?

— Evidemment, répondit Brady. Si vous l'avez avec vous, lisez-la nous tout de suite. »

Carmody, qui n'avait pas encore recopié la déposition de la jeune fille, éprouvait quelque difficulté à déchiffrer ses notes. Au début, le récit ne faisait que confirmer ce que tout le monde savait déjà. Cependant, un détail fit bientôt sursauter Dermott. « Un homme ? s'étonna-t-il. Elle a bien dit un homme ? »

— Oui, oui, confirma Carmody qui reprit sa lecture quelques phrases plus haut : « J'ai vu deux hommes étendus sur la route comme s'ils étaient blessés. L'un était absolument immobile ; l'autre bougeait un peu. Et puis un autre homme s'est approché de nous en titubant. Il avait une main devant les yeux. Mr Brinckman était assis à ma droite. Il est sorti, et il s'est mis à chercher la pharmacie qui se trouvait sous le siège. Sur quoi il est tombé ; je pense qu'il a glissé. Il s'est relevé. Alors, j'ai vu que l'autre s'apprêtait à le frapper. Bien sûr, je n'ai rien pu faire. Il s'est écroulé... Mr Brinckman, je veux dire. L'autre type portait un bas en guise de masque. Il a ouvert la portière de Mr Reynolds et il a jeté quelque chose à l'intérieur du bus... »

— Ça y est ! s'exclama Dermott en tapant du poing sur la table. Cette fois, on les tient !

— Mon cher, serait-ce trop exiger que de vous demander une explication ? fit sèchement Brady.

— C'est simple. Toute l'affaire est un coup monté. Ils nous ont raconté des salades. Ils nous ont dit que deux hommes s'étaient approchés d'eux : s'il y en avait deux, c'était plus plausible qu'ils n'aient pas résisté. Car ils n'ont même pas essayé de résister. Ils ont joué le rôle qu'on leur a demandé. Jorgensen a tout simplement laissé matraquer son copain.

— Ce qui expliquerait que les gaz lacrymogènes ne l'aient pas davantage affecté, dit pensivement Brady.

— Evidemment, approuva Dermott. Sachant ce qui allait se passer, au moment où l'autre est arrivé avec sa bombe, Jorgensen a fermé les yeux et retenu son souffle ; de cette façon-là, il n'avait pas grand-chose à redouter. Et tout de suite après, il est lui-même sorti du bus. Mais écoutez ce que dit la fille : quand on l'a transportée dans le camion, il n'y avait plus personne sur la route. Tout le monde était ressuscité. Et on comprend pourquoi : il fallait que tout le monde s'entraide pour transporter les captifs dans l'hélicoptère. C'est clair. Et ce n'est que lorsqu'ils ont vu approcher les phares de Johnson que Brinckman et Jorgensen ont repris leurs rôles de blessés. »

Willoughby jura entre ses dents. « Je crois bien que vous avez

raison, dit-il lentement. Oui, je le crois vraiment. L'ennui, c'est que nous n'avons pas la moindre preuve contre eux.

— Il n'y aurait pas moyen de trouver quelque chose qui justifie une détention préventive ? suggéra Dermott.

— Je ne vois vraiment pas quoi.

— C'est bien dommage. J'aurais dormi plus tranquillement. Dans ces conditions, je crois que je vais purement et simplement renoncer à me mettre au lit. La perspective d'être assassiné durant mon sommeil n'a rien pour me séduire. »

Brady faillit s'étrangler. « Pourrais-je savoir ce que signifie cette mauvaise plaisanterie ?

— Elle signifie qu'à mon avis on va bientôt essayer de nous supprimer, Donald, moi... et vous. »

Brady parut sur le point d'exploser, mais il resta sans voix.

« Et en parlant comme vous l'avez fait tout à l'heure dans le hall, vous avez encore aggravé notre cas, ajouta sèchement Dermott en se tournant vers Willoughby pour demander sans transition : Pourriez-vous poster un homme chez M^r Shore cette nuit ?

— Oui, bien sûr, mais pourquoi ?

— Parce qu'en annonçant qu'il voulait une copie des empreintes trouvées sur le camion, M^r Brady a fort malencontreusement fait savoir à Brinckman et à Jorgensen que vous aviez demandé pour nous à votre Q.G. d'Edmonton un certain nombre d'empreintes susceptibles d'éclairer un peu trop notre lanterne. Et parce que, s'ils ne le savent pas déjà, ils ne tarderont pas à découvrir que les copies de leurs propres empreintes se trouvent dans le coffre de M^r Shore.

— Mais à quoi cela les avancerait-il de s'emparer de ces copies ? demanda Brady. Du moment que les originaux sont à la police d'Edmonton...

— Peut-être, mais même dans les locaux de la police, les originaux peuvent être détruits.

— Et alors ? intervint Willoughby. Ces empreintes, on n'aura qu'à les prendre une fois de plus.

— Sous quel prétexte ? Parce que vous avez des soupçons ?

N'importe quel avocat réussirait à en tirer prétexte pour vous faire déplacer ! »

Willoughby ne trouva rien à rétorquer. Cependant, Mackenzie s'en mêla : « Il me semble que tu m'oublies. Tu m'as pourtant promis un attentat. Est-ce que moi aussi j'aurais commis une grossière erreur ? »

— En effet. Tu as dit que les ravisseurs avaient dû être renseignés par des gens de la Sanmobil quant à l'heure à laquelle ils devaient s'attendre à voir arriver le bus de Reynolds. Tu avais raison, bien sûr. Mais Brinckman et Jorgensen ont certainement pensé que, par-là, tu voulais dire que c'était eux qui avaient fourni le renseignement. Peut-être même s'imaginent-ils qu'on peut retrouver leur appel, quoique, normalement, les appels donnés depuis l'exploitation ne soient pas surveillés.

— C'est vrai, avoua Mackenzie. Je suis complètement idiot. J'aurais dû y penser.

— Trop tard. Maintenant, le mal est fait. Et quand Mr Brady et toi vous vous êtes mis à parler, je n'ai pas vu comment vous arrêter. Vous faire des reproches en public, ça n'aurait fait qu'aggraver les choses. »

Le téléphone se mit à sonner. Dermott, qui se trouvait à côté, décrocha aussitôt. Il écouta un instant, puis déclara : « Je crois que c'est à Mr Shore que vous devriez parler. Il est justement là. Je vais vous le passer. »

Shore prit la communication. Pendant qu'il écoutait, tout le monde demeura silencieux, comme fasciné par la transformation de son visage. Lorsque, la conversation terminée, il raccrocha d'une main tremblante, tous ses traits s'étaient affaissés et il était d'une pâleur de cire.

« Ils ont eu Grigson, annonça-t-il d'une voix sans timbre.

— Grigson ? Qui est-ce ? demanda Brady.

— Le président de la Sanmobil. Rien de moins ! »

CHAPITRE 13

Le jeune médecin de la police, un garçon dénommé Saunders, se redressa et regarda l'homme étendu devant lui. « Il finira par s'en remettre mais, pour l'instant, c'est tout ce que je peux faire pour lui. Il faudra qu'il passe entre les mains d'un chirurgien orthopédiste.

— Et moi, il faudra que j'attende combien de temps avant de pouvoir l'interroger ? demanda Brady.

— Avec le sédatif que je viens de lui donner, il en a pour plusieurs heures avant de refaire surface.

— Vous n'auriez pas pu attendre un peu avec votre damné sédatif ? »

Le Dr Saunders dévisagea Brady avec un manque d'enthousiasme évident. « J'espère pour vous que vous n'aurez jamais le haut du bras et l'épaule fracassés. Mr Grigson souffrait le martyre. Même s'il avait été conscient, je ne vous aurais pas laissé l'interroger. »

Brady grogna quelque chose sur l'esprit tyrannique des médecins, puis se tourna vers Shore pour demander avec humeur : « Et qu'est-ce qu'il faisait ici, Grigson ? »

— Enfin quoi, il avait bien le droit d'y être ! rétorqua sèchement Shore. Plus que vous et que moi. La Sanmobil est le rêve d'un homme, et d'un seul. Et cet homme est couché devant nous. Il lui a fallu neuf ans pour faire de ce rêve une réalité, et durant ces neuf ans il n'a pas cessé de se battre. C'est le président, vous comprenez ? Le président ! »

D'une voix apaisante, Mackenzie demanda : « Quand est-ce qu'il est arrivé ? »

— Hier après-midi. Il venait d'Europe. »

Mackenzie secoua la tête et jeta un regard circulaire sur le bureau de Reynolds. La pièce était spacieuse, mais à peine suffisante pour contenir les gens qui s'y pressaient. À part lui, Brady, Shore, le Dr Saunders et Grigson, il y avait aussi Willoughby et deux jeunes gaillards, qui visiblement venaient de traverser des moments difficiles. L'un portait un pansement au front, et l'autre avait le bras bandé du

poignet au coude. C'est à ce dernier, Steve Dawson, que Mackenzie s'adressa.

« C'est vous qui aviez la responsabilité de l'équipe de nuit, si j'ai bien compris ?

— En principe. Mais ce soir, il n'y avait pas d'équipe de nuit du moment que tout était fermé.

— Oui, je sais. Mais combien de personnes étaient ici, cette nuit, en dehors de vous ?

— Il y en avait six. » Il baissa les yeux vers le blessé. « M^r Grigson, qui dormait dans sa chambre, c'est-à-dire le long de ce corridor, Hazlitt, le chef de l'équipe de sécurité, et quatre gardes qui patrouillaient dans l'exploitation.

— Dites-nous ce qui est arrivé.

— Eh bien, je patrouillais – comme je n'avais rien d'autre à faire, je m'étais proposé comme renfort auprès de l'équipe de sécurité – et j'ai vu la lumière s'allumer ici, dans le bureau de M^r Reynolds. Tout d'abord, j'ai pensé que c'était M^r Grigson : il est très actif, il dort mal et il ne tient pas en place. Et puis je me suis demandé ce qu'il pouvait bien faire, parce que hier il avait déjà passé deux heures avec M^r Reynolds. Alors, en faisant le moins de bruit possible, j'ai pris le couloir conduisant à la chambre de M^r Grigson.

« Sa porte était fermée, mais pas à clé. Je suis entré et j'ai vu qu'il dormait. Je l'ai réveillé, je lui ai expliqué qu'il devait y avoir des intrus et je lui ai demandé s'il pouvait me prêter une arme. Je savais qu'il en avait une, je l'ai déjà vu s'exercer au tir.

« Mais il n'en avait pas à me prêter. Il avait seulement son automatique et il a voulu le garder pour lui. Il m'a dit que, depuis le temps, il savait très bien s'en servir. Moi, je n'ai pas osé discuter. Après tout, je n'ai que vingt-huit ans, et lui, il doit bien en avoir soixante-dix.

« On est donc venus ici, où on a trouvé un homme, et la porte du coffre ouverte. Le type avait défoncé le bureau de Corinne avec une hache d'incendie pour y prendre les clés. Il portait un masque, un bas, et il examinait le trousseau de clés qu'il tenait à la main.

« M^r Grigson lui a ordonné de se retourner, très lentement, et de ne pas tenter quoi que ce soit, sinon il le tuerait. Là-dessus, il y a eu deux détonations, presque simultanées et venant de derrière. M^r Grigson

s'est écroulé. Il portait une chemise blanche et je voyais le sang couler de son épaule et de son bras droits. J'ai tout de suite compris qu'il était grièvement blessé.

« Je me suis mis à genoux pour l'aider. L'homme qui avait tiré a dû croire que j'essayais de m'emparer de son automatique. En tout cas, j'ai eu droit à une balle, moi aussi. »

Dawson respirait rapidement et son émotion était évidente. « Tenez, prenez ça ! » dit Brady en lui tendant un verre de scotch.

Dawson essaya de sourire. « De ma vie, je n'ai jamais bu une seule goutte d'alcool, s'excusa-t-il.

— Et peut-être que vous n'en boirez plus jamais, rétorqua gentiment Brady. Mais maintenant, vous en avez besoin. »

Dawson but, fit la grimace et se mit à tousser. Il ferma les yeux et but une nouvelle gorgée. Manifestement, le traitement n'était pas à son goût ; cependant, il paraissait convenir à son organisme, car bientôt il retrouva un peu de couleur. En portant une main à son avant-bras blessé, il expliqua : « Ça paraît plus grave que ça n'est. En réalité, la balle m'a éraflé, c'est tout. Mais ça fait mal !

« Bon. Après ça, un des types masqués m'a demandé de l'aider à transporter Mr Grigson dans le magasin d'explosifs. En passant, j'ai ramassé deux troussees de premiers secours. On m'a laissé faire. Ensuite, une fois qu'on a été enfermés dans le magasin, j'ai enlevé la chemise de Mr Grigson et j'ai essayé d'arrêter l'hémorragie. J'ai fait aussi bien que j'ai pu. Heureusement, il y avait plein de bandages. Mais j'ai eu peur, j'ai bien cru qu'il allait se saigner à mort.

— Il aurait pu, affirma Saunders. Si vous n'aviez pas agi aussi rapidement, il y serait sans doute resté. »

Dawson rougit de plaisir et reprit son récit : « Ensuite, je me suis occupé de bander mon bras et je suis allé jeter un coup d'œil à la porte. Elle était bien fermée, et je ne voyais vraiment pas comment je pourrais l'ouvrir. Alors, j'ai pensé aux détonateurs. J'en ai trouvé une boîte pleine. Ils étaient tous couplés avec une fusée. J'en ai pris un, et je l'ai jeté par une des grilles de ventilation. Ça faisait un bruit du diable ; pourtant, il a fallu que j'en utilise sept ou huit avant que Hazlitt vienne à la porte voir ce qui se passait. Je lui ai raconté, et il est parti chercher une clé. »

Dawson but une nouvelle gorgée de whisky et s'étrangla de plus

belle. « Voilà, conclut-il, je crois que c'est à peu près tout.

— Et c'est déjà pas mal, approuva Brady avec une chaleur inhabituelle. Vous avez fait de l'excellent travail, mon garçon ! » Puis, se tournant vers les autres, il demanda à brûle-pourpoint : « Mais où est donc George ? »

Jusqu'ici, personne n'avait remarqué son absence. « Il est parti avec Carmody, expliqua Mackenzie. Voulez-vous que j'aille le chercher ?

— Laissons-le vivre sa vie, répliqua Brady avec un haussement d'épaule. J'ai comme l'impression que notre fidèle limier suit une piste bien à lui. »

En fait, plus qu'une piste, le limier en question suivait son instinct. Il avait pris Carmody à l'écart pour lui dire dans le creux de l'oreille qu'il tenait à interroger Corinne au plus vite. Où donc se trouvait-elle ?

« Je vous l'ai dit : à l'isolement, rétorqua Carmody. Mais je ne crois pas que vous puissiez la trouver seul. C'est loin, près de la dragline n° 1. Vous voulez que je vous y conduise ?

— Ce serait gentil », répondit Dermott en ravalant sa déception. Il aurait voulu être seul. L'instinct qui le guidait le rendait mal à l'aise ; depuis des années, il n'avait rien senti de tel. Pourtant, mieux valait être réaliste et accepter l'offre de Carmody.

Comme c'était souvent le cas à cette heure avancée, le vent soufflait avec une vigueur accrue et la plainte lugubre qu'il poussait dans la nuit désolée était si forte qu'il était pratiquement impossible de se faire entendre. Lorsqu'ils eurent rejoint sa jeep endommagée, Carmody hurla une excuse par-dessus son épaule et entra le premier par la porte du passager pour aller s'installer au volant. Dermott s'engouffra derrière lui et referma aussitôt la portière.

Carmody roulait sans heurts à travers une plaine où l'on ne distinguait plus la moindre trace. La neige soufflée par le vent avait entièrement gommé la route et le sol plat semblait partout le même.

« Comment diable faites-vous pour savoir quel chemin suivre ? demanda Dermott.

— Il y a des jalons. Regardez, répondit Carmody en désignant un maigre piquet noir et blanc portant le numéro 323. Nous sommes sur la route 3. Tout à l'heure, nous prendrons la 9. »

Ils roulèrent plus de dix minutes avant d'apercevoir des lumières. Une fois de plus, Dermott était frappé par l'étendue du site. Ils se trouvaient désormais à sept ou huit kilomètres des bâtiments administratifs.

Ils s'arrêtèrent devant un long baraquement dont plusieurs fenêtres étaient éclairées. À l'intérieur, la chaleur leur parut d'autant plus suffocante qu'il s'y mêlait une forte odeur de désinfectant. Dermott se hâta d'enlever ses vêtements d'extérieur, sentant qu'il allait étouffer s'il les conservait une seconde de plus.

Ils trouvèrent Corinne assise dans son lit, soutenue par une pile d'oreillers. Elle était pâle (et d'autant plus jolie* songea Dermott) et portait un ravissant pyjama vert mousse. Contrairement aux prédictions de Carmody, elle était parfaitement réveillée. Elle avait si bien dormi et se sentait si reposée, expliqua-t-elle, qu'elle avait pensé que c'était le matin.

« Mais au fait, quelle heure est-il ? demanda-t-elle.

— Il est quatre heures, ou presque, répondit Dermott. Comment vous sentez-vous ?

— On ne peut mieux. Apparemment, je n'ai même pas un bleu.

— Tant mieux. Mais vous avez vraiment eu une chance incroyable ! » Dermott se mit à lui poser quelques questions de routine, auxquelles il n'attendait pas véritablement de réponses. Il aurait donné n'importe quoi pour que Carmody s'en aille et le laisse seul avec la fille. Il ne savait d'ailleurs pas trop ce qu'il lui dirait alors, mais, en tout cas, c'est ce dont il avait envie.

« Vous savez que votre témoignage nous a été très utile, reprit-il avec enthousiasme. Ça a été en quelque sorte le coup de pouce dont nous avons besoin. M^r Brady a été absolument... »

Il fut soudain interrompu par un grondement sourd mais violent, sous l'effet duquel le baraquement tout entier se mit à vibrer. Il se leva d'un bond. « Mais qu'est-ce que c'est, bon Dieu ? »

Déjà Carmody avait quitté la pièce et courait le long du couloir. Dermott le rejoignit devant la porte d'entrée.

« Un hélicoptère ! grogna Carmody. Il a passé à ras du bâtiment. Mais regardez, on le voit. » Dans les ténèbres, une lumière rouge et une lumière verte convergèrent, puis se séparèrent à nouveau tandis que l'appareil virait de bord. Au même instant, une paire de phares

troua l'obscurité à quelque cent mètres devant eux. Bientôt, le véhicule tourna puis s'arrêta, ses phares toujours allumés dessinant sur la neige un îlot de clarté.

« Les phares doivent leur indiquer l'endroit où se poser, déclara Carmody. Ils vont certainement atterrir. Vite, il faut aller chercher Corinne. Ils viennent pour elle, c'est sûr.

— Mais comment pourraient-ils savoir qu'elle est là ?

— Ça, je n'en sais rien, on s'en occupera plus tard. Pour l'instant, il faut la tirer de là. »

Carmody retourna comme une flèche à l'intérieur du bâtiment, emballa Corinne dans un cocon de couvertures et la ramena à la jeep, où il la déposa sans ménagements sur le siège arrière. Beaucoup moins rapide que lui, Dermott avait du mal à suivre. Enfin, il grimpa à son tour et la jeep démarra.

Sans lumière, Carmody s'enfonça dans la nuit, contournant le véhicule dont les phares faisaient office de balises. Lorsqu'il l'eut dépassé d'environ deux cents mètres, il fit demi-tour de façon que Dermott et lui puissent observer la scène à travers le pare-brise.

Le chauffage marchait à fond ; cependant, il se retourna pour demander à Corinne : « Vous n'avez pas trop froid, au moins ?

— Surtout pas. » La jeune fille paraissait s'amuser. « Avec toutes ces couvertures, il y aurait de quoi tenir chaud à un éléphant. »

Gêné, Dermott se demanda si cette plaisanterie n'était pas faite à ses dépens ; cependant, l'arrivée de l'hélicoptère coupa court à ses réflexions. En quelques secondes, il s'était posé au milieu d'un tourbillon de neige dans la flaque de lumière où son rotor jetait des éclairs argentés.

« C'est lui ! déclara Carmody d'une voix excitée. Il correspond exactement à l'hélicoptère décrit par Johnson : presque blanc, sans autre signe particulier que des petites ailettes à l'arrière. C'est certainement le même. »

Mais déjà la voiture avait éteint ses phares. Désormais plongés dans les ténèbres, les observateurs ne distinguaient plus que le pâle et lointain rayon d'une lampe de poche.

« Ils vont devenir fous quand ils s'apercevront que vous avez disparu. » Cette perspective semblait mettre Carmody d'excellente

humeur.

« Vous croyez qu'ils sont toujours dedans ? demanda Corinne. Les autres, je veux dire.

— C'est tout à fait possible. Ça dépend de ce qu'a fait l'hélicoptère. Il a sûrement atterri quelque part et attendu là.

— Allez, on y va ! lança Dermott. On ne peut pas rester ici.

— Une minute, une minute, j'aimerais voir ce qu'ils font. Ils seront dans le bâtiment d'un instant à l'autre. Ça y est, on les voit maintenant. »

En effet, deux silhouettes passaient devant les fenêtres éclairées.

« Est-ce qu'on ne peut pas caramboler cet hélicoptère ? suggéra Corinne. Faire quelque chose pour l'empêcher de décoller ?

— Il est trop gros, répondit aussitôt Carmody. Vous avez vu sa hauteur ? On passerait dessous sans l'effleurer. On pourrait bien sûr endommager le train d'atterrissage, mais ça ne les empêcherait pas de décoller. Et puis il y a certainement au moins deux types armés qui montent la garde. Mais qu'est-ce que c'est ? »

Dermott se tourna vers lui. « Quoi ?

— J'ai entendu quelque chose, un moteur, une machine... j'en suis sûr. » Par la fenêtre de Dermott, Carmody scrutait les ténèbres. « Ouvrez la vitre, on entendra mieux ? »

Dermott s'exécuta, et aussitôt le bruit leur parvint beaucoup plus fort : le grincement, le gémissement métallique de quelque engin géant.

« Seigneur ! s'exclama Carmody. La dragline. Elle est juste là, à côté de nous. »

Dermott ouvrit la portière et sortit. Habitué à l'obscurité, ses yeux parvenaient tout juste à deviner la gigantesque silhouette qui se dressait au-dessus d'eux. Soudain, le bruit devint terrifiant. « Mon Dieu ! Mais c'est vivant ! Ça bouge ! » hurla-t-il dans le vent.

D'instinct, il se mit à courir en direction ou plutôt le long de la machine, car déjà ils se trouvaient à sa hauteur. Sur le côté, il entendait la plainte des moteurs électriques, des claquements, des grincements : le monstre était en marche. Le froid lui brûlait les

poumons et lui arrachait des larmes aussitôt gelées. Mais la colère lui faisait oublier ses maux. En l'espace d'une seconde, il avait compris ce qui se passait : les saboteurs voulaient amener la dragline au bord de la fouille qu'elle avait creusée et l'y faire basculer. Non, cette fois ils ne réussiraient pas leur coup ! Il trouverait bien un moyen de les en empêcher !

Les images et les chiffres défilaient dans sa tête et s'y bousculaient. Six mille cinq cents tonnes. Qui pouvaient se déplacer à une vitesse de deux cent cinquante mètres à l'heure. La fouille avait cinquante mètres de profondeur. Il n'était pas besoin d'être ingénieur pour comprendre que si le monstre y tombait, jamais plus il n'en ressortirait.

Il arriva sur le devant et éprouva un nouveau choc. Le bord de la fouille, qui apparaissait comme un immense trou noir, se trouvait à moins de trente mètres, peut-être seulement vingt-cinq. Ce qui signifiait qu'il disposait du dixième d'une heure – six minutes – pour arrêter le maudit engin. Désespéré, il leva les yeux. La flèche se perdait dans la nuit comme une tour Eiffel. Il fallait absolument qu'il grimpe dans la cabine pour essayer de couper les moteurs.

Il remonta au milieu de la chose, juste entre ses pieds énormes. Il devait bien y avoir une échelle. Enfin, il la trouva. Mais regardant alors vers la cabine, il aperçut une lumière et comprit que quelqu'un s'y trouvait. Il hésita, un pied sur l'échelle d'acier, regrettant de ne pas être armé et se demandant s'il devait aller chercher Carmody. Ce fut sa dernière pensée. Le coup l'atteignit en plein sur la nuque et il eut juste le temps de voir mille étincelles avant de sombrer dans l'inconscient.

Lorsque, grelottant, il revint à lui, il se trouvait dans une curieuse position. Ses mains étaient bloquées, bloquées derrière lui. Pour les libérer, il fallait d'abord qu'il ramène ses bras sur le devant. Dans un violent effort, il se retourna et constata alors avec horreur que ses poignets étaient emprisonnés par des menottes, et que les menottes elles-mêmes étaient fixées à quelque chose.

Il eut un grognement de rage impuissante et se tut aussitôt, retenant son souffle : il y avait un homme derrière lui, et cet homme lui rappelait.

« M^r Dermott ! » La voix ne lui était pas inconnue, et pourtant il n'arrivait pas à lui mettre un visage. « Inutile de vous agiter : ça ne servira à rien. Vous êtes attaché à un anneau d'acier fixé dans le ciment. L'anneau se trouve directement sur le passage de la dragline

qui, comme vous pouvez l'entendre, n'est plus qu'à quelques mètres de vous. Les commandes ont été réglées et bloquées de telle façon que le milieu du sabot droit passera exactement sur vous. Au revoir, Mr Dermott... ou plutôt adieu. Il ne vous reste pas tout à fait deux minutes à vivre. »

La peur redonna à Dermott toute sa lucidité. « Salauds ! cria-t-il. Immondes sadiques ! Revenez ! » Mais il savait parfaitement que ses cris étaient inutiles. Dans la plaine du vent et le monstrueux grincement de la dragline, sa voix se perdait sans aller nulle part. Il se retourna encore et constata qu'il était attaché tout au bord de la fouille, dont le gouffre noir s'ouvrait à un mètre de lui. Dans la direction opposée, le sabot de la dragline n'était guère à plus de cinq mètres. L'avant du monstre approchait comme un tank. En l'air, la structure ajourée de la flèche semblait remplir le ciel de son inhumaine géométrie.

Dermott arrêta de crier et se mit à tirer sur ses menottes. Aux mouvements qu'il pouvait faire, il comprit qu'une longueur de chaîne avait été passée dans l'anneau fixé dans le sol. Il tira dessus dans tous les sens et de toutes ses forces dans le vague espoir de briser la chaîne, mais il ne réussit qu'à se blesser les poignets, qui se trouvèrent bientôt directement exposés au froid. Il sentait maintenant le métal glacé mordre dans sa chair nue. Gelure, songea-t-il. Mais quelle importance pouvaient bien avoir toutes les gelures qu'il risquait s'il devait se faire écraser comme un vulgaire insecte ?

« Carmody ! hurla-t-il désespérément. Au secours ! » Que faisait donc Carmody ? Où était-il allé ? Pourquoi ne venait-il pas voir ce qui se passait ?

Dermott tira une dernière fois sur la chaîne avant de se laisser retomber sans forces sur le sol. Il était pantelant. Grignotant inexorablement la distance qui les séparait, le sabot n'était plus maintenant qu'à quatre mètres. Le sifflement des moteurs électriques semblait emplir la nuit comme un appel de l'enfer.

Il se roula frénétiquement d'un côté puis de l'autre pour voir si, d'une façon ou d'une autre, il pourrait sortir du chemin dans lequel progressait la machine. Rien à faire : le sabot avait plus de trois mètres de large, et il arrivait droit sur lui – la marche du monstre avait été réglée avec une hideuse précision.

À nouveau il s'immobilisa, haletant. Ranimés par le désespoir, des souvenirs péniblement enfouis lui revinrent, des images de mort : l'accident de voiture où sa femme avait perdu la vie, l'explosion qui,

dans le golfe du Mexique, l'avait jeté du pont d'un bateau dans une mer infestée de requins...

Tout à coup, il vit une lumière. Quelqu'un se penchait sur lui. Corinne !

« Mon Dieu ! Mon Dieu ! » répétait-elle comme pour elle-même en essayant de le dégager. Puis, prenant conscience qu'il la regardait, elle lui dit : « Attendez ! » et partit en courant.

Dermott n'avait même pas eu le temps de réagir. Tandis qu'il la regardait s'éloigner, il la vit trébucher, tomber, se relever aussitôt pour courir de plus belle, le faisceau de sa lampe de poche dansant dans les ténèbres. Il voulut la rappeler, mais déjà elle avait disparu. Attendre, elle lui avait dit d'attendre ! N'avait-elle donc pas vu que l'engin qui allait l'écraser n'était plus qu'à trois mètres ? Attendre ! alors qu'il lui restait une minute à vivre !

Cependant, il se rendit compte qu'il avait les yeux pleins de larmes. Larmes de peur, de désespoir, de soulagement ou de gratitude, il ne le savait pas, mais il pleurait comme un enfant.

Et le temps continuait de s'écouler. Il se mit à compter les secondes. À dix, il dut s'arrêter. La brusque vision de ce qui l'attendait l'avait paralysé. Sa chair et son esprit vivaient la même horreur anticipée : ses mains, ses poignets, ses bras lentement broyés. Non. Il fallait qu'il trouve le courage de présenter sa tête d'abord : la mort serait plus rapide. Mais à quoi cela pouvait-il ressembler, mon Dieu ? Entendre, sentir son crâne craquer, éclater sous l'inconcevable poids. Non. Non ! Jamais ! Ce n'était pas possible !

Il s'entendit hurler : CARMODY ! Et comme par miracle son cri parut être entendu. En guise de réponse, il vit des phares surgir de la nuit et foncer vers lui à toute vitesse. Arrivé à sa hauteur, le véhicule avait ralenti, mais pas assez pour s'arrêter. Le chauffeur avait délibérément choisi d'aller se placer face au monstre de façon à lui offrir un semblant d'obstacle. Lorsque Corinne bondit hors de la jeep, on entendait déjà un bruit de métal tordu et de verre brisé.

La jeep séparait maintenant Dermott de la dragline, mais ses roues gauches étaient presque sur lui, et il lui semblait voir les pneus s'aplatir sous la pression irrésistible qu'exerçait la machine.

De l'arrière de la jeep, Corinne tira une caisse de métal – la trousse de dépannage – qu'elle laissa tomber dans le dos de Dermott.

« Ne bougez pas ! ordonna-t-elle. Non, reculez-vous un peu ! Voilà, comme ça. J'ai des pinces, on verra ce que je peux faire. »

Dermott se figea dans la posture qu'elle lui avait indiquée. Il était si tendu qu'il était incapable de parler. Les roues de la jeep glissaient imperceptiblement vers lui ; déjà, il touchait du pied celle de l'avant. À ce rythme-là, elle l'écraserait avant même que le sabot de la dragline soit sur lui.

Il sentait Corinne s'agiter dans son dos. Brusquement, elle laissa échapper un cri de désespoir. « Mon Dieu ! je n'y arriverai jamais. Je n'ai pas suffisamment de forces.

— Qu'est-ce qui se passe ? hurla-t-il.

— Les pinces ! Elles mordent dans la chaîne, mais je n'ai pas assez de force pour la couper. C'est trop dur !

— Mettez un des leviers par terre et pesez sur l'autre de tout votre poids ! »

Comme elle essayait, il la sentit glisser. « Recommencez ! » ordonna-t-il.

Par-dessus le grondement assourdissant de la dragline, un nouveau bruit, un craquement sec, lui fit (comprendre que le sabot géant s'enfonçait dans la carrosserie de la jeep. Il tourna légèrement la tête et vit le véhicule commencer à se désarticuler. Le dernier phare s'éteignit, cependant que le toit s'affaissait sur le capot dans un insoutenable grincement.

« Je ne peux pas ! Je ne peux pas ! criait Corinne. Impossible de couper la seconde moitié du chaînon.

— Essayez de trouver une scie. Il y en a sûrement une dans la caisse à outils.

— Oui, je l'ai. » Déjà, elle s'était remise à l'ouvrage.

Pour Dermott, le temps semblait s'être arrêté. Il constata

avec soulagement que le moteur de la jeep offrait enfin à la dragline un point de résistance, un point unique, c'est vrai, mais qui signifiait peut-être quelques secondes de gagnées. La machine leva le pied avec une lenteur de dinosaure. Non, la jeep n'était pour elle rien d'autre qu'un jouet. Cette fois, il n'en resterait rien. Le souffle court, Dermott vit le capot s'enfoncer d'un seul coup tandis que les roues

s'aplatissaient brusquement sur le sol. Désormais, le sabot était si proche de lui que, de la main, il aurait pu toucher sa semelle d'acier.

Mais encore aurait-il fallu qu'il puisse tendre le bras !

« Je ne peux pas », gémit encore Corinne.

Dermott avait la tête parfaitement claire. « Est-ce qu'il y a une hache ? demanda-t-il.

— Une quoi ?

— Une hache.

— Oui, ici.

— Allez-y, tapez. Essayez de viser la chaîne là où le maillon est entamé.

— Mais je vais vous blesser ?

— Et alors ? Allez-y, allez-y sans crainte. »

Au premier coup, la chaîne s'enfonça cruellement dans ses poignets, et il crut que ses bras allaient sortir de leurs articulations. Tout à coup, il sentit une odeur de benzine : évidemment, le réservoir de la jeep avait éclaté.

Clac ! Corinne avait abattu la hache pour la seconde fois. Dermott voulut se tourner pour la voir : le sabot était là, la bête monstrueuse lui frôlait l'épaule. Dans un soubresaut, il s'en écarta aussi loin que possible. Il n'y avait plus à hésiter.

« Tranchez-moi les poignets ! ordonna-t-il d'une voix parfaitement calme.

— Non !

— Il le faut. C'est ma seule chance. Allez-y !

— NON ! » En même temps qu'elle poussait un long cri perçant, elle abattit la hache avec tout ce qui lui restait de force, avec tout ce qu'elle avait pu réunir en elle de colère et de désespoir. La seconde d'après, elle était à genoux et sanglotait : « Ça y est, mon Dieu ! Ça y est ! »

Dès qu'il avait senti ses mains libres, Dermott avait bondi sur ses pieds. « Vite, debout ! hurla-t-il. Et faites attention de ne pas glisser

dans la fouille ! »

Comme il l'entraînait hors du passage de la dragline, le ciel parut tout à coup s'embraser : une étincelle avait mis le feu à l'essence échappée quelques instants plus tôt du réservoir de la jeep. Par chance, le vent avait combattu le souffle de l'explosion de sorte que ni lui ni Corinne n'avaient le moindre mal. Durant quelques secondes, les flammes grimpèrent à l'assaut du monstre indifférent, puis elles s'éteignirent tandis qu'il poursuivait sa marche vers l'abîme.

Dermott se sentait d'une faiblesse sans nom, mais la pensée de Corinne lui redonna des forces. Il cherchait comment lui exprimer sa gratitude, lorsque brusquement il la vit s'effondrer. Il se pencha sur elle. Épuisée, elle s'était évanouie. Avec autant de douceur que le lui permettaient ses membres engourdis, il la chargea sur son dos et se mit à progresser en direction des fenêtres toujours allumées du bâtiment où Carmody avait cru la mettre en lieu sûr. Sous l'effort, sa vue semblait s'être brouillée. À moins que ce ne fût là un effet de la glace. De sa main libre, il se frotta les yeux, et il retrouva bientôt une vision plus nette. Dans la tache de lumière blanche qu'il avait devant lui, l'hélicoptère s'apprêtait à décoller. Voilà. Il avait quitté le sol. Et maintenant, c'était à la voiture qui lui avait montré l'endroit où se poser de disparaître dans la nuit. Une fois de plus, ils s'étaient échappés. Sans doute Dermott aurait-il dû en éprouver un sentiment de déception, mais pour l'instant une seule pensée l'habitait : être à l'abri et pouvoir enfin se reposer.

Il était tout près du bâtiment lorsqu'il vit quelqu'un passer devant les fenêtres éclairées. Aussitôt, la peur le saisit. Allait-il se faire descendre maintenant qu'il venait de justesse d'échapper à la mort ? Avant même qu'il ait eu le temps de déposer Corinne, le rayon d'une lampe de poche était braqué sur son visage.

« Dermott !

— Carmody ! Mais qu'est-ce que vous faisiez, bon Dieu ?

— Je m'occupais de l'hélicoptère ; j'espérais pouvoir l'empêcher de décoller. Et vous, où est-ce que vous étiez ?

— J'ai... j'ai eu des ennuis. » Dermott se rendit compte qu'il avait le plus grand mal à parler. « Prenez-la, prenez-la ! bégaya-t-il. Je n'en peux vraiment plus. »

Avec une exclamation, Carmody le déchargea de son fardeau inerte. « Vite, dit-il. Entrez vous mettre au chaud. »

Il déposa Corinne sur un lit tandis que Dermott s'effondrait sur un autre. Les menottes encerclaient toujours ses poignets blessés. « Appelez Shore, souffla-t-il. Dites-lui d'arrêter le groupe qui alimente la dragline 1. Et dites-lui de venir. Qu'il vienne avec Brady aussi vite qu'ils le peuvent. »

On avait allumé les projecteurs pour éclairer les cinquante mètres de profondeur de la fouille. À dix mètres du bord, on avait en outre planté des piquets auxquels étaient fixées des cordes, de sorte que ceux qui étaient enclins au vertige ou avaient le pied sûr puissent s'attacher pour s'approcher du gouffre.

Après avoir piqué du nez, la dragline était tombée sur le côté pour aller s'appuyer contre la paroi presque verticale de la fouille à un angle de trente degrés. L'énorme cage paraissait intacte, de même que le bras triangulaire par-dessus lequel passaient les câbles de commande. Et, vue d'en haut, la flèche elle-même semblait n'avoir subi aucun dommage.

Brady avait pris la précaution d'enrouler trois fois la corde d'amarrage autour de son puissant thorax. « Il y a étonnamment peu de dégâts, remarqua-t-il. Du moins à première vue. Mais j'imagine que certains moteurs ont dû être arrachés de leur support ?

— C'est possible, rétorqua distraitemment Jay Shore. Et c'est le cadet de nos soucis. » Il était accablé et, dans la lumière des projecteurs, son visage était d'une pâleur cadavérique. La vue du monstre terrassé semblait l'affecter bien davantage qu'aucun des autres spectateurs. « Le problème, ce sera de la tirer de là.

— Est-ce qu'il ne serait pas plus simple de la remplacer ? demanda Brady.

— Comme vous y allez ! Vous savez ce que ça coûterait au prix actuel ? Quarante millions de dollars. Même davantage. Et ça ne s'achète pas comme une machine à laver ! Si elle pouvait en avoir une demain, je suis sûr que la Sanmobil n'hésiterait pas à passer la commande. Mais ça ne se passe pas comme ça. Vous pensez bien qu'une machine de cette dimension, ça ne se transporte pas d'un bloc. En dehors des moteurs, tout vient en pièces détachées... des dizaines de milliers de pièces détachées. Et il faut ensuite des mois et des mois pour effectuer le montage.

— Et avec des grues, on ne pourrait pas la sortir ? » suggéra Brady. Il semblait fasciné par l'importance même du problème. Mais peut-être aussi s'efforçait-il de se laisser distraire, de ne plus penser à sa femme

et à sa fille absentes.

De ses mains gantées, Shore fit un geste de dénégation. « Même les plus puissantes grues du monde ne pourraient pas la soulever d'un centimètre. Il faudra soit que nous la démontions pièce par pièce pour la transporter et la remonter ici, soit que nous la redressions là au fond – et ça, je ne sais pas trop comment – et que nous construisions une route par où la faire monter. Mais pour ne pas être trop en pente, il faudrait que cette route ait au moins un kilomètre et demi de longueur et, bien sûr, qu'elle soit construite sur des fondations extrêmement puissantes. Quelle que soit la solution que nous choisirons, elle va nous coûter plusieurs millions. » Il dévida un long chapelet de jurons. « Et tout cela en sept minutes !

— Pourquoi est-ce que vous ne l'avez pas arrêtée quand on vous a téléphoné ? demanda Carmody.

— Ils avaient pris leurs précautions ! Après être allés dans la salle du générateur, où ils ont basculé l'interrupteur alimentant la dragline 1, ils ont fermé la porte de l'extérieur et soigneusement cassé la clé dans la serrure, de sorte que, pour ouvrir, il nous faudra un chalumeau. Il nous a donc été tout à fait impossible de couper le courant.

— Ils sont vraiment champions dans l'art de causer le maximum de dégâts avec le minimum d'efforts, commenta Brady. Cela dit, M^r Shore, je ne vois pas pourquoi nous resterions ici. Contempler le spectacle ne sert à rien sinon à remuer le couteau dans la plaie. Je propose donc que nous rentrions. Ainsi, George pourra nous raconter ce qui s'est passé.

— Vous avez sans doute raison, il faut s'en aller. » Shore, qui avait surveillé la construction de la dragline et travaillé avec l'équipe de montage envoyée par Bucyrus-Erie, le fournisseur, semblait avoir du mal à quitter le géant abattu. Pour lui, c'était comme abandonner un ami, et Brady comprenait très bien son sentiment. Cependant, l'heure n'était pas aux attendrissements, et le froid était décidément trop intense pour qu'on puisse s'attarder plus longtemps.

Après un dernier regard à la dragline, Shore se décida enfin à regagner le minibus. « Il faut s'en aller, répéta-t-il mécaniquement. Allons écouter l'histoire de Dermott. »

À l'isolement, ils trouvèrent Dermott étendu sur un lit, en train de répondre aux questions de Willoughby. Corinne, elle, était assise dans un fauteuil et paraissait en bien meilleure forme que lui.

« Comment va-t-il ? demanda Brady à l'infirmière qu'il croisa sur le pas de la porte.

— Ses poignets sont en piteux état : les menottes ont entamé la chair et le gel n'a rien arrangé. Durant quelques jours, il va la piler. Mais tout cela devrait guérir.

— Et l'état général ? Il n'a pas trop souffert du froid ?

— Avec sa constitution ? Vous plaisantez ! Il est fort comme un bœuf. »

Une fois que Brady, Mackenzie, Shore et Carmody furent entrés dans la pièce, c'est à peine s'il restait la place de se retourner. Brady parut vivement ému par la vue de son agent, la mine défaite, les mains et les avant-bras couverts de bandages.

« Alors, mon petit George, commença-t-il en se raclant la gorge. Il paraît que ce n'est pas encore pour cette fois ?

— Eh non ! fit Dermott en souriant. Mais il s'en est vraiment fallu de peu.

— Il vient de me raconter l'histoire, intervint Willoughby d'un ton professionnel. Il m'a donné un compte rendu précis de ce qui s'est passé, de l'arrivée au départ de l'hélicoptère. Décidément, M^r Shore, il semble que la corruption fasse des ravages à la Sanmobil. D'abord, quelqu'un a saboté la salle du générateur de sorte qu'on ne puisse pas couper le courant. Deuxièmement, quelqu'un d'autre est allé manœuvrer la dragline de façon qu'elle tombe dans la fouille. Troisièmement, quelqu'un d'autre encore a assommé M^r Dermott avant de lui passer les menottes et de l'attacher à cet anneau d'acier. Enfin quelqu'un, et toujours quelqu'un d'autre, a informé les ravisseurs que la fille avait survécu à sa chute de l'hélicoptère et qu'on l'avait transporté ici. Ça fait beaucoup de criminels pour une seule entreprise.

— En effet, admit Shore avec amertume. Mais vous ne pensez pas que l'hélicoptère est revenu s'occuper de la dragline, que c'est quelqu'un qui se trouvait à bord qui est allé régler les commandes ?

— Impossible. La dragline était en marche avant que l'hélicoptère n'atterrisse. C'est bien ça, M^r Dermott ?

— Oui. Enfin... pas tout à fait. Mais nous avons vu les types sortir de l'hélicoptère et foncer vers le baraquement, et aussitôt après nous avons entendu la dragline se mettre en marche. Ce n'est donc pas les

mêmes qui ont pu opérer.

— Ce que je voudrais savoir, reprit Willoughby, c'est si M^{rs} Brady et sa fille étaient toujours à bord.

— Oui, elles y étaient, affirma Carmody. De même que M^r Reynolds. Il était avec elles.

— Comment le savez-vous ? demanda Brady.

— Je les ai vus. » Il se tourna vers Dermott. « C'est ce que je faisais pendant qu'on essayait de vous tuer. J'ai contourné l'hélicoptère et je me suis approché par-derrière. Un type était posté au bas de l'échelle avec un pistolet mitrailleur. Mais je suis allé de l'autre côté, j'ai escaladé le patin d'atterrissage, et j'ai regardé par la fenêtre de la cabine. Tout le monde était là : M^{rs} Brady, Stella et M^r Reynolds.

— Et comment... » Brady hésita. « Comment étaient-ils ?

— Ils avaient l'air bien. Ils étaient calmes, tous. Mais ils n'étaient pas tout à fait aussi passifs qu'il y paraissait.

— Que voulez-vous dire ? demanda Dermott.

— Ils ont réussi à jeter ça par la porte ou par l'une des fenêtres. » De sa poche intérieure, Carmody tira un portefeuille de cuir brun qu'il tendit à Brady. « J.A.B. Avec ces initiales, ça pourrait bien être à vous, non ?

— Non, fit Brady en prenant le portefeuille d'une main qui tremblait légèrement. C'est à ma femme... un cadeau d'anniversaire. Son second prénom est Anneliese. Est-ce qu'il y a quelque chose à l'intérieur ?

— Bien sûr. Regardez-vous-même. »

Dans l'un des compartiments, Brady trouva un bout de papier. « *Station mét. Lake Crowfoot*, lut-il à haute voix. Ça alors ! »

Dermott était aux anges. « J'en étais sûr ! J'en étais sûr ! Gonflés comme ils le sont, je savais bien qu'ils finiraient par commettre une erreur. Ça n'a pas manqué. Quelqu'un a eu l'imprudence de parler, Jean a entendu le nom, et elle l'a tout de suite noté. Elle est vraiment géniale !

— Mais j'ai eu bien de la chance de retrouver le portefeuille, dit Carmody. Avec la neige qu'un hélicoptère soulève en décollant, c'est

presque un miracle qu'il n'ait pas été complètement enfoui.

— Mais vous l'avez retrouvé, et c'est ce qui compte. Bon. Eh bien qu'est-ce qu'on attend, maintenant ? » Dermott était déjà debout.

Brady l'arrêta d'un geste. « Pas si vite, dit-il. Il faudrait d'abord savoir où se trouve Lake Crowfoot.

— Pour ça, on le sait, rétorqua Willoughby. C'est derrière la chaîne des Birch, à cent vingt, cent trente kilomètres au nord. Je connais très bien l'endroit.

— Et comment est-ce qu'on s'y rend ? » demanda Dermott.

Willoughby haussa les épaules. « Comment voulez-vous ? En hélicoptère, bien sûr.

— Messieurs, il est cinq heures du matin, dit pesamment

Brady. Ce serait une erreur que de tenter quoi que ce soit maintenant. D'abord, nous sommes épuisés.

— Ensuite, nous n'avons pas d'hélicoptère, enchaîna Dermott.

— Bravo, mon petit George. Je suis ravi de constater que l'épreuve que vous venez de traverser ne vous a pas trop diminué. »

Dermott sourit et reprit sa place sur le lit. « Peut-être que M^r Willoughby pourrait nous aider ? suggéra-t-il.

— Evidemment. Je suis à votre disposition. Mais je vous en prie, soyez prudents. Nous avons affaire à des professionnels, et les exploits qu'ils ont accomplis jusqu'ici sont assez impressionnants. Je suis persuadé que rien ne leur ferait plus plaisir que de mettre la main sur l'un de vous, messieurs... ou sur vous, mademoiselle. » Il ne s'était tourné vers Corinne que pour constater qu'elle s'était endormie. « Enfin, je pense que vous êtes suffisamment nombreux pour veiller sur elle ! Et si je peux vous donner un conseil, restez ensemble, je crois que c'est plus sage.

— Nous ne nous quitterons pas, affirma Brady en se levant. Et, pour commencer, nous allons tous rentrer ensemble. Je pense du moins que vous allez venir avec nous, M^r Carmody. Si j'ai bien compris, votre voiture est hors d'usage ?

— Hélas ! Elle est plate comme une crêpe », répondit Carmody.

Tout le monde sortit pour aller s'entasser dans le minibus, dont

Shore prit le volant. Tandis qu'ils se dirigeaient vers le centre administratif, un message radio leur parvint.

« Mr Shore, c'est urgent. » C'était Steve Dawson, le responsable de l'équipe de nuit. « Il y a eu un nouvel accident.

— Ce n'est pas possible ! » s'indigna Shore. Puis reprenant son calme, il ajouta : « C'est bon, j'arrive. Nous serons là dans deux minutes. »

Lorsqu'ils arrivèrent à destination, Dawson les attendait. Ils les conduisit directement dans une pièce située le long du couloir central. Il s'agissait d'un dortoir où se trouvaient six lits. Sur l'un d'eux gisait un jeune homme blond, dont les yeux éteints fixaient le plafond.

« Mon Dieu ! s'exclama Shore :

— Qui est-ce ? demanda Dermott.

— David Crawford. L'agent de sécurité dont nous parlions.

— Celui qu'on jugeait suspect ?

— Exactement. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Il a été poignardé dans le dos, expliqua Saunders, le médecin, planté à côté du lit. Il est mort il y a plusieurs heures, sans doute sur le coup, mais on vient de le trouver, ici même.

— Comment ça se fait ? s'étonna Dermott. Ce n'est pas le dortoir des types de la sécurité ?

— Un des deux, oui, répondit Saunders. L'autre est plus grand, d'ailleurs. Normalement, ils sont occupés par les équipes qui sont de repos. Mais depuis que les installations sont fermées, les hommes sont rentrés chez eux. Il n'y avait pas de raison que qui que ce soit vienne ici ce soir.

— Les salauds ! grogna Brady à voix basse. Quatre morts et deux blessés graves... jusqu'ici ! Eh bien, Mr Willoughby, vous voilà maintenant vous aussi avec un crime sur les bras. »

CHAPITRE 14

Ce même matin à onze heures et demie, Brady et son équipe étaient les seuls occupants de la salle à manger de l'hôtel. Dehors, le vent avait cessé, la neige ne tombait plus que par bourrasques occasionnelles, et le soleil faisait de louables efforts pour percer le ciel gris. À l'intérieur régnait l'atmosphère un peu déprimée de l'attente.

« Une chose est certaine, déclara fermement Brady. Vous ne venez pas avec nous.

— Quoi ? Que je ne vous accompagne pas ? se révolta Dermott. J'aimerais bien voir qu'on m'en empêche !

— Mais vous n'êtes bon à rien, mon vieux. » Le ton de Brady exprimait à la fois la sympathie et un vague mépris. « Vous n'êtes pas davantage capable de vous servir d'un revolver que de vos poings, et vous ne pourriez même pas ligoter quelqu'un.

— Peu importe, je ne peux pas ne pas venir ! » Dermott était gris de fatigue et de douleur contenue. Il pouvait se servir de ses mains pour accomplir les tâches les plus faciles, mais ses doigts étaient raides, et, pour alléger la peine que lui infligeaient ses poignets blessés, il gardait les avant-bras levés et les coudes vissés sur la table. « La seule chose, reprit-il, c'est qu'il faut que je porte les deux bras en écharpe.

— Pourquoi est-ce que tu ne resterais pas pour veiller sur Corinne ? suggéra Mackenzie. Tu lui dois bien ça. »

Dermott rougit imperceptiblement. « Je ne crois pas qu'elle en ait besoin.

— C'est vrai, admit Mackenzie, elle est certainement très bien gardée. Mais je suis sûr que, si elle venait avec nous, elle serait encore plus en sécurité. Avec ce qui se passe ici, on ne peut faire confiance à personne et... »

Il fut interrompu par l'arrivée de Willoughby.

« Ah, voilà notre ami ! fit Brady en guise de bonjour. Alors, chef, vous avez réussi à dormir un peu ?

— Une heure. » Willoughby essaya de sourire, mais visiblement le cœur n'y était pas. « C'est toujours mieux que rien.

— Il y a du nouveau, annonça Brady. Mais asseyez-vous, je vous en prie. » Il lui tendit une lettre à travers la table. « Un message de nos amis. Envoyé hier de la poste d'ici. »

Après avoir lu le premier paragraphe sans manifester la moindre émotion, Willoughby leva les yeux et dit d'une voix détachée : « Un milliard de dollars. » Sur quoi son calme l'abandonna. « Un milliard de dollars ! répéta-t-il, scandalisé. Mais ces gens-là sont fous ! Comment peuvent-ils croire qu'on va prendre ce genre de sornettes au sérieux !

— Vous appelez ça des sornettes ? demanda Dermott. Moi pas. C'est tout juste s'ils surestiment un peu ce que le marché peut supporter... et encore, je n'en suis pas si sûr.

— Je ne peux pas le croire. » Willoughby jeta la lettre sur la table. « Un milliard de dollars ! À supposer que ce soit sérieux, comment une telle somme pourrait-elle être transférée sans qu'on puisse en suivre la trace jusqu'au destinataire ?

— Oh ! vous savez, rétorqua Mackenzie, dans le labyrinthe des eurodollars, tout se perd beaucoup plus facilement que vous ne le pensez. »

Willoughby lui jeta un regard effaré. « Autrement dit, vous êtes prêt à payer ce maître-chanteur ?

— Pas moi, bien sûr, je n'en ai pas les moyens. Mais quelqu'un s'en chargera certainement.

— Et qui serait assez fou pour le faire ?

— Il n'est pas question de folie, expliqua patiemment Dermott. C'est une affaire de calcul, de bon sens. Les payeurs seront ceux qui ont intérêt à payer, c'est-à-dire nos deux gouvernements et les principales compagnies qui ont investi ici et en Alaska. Je ne sais pas quelle est la situation au Canada, mais aux Etats-Unis ça va poser un problème pour le moins délicat, parce que toute opération gouvernementale effectuée en tandem avec les compagnies pétrolières exige l'approbation du Congrès ; or, comme tout le monde le sait, le Congrès se ferait une joie d'immoler les compagnies pétrolières. L'affaire promet d'être divertissante. »

Willoughby demeurait confondu.

« Mais lisez la suite, l'encouragea Brady. Le prochain paragraphe ne manque pas d'intérêt non plus. »

Willoughby reprit la lettre et se mit à lire. « Ainsi, ils vous demandent de partir, dit-il. Ils ne veulent plus vous voir au nord du quarante-neuvième parallèle.

— Comme prévu.

— Et ils ne vous demandent pas de rançon ?

— Ça aussi, c'était prévu. » Brady avait l'air particulièrement satisfait de lui.

« Vous n'allez pas partir, bien sûr ?

— Non ? J'allais justement contacter mon pilote pour lui demander de préparer un vol pour Los Angeles. »

Willoughby n'en croyait pas ses oreilles. « Mais je croyais que vous aviez l'intention d'aller à Lake Crowfoot ?

— Evidemment. Mais comme je n'ai pas envie de faire connaître notre véritable destination à n'importe qui, je crois préférable d'établir un plan de vol pour Los Angeles.

— Ah ! j'aime mieux ça. » Willoughby paraissait effectivement très soulagé. « Et moi, dans l'affaire, que voulez-vous que je fasse ?

— Eh bien... » Brady hésitait. « Je voudrais que vous preniez un engagement. »

Willoughby se raidit. « Vous savez qu'on ne marchandait pas avec la police.

— On ne fait que ça ! Les truands mêmes marchandaient avec les juges devant les tribunaux.

— Bon. Alors, qu'est-ce que vous voulez ?

— Ce n'est pas une chose que je veux, c'est une chose que je ne veux pas. Je ne veux pas être empêtré d'une compagnie de paras. Bien sûr, ils pourraient nettoyer toute la bande en un rien de temps. Mais je crains que, dans le feu de l'action, ils liquident aussi quelques innocents. Douceur, finesse, habileté et discrétion, voilà ce que je veux. Mais, pour être sûr que cela se passe comme je l'entends, je préférerais que personne d'autre ne s'en mêle.

— Voilà ce qui s'appelle faire confiance à son prochain !

— À part ça, j'aimerais que vous me parliez de Lake Crowfoot, enchaîna imperturbablement Brady.

— C'est l'endroit idéal, enfin, pour ce genre d'affaires ! Caché dans les montagnes, avec un grand hangar couvert pour les hélicoptères juste à côté de la station. Je suis allé là-bas l'an dernier pour enquêter sur un meurtre qui finalement n'était qu'un accident de chasse : un genre d'accidents fréquents en début de saison.

— Est-ce que le lac est grand ? demanda Dermott. Assez grand pour qu'un avion puisse atterrir ?

— Oui, certainement. » Willoughby réfléchit un instant. « Mais je ne crois pas que cela vous avance à grand-chose. Le lac a environ trois kilomètres de long ; autrement dit, où que vous atterrissiez, il est inévitable qu'on vous entende depuis la station météorologique. J'ai une meilleure idée.

— On en a grand besoin.

— C'est à moi, maintenant, de vous présenter une requête. Je suis dans une position délicate. Par ici, je représente l'ordre, et je suis censé savoir ce qui se passe. En échange de la liberté d'action que vous me demandez, je vous demanderai, moi, de m'assurer une participation minimale dans votre expédition. Tant pis si j'ai l'air de vous faire du chantage, mais vous ne pouvez rien faire sans l'autorisation de la police, et la police, c'est moi. Bref, je voudrais au moins que votre opération s'effectue en présence d'un observateur officiel.

— Votre observateur officiel, je sais très bien qui j'aimerais que ce soit », déclara Mackenzie. Jusqu'ici, il n'avait pas cessé de manger ; mais la serviette avec laquelle il venait de s'essuyer énergiquement la bouche indiquait clairement qu'il avait fini son repas. « J'aimerais que ce soit Carmody.

— Ça me paraît une très bonne idée, rétorqua Wil-loughby. Si tout le monde est d'accord, je le fais venir tout de suite. » Et sans plus attendre il se dirigea vers le téléphone. « Il sera là dans quelques minutes, annonça-t-il en revenant.

— Parfait. » Brady se tourna vers Mackenzie. « Don, dites à Ferguson qu'il se rende à l'aéroport et remplisse un plan de vol pour Los Angeles. Dites-lui que nous arriverons dans une heure. Et qu'il y

ait des provisions pour deux ou trois jours.

— Uniquement de la nourriture ? »

Brady ignora l'allusion. « Ferguson a l'habitude, il y aura tout ce qu'il faut. Maintenant vous, George. Vous allez vous occuper de nous procurer des boussoles et des munitions. Ne lésinez pas sur les munitions.

— Pour ce qui est des boussoles, intervint Willoughby, j'ai tout ce qu'il vous faut. Pour les munitions, je ne sais pas : ça dépend de vos armes.

— Calibre 38.

— En ce cas, il n'y a pas de problèmes.

— C'est bien aimable à vous, déclara Dermott. Mais dites-moi, M^r Willoughby, vous devez avoir un adjoint ?

— Evidemment. Et même un bon adjoint.

— Assez bon pour le laisser seul ? Assez bon pour qu'il vous remplace ?

— Bien sûr. Pourquoi ?

— Pourquoi ne venez-vous pas avec nous ? Nous donner des conseils, c'est très bien. Mais ce serait mieux encore de vous avoir sur place.

— M^r Dermott, ne me tentez pas. Car ça me tente beaucoup. » La lueur de plaisir qui passa dans ses yeux montrait bien qu'il ne mentait pas. « Mais hélas, le devoir doit passer avant tout. Et, comme vous le savez, je me trouve avec un meurtre sur les bras.

— Mais votre meurtre fait partie de l'affaire. Si vous nous laissez la résoudre tout seuls, vous aurez l'air de quoi ?

— Et puis, je crains de ne pas être au meilleur de ma forme.

— Mais votre forme, vous la retrouverez quand vous serez face à l'assassin de Crawford. Et où voulez-vous qu'il soit sinon à Lake Crowfoot ?

— Vous avez raison, M^r Dermott. Oubliez ma dernière remarque. Je me sens déjà beaucoup mieux. Ah ! le voici. »

Carmody, aussi grand, aussi formidable que jamais, venait de faire son entrée.

Dermott attaqua tout de suite. « Avec le consentement de Mr Willoughby, Mr Brady, Mr Mackenzie et moi-même avons une requête à vous présenter, car ce ne peut être qu'une requête puisque nous sommes des civils et, qui plus est, des étrangers. Ces ravisseurs, vous savez que ce sont aussi des tueurs, des hommes désespérés qui n'hésiteraient pas à tirer à vue sur n'importe qui. »

Carmody le regardait d'un air ahuri.

« Eh bien ! poursuivit Carmody, que diriez-vous de venir avec nous leur reprendre Mrs Brady, sa fille et Mr Reynolds ? »

Carmody lui aurait volontiers sauté au cou. « Rien ne pourrait me plaire davantage. Merci, Monsieur. Merci, Messieurs.

— Mais c'est nous qui vous remercions, dit Brady d'un ton pénétré. Rendez-vous dans une heure. Est-ce que ça vous convient ?

— Il faudrait juste que je passe à mon bureau et que je lance un coup de fil à Edmonton, déclara Willoughby.

— Je croyais que la discrétion était notre mot d'ordre ?

— Mais il l'est, il l'est toujours.

— Alors puis-je vous demander...

— C'est une surprise. Une surprise qui ne vous sera révélée qu'à Lake Crowfoot. Ou dans le voisinage immédiat. Vous n'allez tout de même pas me priver du plaisir de vous faire une surprise ? »

Comme l'avion décollait, Brady se tourna du côté de Carmody, qui venait de sortir d'un coffret doublé de peau de chamois un curieux instrument de métal. Celui-ci consistait apparemment en un petit télescope monté sur un bras semi-circulaire, lui-même fixé sur une boîte rectangulaire. « Puis-je vous demander ce que vous avez là, Mr Carmody ? demanda-t-il.

— Je vous en prie, appelez-moi John. Nous autres flics, nous sommes habitués à bien des choses, mais pas à nous entendre appeler « monsieur ». Ce que c'est ? C'est une lunette à infrarouge. Ça se fixe sur le fusil.

— Et ça permet vraiment de voir la nuit ?

— Il vaut mieux avoir un peu de lumière quand même. Mais l'obscurité totale, c'est une chose plutôt rare.

— Et tout ça pour voir l'ennemi sans qu'il vous voie ?

— Oui. En gros, c'est ça. Comme procédé, ce n'est pas particulièrement élégant ; mais avec les salauds, on ne peut pas se permettre d'avoir des scrupules, surtout quand ils ont entre leurs pattes vos femmes et vos filles ! »

Brady se tourna vers Willoughby, assis de l'autre côté. « Et vous, quels sont les engins de mort que vous emportez ?

— En plus du pistolet réglementaire ? Simplement ça. » Il se pencha pour prendre sous son siège un étui de cuir d'environ cinquante centimètres sur vingt-cinq.

« C'est un format bizarre pour une arme, commenta Brady, intrigué.

— C'est parce qu'elle se démonte : elle est en deux parties.

— Ce ne serait pas une mitraillette, par hasard ?

— Exactement. »

Il y eut un bref silence, après quoi Brady demanda : « Et toujours par hasard, est-ce que vous n'auriez pas quelques grenades à main ? »

Carmody haussa les épaules. « Quelques-unes, oui. Mais quelques-unes seulement.

— Lunette à infrarouge, mitraillette, grenades, est-ce que tout cela n'est pas illégal ?

— C'est bien possible, rétorqua Carmody. Mais à Lake Crowfoot, je ne suis pas sûr que ça le soit. Demandez plutôt à Mr Willoughby. »

Ils avaient cessé de monter, et Brady remercia Mackenzie pour le daquiri qu'il lui apportait. « Nous avons déjà atteint notre altitude de croisière ? Ça me paraît bien rapide.

— Je ne sais pas, répondit Mackenzie. Il faudrait poser la question à Willoughby. » Il fit un geste en direction de l'avant, où le chef de la police, qui avait pris la place du copilote, consultait une carte avec Ferguson. « Il a l'air de prendre très au sérieux son travail de navigateur. »

Il se passa cinq minutes encore avant que Willoughby ne revienne

s'asseoir à côté de Brady.

« Dans combien de temps serons-nous arrivés ?

— Dans soixante-dix minutes.

— Soixante-dix minutes ? Mais je croyais que Lake Crowfoot ne se trouvait qu'à cent dix kilomètres.

— C'est vrai. Mais souvenez-vous que nous sommes censés aller à Los Angeles. Je crois donc préférable de voler en direction du sud jusqu'à ce que nous ayons passé le contrôle radar de Calgary. En restant à basse altitude, nous perdrons en outre le contrôle radar de Fort McMurray. Ensuite, nous allons bifurquer vers l'ouest, le nord, et enfin le nord-est. Sans jamais prendre plus d'altitude, il n'y a pas de risques, la région est très plate. » Il déplaça une carte. « Même les monts Birch ne présentent aucun danger : le point le plus haut n'atteint même pas neuf cents mètres.

— Et Lake Crowfoot, où est-ce que ça se trouve ?

— Ici, juste sur le versant est de la chaîne où s'effectue le partage des eaux.

— Pourquoi est-ce qu'il n'y a pas de nom ?

— Parce que c'est trop petit. Deerhorn, le lac situé sur le versant ouest où nous devons atterrir, n'est pas mentionné non plus.

— Quelle distance y a-t-il entre Deerhorn et Crowfoot ?

— Une dizaine de kilomètres. Peut-être douze. J'espère que c'est assez loin. Nous y arriverons en volant à basse altitude et le plus lentement possible, de sorte qu'il y a vraiment peu de chance qu'on nous entende. Le seul moment où nous ferons vraiment du bruit, c'est en atterrissant. Pour nous arrêter avec jet sur une distance aussi courte et sur de la glace, nous serons bien forcés d'utiliser les réacteurs en contre-poussée. Mais je suis presque certain que la pente qui sépare les deux lacs fera suffisamment écran pour qu'on ne puisse pas nous entendre. Je m'inquiète davantage pour l'hélicoptère.

— Comment ça ? demanda prudemment Brady.

— Oui. Il est parti d'Edmonton une demi-heure avant nous et il doit arriver à destination une heure après, c'est-à-dire lorsque la nuit sera tombée...

— Et comment est-ce qu'il va pouvoir atterrir, de nuit, sans lumières et sans radar pour le guider ?

— Nous le guiderons nous-mêmes par radio, ce n'est pas là le problème. Le problème, c'est à nouveau le bruit. C'est un très gros hélicoptère, et le bruit qu'il fait est en rapport avec sa taille.

— Je vois. » Brady ne cachait pas son inquiétude. « Et comme nos amis de Lake Crowfoot ont leur propre hélicoptère, ils risquent de venir voir ce qui se passe.

— Et c'est justement ce que je ne veux pas, déclara Willoughby. S'ils se pointent à Deerhorn, je n'aurai pas le choix : il faudra que je les abatte. Or, je les veux vivants.

— Avec le matériel de guerre que vous emmenez avec vous, on ne s'en douterait pas !

— C'est vrai qu'avec sa lunette le fusil de Carmody est assez redoutable, surtout s'il sait s'en servir et qu'il suffit de manipuler un bouton pour que le tir devienne automatique. Quant à ma mitrailleuse, elle a un magasin qui contient soixante projectiles et, pour voir ce que je fais, j'ai pris la précaution de me munir de balles traçantes.

— C'est ce qui s'appelle avoir le sens de l'organisation !

— Attendez, ce n'est pas tout. J'ai également prévu des fusées éclairantes. Pendant quatre-vingt-dix secondes, elles vous illuminent le ciel comme en plein jour. Un vrai feu d'artifice.

— Je sens que, si j'étais bon chrétien, je plaindrais l'ennemi.

— Ce serait mal placer votre pitié.

— Je le crois aussi. Mais dites-moi, ces armes ne sont pas légales... dans la police, j'entends ?

— C'est le problème quand on habite un patelin perdu : on n'arrive jamais à se tenir tout à fait au courant des règlements : ils changent presque tous les jours. Alors on fait au plus près de sa conscience. »

Apparemment satisfait de cette explication, Brady renonça à poser de nouvelles questions et resta silencieux jusqu'au moment où le bruit des réacteurs lui arracha une grimace de contrariété. Lorsqu'ils se furent posés, il dit à Willoughby : « On a dû nous entendre jusqu'à Fort McMurray.

— Mais non, le rassura le policier. Ce n'était pas si terrible. Allez, venez. On va prendre l'air et se dégourdir les jambes.

— Quoi ? Par un temps pareil ?

— Mais le temps est magnifique ! Il ne neige même pas. Et puis, de toute façon, il faudra bien se décider à sortir à un moment ou à un autre. »

En maugréant, Brady se leva et suivit Willoughby à l'avant de la cabine. Arrivé près de Ferguson, il s'arrêta.

« Vous paraissez inquiet, mon vieux. J'espère que ce n'est pas pour l'atterrissage, il était parfait.

— Merci. Non, ce n'est pas pour ça. Mais les commandes des ailerons m'ont paru un peu dures. Ce n'est certainement pas grand-chose, mais je vais jeter un coup d'œil quand même. Je préfère en avoir le cœur net. »

Brady sortit de l'avion sur les talons de Willoughby.

Deerhorn lui parut un endroit singulièrement morne et dépourvu d'attraits. Recouvert de neige, le lac était invisible. Sur trois côtés, le sol plat et nu se perdait dans la grisaille d'un horizon indistinct, tandis qu'au nord-est il montait en pente douce vers une vague chaîne de collines plantées d'arbres rares.

« C'est ça, ces monts Birch ? s'étonna Brady.

— Oui. Je vous ai averti que ce n'était pas grand-chose.

— Et de l'autre côté, à dix kilomètres...

— Attention ! Ecartez-vous ! »

Les deux hommes se retournèrent d'un bloc pour voir Ferguson dévaler la passerelle, tenant dans une main un objet cylindrique d'environ vingt-cinq centimètres de long sur dix de diamètre.

« Dégagez ! Dégagez ! » Il passa devant eux, courut encore une quinzaine de mètres, puis, s'arquant en arrière sans même s'arrêter, il jeta le cylindre d'un geste convulsif où participait son corps tout entier. L'objet n'avait pas parcouru plus de trois mètres lorsqu'il explosa.

L'effet de souffle fut si puissant que Brady et Willoughby, qui se trouvaient pourtant à une vingtaine de mètres, furent jetés sur le sol.

Ils restèrent plusieurs secondes à l'endroit où ils étaient tombés avant de se relever pour aller d'un pas incertain voir ce qui était arrivé à Ferguson. À peine étaient-ils à sa hauteur qu'ils furent rejoints par Dermott, Mackenzie et Carmody, qui s'étaient eux aussi précipités hors de l'avion.

Ferguson était tombé en avant, le visage dans la neige. Ils le retournèrent délicatement pour constater qu'apparemment il n'avait aucune blessure. Cependant, il était difficile de savoir s'il respirait.

« Portez-le à l'intérieur, vite, ordonna Brady. Et emballez-le dans des couvertures. Il se peut que son cœur se soit arrêté. Est-ce que quelqu'un saurait faire un massage cardiaque ?

— On nous a appris ça, je devrais savoir me débrouiller », affirma Carmody en soulevant Ferguson et en se dirigeant vers l'avion.

Trois minutes plus tard, toujours agenouillé, Carmody s'assit sur ses talons et sourit.

« Son cœur bat tout ce qu'il y a de plus régulièrement. Une vraie pendule. Un peu rapide, peut-être, mais ça marche.

— Bravo ! fit Carmody. Maintenant, qu'est-ce qu'on en fait ? On le laisse ici, j'imagine ?

— Bien sûr, répondit Dermott. Quand il reprendra conscience, et ça ne devrait pas tarder du moment qu'il ne semble pas avoir de blessure à la tête, il sera dans un état de choc. Il faudra donc qu'il se repose. Et avec toutes les couvertures qu'il y a dans l'avion, il ne risque pas d'avoir froid. À part ça, est-ce que quelqu'un peut nous dire ce qui s'est passé ? Nous autres, on l'a tout à coup vu courir le long du couloir en tenant ce truc à la main et en nous criant de ne pas bouger. C'est tout.

— J'ai compris ce qui a dû arriver, déclara Brady. Il s'est plaint que les commandes étaient un peu dures. Le type qui a posé cette bombe ne s'est pas rendu compte qu'au moment de la descente elle glisserait en avant et viendrait butter contre les ailerons. Quand nous sommes sortis, il m'a dit qu'il allait jeter un coup d'œil pour voir ce qui ne jouait pas. Eh bien, il aura vu !

— Il a eu de la chance, dit Dermott. Si l'enveloppe de là bombe avait été en métal, les éclats auraient pu le tuer.

— Et nous, vous ne croyez pas que nous en avons eu, de la chance ? » Brady était presque indigné. « Si nous étions vraiment allés

à Los Angeles, ou si la bombe avait explosé dix minutes plus tôt, nous serions morts à l'heure qu'il est ! Ce n'était pas hors de cette région, mais bel et bien hors du monde que voulaient nous envoyer nos amis. Et quelle façon plus propre et plus efficace de se débarrasser de nous auraient-ils pu trouver que de nous faire sauter à dix mille mètres d'altitude ? »

Le Sikorsky Sky-Ciane atterrit dans l'obscurité juste après trois heures trente de l'après-midi. Ainsi que Willoughby l'avait annoncé, c'était un hélicoptère d'une taille impressionnante. Les moteurs une fois coupés, les immenses rotors se mirent à tourner plus lentement jusqu'à s'arrêter tout à fait. Un escalier télescopique se déploya d'une porte ouverte, et deux hommes en descendirent pour s'approcher du groupe qui les attendait.

« Brown, annonça le premier. Lieutenant Brown. Et voici le lieutenant Vos, mon co-pilote. »

Tandis que les autres se présentaient, un troisième homme descendit de l'hélicoptère. « Docteur Kenmore, annonça-t-il à son tour.

— Combien de temps pouvez-vous rester ? demanda Willoughby.

— Aussi longtemps que vous voudrez.

— C'est parfait. Je crois que vous avez quelque chose pour moi ?

— En effet. Faut-il décharger tout de suite ?

— Ce serait gentil, oui. »

Brown cria des instructions.

« J'aurais deux requêtes à vous présenter, lieutenant.

— Je vous écoute, M^r Brady.

— Si seulement on était aussi aimable dans l'armée de l'Air américaine ! » Brady se tourna vers le docteur Kenmore. « Mon pilote a été blessé, seriez-vous assez bon pour l'examiner.

— Evidemment.

— Donald ? » Les deux hommes partirent en direction de l'avion. « Nous avons à bord un excellent émetteur, poursuivit Brady. Mais malheureusement, mon pilote n'est pas en état de s'en servir.

— Notre émetteur est excellent, lui aussi, et notre opérateur radio

est à votre disposition. James ! »

Un jeune homme apparut à la porte de l'hélicoptère.

« Conduisez Monsieur auprès de Bernie, voulez-vous ? »

Bernie, un garçon à lunettes, était installé devant un énorme appareil de transmission. Après s'être présenté, Dermott lui demanda : « Croyez-vous que vous pourrez m'obtenir ces numéros ?

— C'est local. Je veux dire, est-ce que c'est dans l'Alberta ?

— Hélas non. C'est à Anchorage et New York.

— Aucune importance. On va passer par notre Q.G. d'Edmonton. » L'assurance de Bernie était on ne peut plus réconfortante. « Vous avez les noms et les numéros ?

— Je les ai notés là, tenez. » Dermott lui tendit son calepin. « Je pourrai vraiment leur parler ?

— S'ils sont chez eux, bien sûr.

— Je risque d'être absents quelques heures. Si jamais vous aviez la communication pendant que je ne suis pas là, soyez assez aimable pour demander à mes correspondants qu'ils attendent mon appel ou disent où je pourrai les joindre.

— Entendu. »

Dermott rejoignit le groupe resté à l'extérieur. Durant son absence, trois véhicules inconnus avaient fait leur apparition. « Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-il.

— Ma surprise pour Mr Brady, répondit Willoughby. Ce sont des autoneiges.

— Pas du tout, corrigea un garçon à cheveux noirs.

— Oh ! pardon. » Willoughby se tourna vers Dermott. « John Lowry, un spécialiste de ces engins. On nous l'a envoyé d'Edmonton pour nous apprendre à les manier.

— Ce ne sont pas des autoneiges, expliqua Lowry. Ce sont des auto-tout : neige, route, marais, sable, ce que vous voulez. Par comparaison, les autoneiges américaines ou canadiennes appartiennent à l'âge de la radio à vapeur. Elles sont fabriquées par la V.P.L.O. – ne me demandez pas de vous donner le nom complet, il est

imprononçable –, une firme finlandaise et, bien entendu, on les a baptisées Finncat, le chat finlandais. Elles sont faites en fibre de verre. Contrairement aux autoneiges ordinaires, elles n'ont pas de skis à l'avant : leurs chenilles font toute la longueur du véhicule.

— Et d'où viennent-elles ?

— Nous en avons reçu trois pour faire des essais : ce sont ces trois-là. »

En aparté, Dermott dit à Willoughby : « C'est tout de même beau d'avoir des amis.

— Ce n'est pas vraiment le modèle standard, poursuit Lowry. On leur a apporté certaines améliorations. C'est ainsi qu'à l'avant on a ajouté des sièges supplémentaires.

— En somme, je pourrais monter dans une de ces machines maintenant ? hasarda Brady d'une voix pleine d'espoir.

— Mais certainement.

— C'est merveilleux, c'est tout simplement merveilleux ! » L'enthousiasme de Brady montrait bien à quel point la perspective d'avoir à parcourir vingt kilomètres à pied dans les neiges de l'Alberta revêtait pour lui peu d'attraits.

« Le pilotage est très simple, reprit Lowry. C'est en modifiant l'inclinaison des chenilles, comme ceci, qu'on change de direction. Là vous avez la marche avant, et là, la marche arrière. On peut faire jusqu'à soixante kilomètres à l'heure.

— Soixante ? s'étonna Dermott. Vous m'auriez dit vingt kilomètres à l'heure que j'aurais déjà eu du mal à vous croire ! »

Lowry sourit. « Non, non, on peut vraiment faire du soixante. Pas en terrain difficile, bien sûr. À part ça, ce n'est pas particulièrement bon marché : quatre mille dollars ; mais ce qui est unique n'est jamais bon marché. Bon. Si j'ai bien compris, vous êtes plutôt pressés. Alors commencez par choisir trois chauffeurs. »

Tandis que Willoughby et ses deux hommes apprenaient le maniement des Finncats, le Dr Kenmore revint de l'avion avec Mackenzie. « Commotion, annonça-t-il. Rien de très grave : sa tête a dû heurter la glace, il a une superbe contusion au-dessus de l'oreille droite. Je vais le faire transporter dans l'hélicoptère ; nous avons un générateur qui permet au chauffage et à la lumière de continuer à

fonctionner même quand les moteurs sont arrêtés.

— Merci infiniment, docteur, dit Brady. Nous vous sommes très reconnaissants.

— Je vous en prie, ce n'est rien. Est-ce qu'on peut vous demander où vous avez l'intention d'aller avec ces jouets ?

— Heureusement que le jeune Lowry n'est pas là pour vous entendre ; il aurait une attaque ! plaisanta Dermott.

— Je ne voudrais pas vous paraître impoli, dit Brady, mais, pour répondre à votre question, je préfère attendre que nous soyons de retour. Mais dites-moi, docteur, que valent vos connaissances en matière de blessures et de fractures occasionnées par balles ?

— Je ne suis pas un spécialiste dans ce domaine. » L'expression de Kenmore n'avait pas changé. « Mais vous croyez que d'ici la fin de la nuit j'aurai l'occasion d'améliorer mes connaissances ?

— J'espère que non, rétorqua Brady qui, cette fois, avait abandonné le ton de la plaisanterie. Mais on ne sait jamais. »

Les six hommes partirent à quatre heures trente, c'est-à-dire exactement une heure après l'atterrissage du Sikorsky. L'équipage de l'hélicoptère les regarda s'en aller. « Le personnel de l'armée de l'Air n'est pas aussi idiot qu'il en a l'air, fit le lieutenant Brown. Nous savons parfaitement où vous allez, Messieurs. Bonne chance ! » Il regarda l'arsenal qu'ils transportaient. « Le docteur Kenmore risque bien de ne pas dormir beaucoup, cette nuit. »

Les Finncats étaient tout ce qu'avait promis Lowry : rapides, maniables, et remarquablement puissants. Deux d'entre eux étaient équipés de phares et ouvraient la route ; ils les éteignirent peu avant d'atteindre le sommet de la crête. La descente s'effectua sans trop de difficulté, mais elle ne fut évidemment pas plus rapide que la montée car, maintenant qu'il n'y avait plus de lumière, les arbres n'étaient pas toujours très visibles et il fallait se montrer d'autant plus prudent. Par ailleurs, bien que les moteurs fussent extrêmement peu bruyants, mieux valait ne pas les pousser afin de rester aussi silencieux que possible. Enfin, Willoughby lança un ordre, et les trois Finncats s'arrêtèrent.

« Je crois que ça ira comme ça, dit-il. Il ne faut pas tenter le diable. Et puis la rive ne doit plus être maintenant qu'à trois cents mètres environ.

— C'est parfait, déclara Dermott. Mais dites donc, il y a combien de personnes qui travaillent à la station météorologique ?

— Ils ne sont que deux. Et il ne leur est certainement rien arrivé, sinon, ils auraient cessé d'envoyer leurs messages radio et l'alerte aurait été donnée automatiquement. On s'est sans doute contenté de les obliger à continuer leur travail comme si de rien n'était. »

Ils continuèrent à descendre jusqu'au bord du lac sans plus dire un mot. De hauts roseaux poussaient sur la rive gelée. Carmody les écarta, sortit de son coffret sa lunette à infrarouge, et colla son œil à l'oculaire de caoutchouc.

La station météorologique de Lake Crowfoot ne comptait que deux bâtiments, dont l'un était environ trois fois plus grand que l'autre. Le plus petit, hérissé de toutes sortes de poteaux et d'antennes qui devaient appartenir à des instruments de mesure, était plongé dans une totale obscurité. L'autre, qui servait manifestement de maison d'habitation, présentait en revanche deux fenêtres brillamment éclairées. Juste derrière, on pouvait voir un grand hélicoptère peint en blanc.

Jones passa la lunette à Brady, qui, après avoir brièvement étudié les lieux, la passa plus loin. Dermott fut le dernier à s'en servir. En la rendant à Carmody, il déclara : « Comme objectif, ça me paraît tout à fait possible. Alors, messieurs, on y va ?

— On y va, approuva Brady. Et je vous en prie, pas de pitié. Il n'y a aucune raison que nous traitions ces gens comme des êtres humains. Alors, pas d'avertissements, rien. On tire d'abord, et on pose les questions ensuite. Des types qui placent une bombe dans un avion, qui enlèvent une mère et sa fille ne méritent pas un meilleur traitement.

— Je veux bien, dit Willoughby. Mais si vous tirez, contentez-vous de les blesser. Je les veux vivants. Je veux qu'ils soient jugés.

— Bien sûr, rétorqua Brady, mais leur procès sera beaucoup plus simple et plus rapide si l'on obtient tout de suite des aveux.

— Et comment pensez-vous y arriver ? demanda Dermott.

— C'est simple, mon petit George. Tout dépendra du courage que vous vous sentez cet après-midi. »

CHAPITRE 15

Un vent méchant sifflait à travers le bosquet d'aulnes situé à quelque vingt mètres de la station météorologique. Les arbres offraient une piètre protection, mais c'était la seule qu'ils aient pu trouver dans le voisinage immédiat. Heureusement, c'était une nuit sans lune ; dans le paysage neigeux, les bâtiments se dessinaient comme deux blocs d'ombre.

Trapus comme des ours dans leurs vêtements polaires, ils suivaient en silence les lents progrès de Carmody, rampant dans leur direction. Lorsqu'il fut enfin parvenu à l'abri des arbres, il se mit à genoux.

« Ils sont là, chuchota-t-il. Reynolds et les dames. Les dames sont attachées ensemble par des menottes, mais elles ont l'air en bon état. À part elles, il y a cinq types, qui fument et qui boivent, mais qui ne sont pas saouls. Une petite pièce conduit dans la grande. Il n'est pas impossible qu'il y ait quelqu'un qui y dorme, mais je ne crois pas. La porte est entrouverte et la lumière allumée. Il me semble que si quelqu'un avait voulu dormir là, il aurait éteint.

— Bravo mon vieux ! fit Brady.

— J'ai encore relevé trois choses. Même s'ils ne sont pas pistolet en main, trois hommes au moins sont armés. Le groupe entier est assis autour de la table et écoute la radio. Ils écoutent très attentivement, presque trop... Manifestement, ils attendent quelque chose. Ce qui m'a d'ailleurs fait penser une fois de plus qu'il ne devait y avoir personne dans la petite pièce.

— Mais vous ne croyez pas que les deux employés de la station pourraient se trouver là ? demanda Dermott. Ligotés, j'entends.

— Oui, en effet, répondit Carmody. Ça m'est également venu à l'esprit.

— Je sais ce qu'ils espèrent entendre, déclara Brady : l'annonce que notre jet s'était écrasé quelque part. Bon. Quelle est la troisième chose que vous ayez notée ?

— Les cinq types portent des bas en guise de masques.

— Ce qui signifie qu'ils n'ont pas l'intention de liquider les otages », commenta Dermott. Soudain, il se mit à parler plus bas. « Attention ! Taisez-vous ! »

Un rectangle de lumière était apparu au coin du bâtiment. Une silhouette franchit la porte ouverte et se dirigea vers la plus petite des deux maisons, où une fenêtre s'éclaira quelques instants plus tard.

« C'en est un de la bande, dit Brady. Si c'était un des gars de la station, on ne le laisserait pas se balader comme ça au risque qu'il donne l'alerte. Parfait. George, c'est ici que vous allez gagner la médaille d'honneur du Congrès ou je ne sais quelle brillante décoration. »

Brady sortit de sa cachette. Dans ses mouvements rapides et silencieux, rien ne rappelait plus l'obèse amoureux du confort. Parvenu à la porte du bâtiment principal, il se retourna pour jeter un coup d'œil à l'autre : là lumière était toujours allumée. Il saisit la poignée, ouvrit la porte et entra, son calibre 38 à la main. Arme au poing, Dermott et Mackenzie l'encadraient. Brady s'avança vers les quatre hommes masqués assis autour de la table.

« Pas un geste ! ordonna-t-il. Et gardez vos mains sur la table. Vous devez bien comprendre que nous ne cherchons qu'un prétexte pour vous loger une balle dans la tête, alors vous avez intérêt à vous tenir peignards. Maintenant, que l'un d'entre vous éteigne la radio. La bonne nouvelle que vous attendiez vient d'arriver.

— Jim ! Jim ! » Jean Brady était debout, tremblante d'émotion. « Tu es venu !

— Evidemment. » La voix de Brady exprimait un curieux mélange d'agacement et de satisfaction. « Tu devrais pourtant savoir que la Maison Brady arrive toujours à temps. » Comme elle faisait mine d'approcher, il leva une main autoritaire. « Une minute. Ne viens pas trop près. Ces gens sont prêts à tout. M^r Reynolds, Stella, désolé de vous avoir fait attendre aussi si longtemps, mais...

— Papa ! » Stella s'était levée d'un bond. « Papa, il y a un type...

— Lâchez vos armes ! » La voix venait de la porte. « N'essayez pas de vous retourner ou vous êtes des hommes morts.

— Faites ce qu'il dit. » Brady donna l'exemple en laissant tomber son arme. Aussitôt, Dermott et Mackenzie l'imitèrent.

« Restez où vous êtes, ordonna la même voix. Billy ! »

Billy sut tout de suite ce qu'il avait à faire. Sa fouille fut rapide mais soigneuse. Lorsqu'il eut terminé, il recula d'un pas et déclara : « C'est bon, patron.

— Parfait. » La porte se referma, et un homme de forte carrure apparut devant eux. À l'instar des autres, il était masqué. « Asseyez-vous sur ce banc, là. » Il attendit qu'ils se soient exécutés, après quoi il s'assit à la table et ordonna. « Surveillez-les. » Aussitôt, trois pistolets apparurent pour tenir en respect Brady et ses deux compagnons. Lui-même reposa son arme.

« Ces dames ont l'air bien déçues, dit-il. Mais elles ont tort. »

Brady les regarda. « Ce qu'il veut dire, c'est que les choses pourraient être pires. Si son plan avait réussi, nous serions déjà morts. Déjà, il y a deux blessés graves, et Ferguson se trouve dans un état critique. » Il se tourna vers le chef. « C'est vous qui avez placé cette bombe dans l'avion ?

— Je l'aurais volontiers fait moi-même mais, pour être précis, le mérite en revient à l'un de mes hommes. » Par le trou pratiqué à cet effet dans le bas qui lui servait de masque, il porta une cigarette à sa bouche et l'alluma. « Voilà donc M^r Brady et ses deux précieux associés. Quel honneur ! Vraiment, je n'en espérais pas autant.

— Evidemment, si nous avons sauté à dix mille mètres d'altitude, c'est un honneur que vous n'auriez pas eu ! fit sèchement Brady.

— À propos, comment se fait-il que vous soyez vivants ?

— Vivants ! C'est vrai que nous le sommes ; mais un homme est sans doute en train de mourir, et deux autres sont gravement atteints. Qui êtes-vous, bon sang ? Un tueur ? Un psychopathe ?

— Tout simplement un homme d'affaires. Alors, comment se fait-il que vous ne soyez pas morts ?

— Nous avons atterri avant que la bombe n'explose, expliqua Brady d'une voix soudain très fatiguée. Nous avons capté le rapport d'un garde forestier disant qu'il avait repéré un hélicoptère blanc dans les parages. Personne n'y a fait attention sauf nous. Nous qui savions que votre hélicoptère était blanc.

— Et comment le saviez-vous ?

— Un tas de gens vous ont vus dans la région d'Athabasca. »

Il haussa les épaules. « Aucune importance. Maintenant, j'ai tous les atouts en main.

— En tout cas, celui qui a placé cette bombe dans l'avion s'y est pris comme un amateur, affirma Brady d'un ton sarcastique.

— S'il n'a fait son travail qu'à moitié, je ne saurais l'en blâmer : il a été interrompu.

— La bombe s'est coincée dans les commandes des ailerons. Le pilote a dû atterrir, et c'est à ce moment-là que nous avons aperçu votre hélicoptère. On s'est posés sur un autre lac. Le pilote nous a dit de sortir. Deux types sont restés avec lui pour essayer de désamorcer votre engin. Ils ont dû penser que c'était leur devoir : c'étaient des flics.

— Ça, nous le savons.

— Vous saviez que nous avions deux passagers supplémentaires et ça ne vous a pas retenus ? Vous n'avez pas la moindre pitié ?

— La pitié est un mot qui n'entre pas dans mon vocabulaire. Mais pourquoi est-ce que vous êtes venus ici ?

— À cause de votre hélicoptère, bien sûr. Il fallait bien qu'on trouve un moyen de transport pour amener les blessés à l'hôpital.

— Alors, pourquoi ne vous en êtes-vous pas emparé tout de suite plutôt que de venir traîner par ici ?

— Parce qu'il nous fallait un pilote. Pour manier un hélicoptère, il faut tout de même avoir quelques notions, non ? »

Le chef se tourna vers l'un de ses hommes. « Désolé, Lucky. Je vous ai privé d'un plaisir.

— Et naturellement, c'est vous qui avez tué Crawford ?

— • Crawford ? » Il se tourna vers un autre. « Fred, c'est ce garçon dont vous...

— Eh oui ! C'était lui.

— C'est vous qui avez gravement blessé le président de la Sanmobil, plus un policier ?

— On ne peut rien vous cacher.

— C'est vous qui avez saboté les installations et détruit la dragline ? Dommage que vous ayez dû tuer tant de gens en jouant à ce petit jeu !

— Pour nous, ce n'est pas un petit jeu. Et si l'on veut jouer contre nous, il faut être un homme. »

Brady courba la tête d'un air accablé, puis il leva les mains et les croisa derrière la tête. Ses doigts se touchèrent.

Ce qui aurait dû être un tintement de verre brisé fut couvert par le claquement de trois détonations qui éclatèrent presque en même temps. Les trois hommes armés poussèrent un hurlement de douleur et regardèrent d'un air ahuri leurs épaules brisées. La porte fut ouverte d'un coup de pied et Carmody bondit à l'intérieur, mitrailleuse en mains. Willoughby entra aussitôt après lui, armé d'un revolver.

« Comme vous le disiez tout à l'heure, fit Dermott, il ne s'agit pas d'un petit jeu : pour y jouer, il faut être un homme ! »

Carmody s'approcha du chef et appuya le canon de sa mitrailleuse contre ses dents. « Votre arme, ordonna-t-il. Et par le canon. » Il empocha le pistolet et se tourna vers le dernier membre du quintette, qui déposa son arme sur la table sans même que Carmody ait eu à le lui demander.

« Satisfait, M^r Willoughby ? demanda Brady. Maintenant, la scène est à vous.

— Merci, M^r Brady. Vous avez été parfait. » Il s'approcha de la table. « Je pense que je n'ai pas besoin de vous dire qui je suis ? »

Personne ne répondit.

« Vous. » Il s'adressait à l'homme qui, un instant plus tôt, avait mis tant d'empressement à déposer son arme. « Des serviettes, du coton, des pansements. Si vos trois amis se saignaient complètement, j'imagine que ça ne ferait de peine à personne. Mais moi, je tiens à ce qu'ils meurent légalement, c'est-à-dire après leur procès. Faites donc voir vos têtes. » Les trois premiers hommes auxquels il arracha leurs masques ne lui rappelaient rien. En revanche, le quatrième, celui à qui il venait d'ordonner d'apporter les premiers secours aux blessés, lui était parfaitement connu.

« Lucky Lorrigan, dit-il. Ancien pilote d'hélicoptère devenu meurtrier. En fuite de Calgary. À grièvement blessé deux agents durant son évasion. Je suis sûr qu'ils seront ravis de vous revoir ! »

Il ôta le masque du chef. « Tiens, tiens, qui l'eût cru ? Frederik Napier, responsable en second de la sécurité auprès de la Sanmobil. Un exemple de loyauté !

« Messieurs, vous êtes tous les cinq arrêtés pour meurtre, tentative de meurtre, enlèvement et sabotage industriel. Inutile de vous rappeler que vous n'êtes pas tenus de parler tant que vous n'avez pas d'avocats : vous le savez, vous connaissez vos droits. Mais après ce que vient de raconter Napier, je ne vois pas trop bien ce à quoi ces droits pourraient vous servir.

— Surtout que les autres ne les ont pas épargnés non plus, dit Brady.

— Exactement », renchérit Willoughby. Toujours prêt à improviser, il était entré dans le jeu sans du tout comprendre de quels autres il était question.

« Vous êtes vraiment d'une naïveté déconcertante, Napier, poursuivit Brady. Je vous ai dit que M^r Willoughby et son adjoint avaient été grièvement blessés au cours de notre atterrissage forcé, et vous semblez à peine surpris de les voir. Peut-être que vous êtes idiot ; peut-être que les événements vont trop vite pour vous ; mais vous devriez tout de même commencer à comprendre qu'il n'y a pas eu du tout d'atterrissage forcé. De même qu'aucun garde forestier n'a repéré votre hélicoptère, que nous-mêmes n'avons vu qu'en arrivant ici, et non pas en atterrissant.

« Deerhorn, le lac qui se trouve juste de l'autre côté des collines, a toujours été notre destination. En quittant Fort McMurray, nous savions exactement où vous étiez. Je vous ai fait parler, Napier, et vous êtes tombé dans le panneau. Mais ne regrettez rien : Brinckman et Jorgensen s'étaient déjà chargés de vous dénoncer... grâce à quoi ils n'en prendront que pour cinq ans.

— Brinckman et Jorgensen ! » Napier, qui s'était levé d'un bond, retomba aussitôt sur sa chaise, le canon de la mitraillette de Carmody l'ayant frappé en plein plexus solaire. « Brinckman et Jorgensen ! » répéta-t-il en gémissant. Puis, lorsqu'il eut repris son souffle, il lança une bordée d'injures.

Pour le rappeler à l'ordre, Carmody lui donna un petit coup sur la tête avec le canon de son arme. « Allons, allons, dit-il. Il y a des dames, ne nous oublions pas !

— Cinq ans ! ragea Napier. Mais ce n'est pas possible ! Enfin, bon

Dieu, Brinckman est mon patron. Et Jorgensen est son second. Moi, je ne suis que le numéro trois. Brinckman est celui qui décide, qui ordonne. Moi, je ne fais qu'exécuter ses ordres. Après ça, il suffirait qu'il nous dénonce pour qu'il s'en tire avec cinq ans !

— Vous êtes prêt à répéter tout ça sous serment devant le tribunal ? demanda Willoughby.

— Et comment ! Un salaud, un traître pareil ! » Les poings serrés, Napier regardait dans le vide.

« Et devant tous ces témoins aussi ? »

Napier sursauta, puis fixa sur Willoughby un regard hébété. Manifestement, il ne comprenait plus rien à ce qui se passait.

« Décidément, vous n'êtes pas rapide, et vous manquez singulièrement d'intelligence, Napier. M^r Brady avait raison : c'est un vrai plaisir de vous faire parler. Jusqu'ici, nous n'avions pas le plus petit début de preuve contre Brinckman et Jorgensen. Grâce à vous, ils vous rejoindront ce soir derrière les barreaux. Pour rien au monde je ne voudrais manquer cette rencontre ! »

Le grand hélicoptère blanc atterrit à Deerhorn à cinq heures quarante-cinq de l'après-midi. Durant les sept minutes que dura le vol, la gueule du pistolet de Carmody vissée dans l'oreille, Lucky Lorrigan avait piloté dans un style impeccable. Les deux employés de la station météorologique avaient été libérés, et, après qu'on leur eut fourni certaines explications, ils avaient juré de garder le secret pour vingt-quatre heures encore. ^v Brady fut le premier sorti de l'appareil, bientôt suivi de Dermott et des blessés. L'équipage du Sikorsky se précipita à leur rencontre, le lieutenant Brown en tête.

« Félicitations, dit-il. C'est ce qu'on appelle du travail vite fait. Vous n'avez pas eu de problèmes ?

— Pas le moindre, répondit Brady. Mais il va peut-être y en avoir pour le docteur Kenmore : nous lui rapportons trois blessés.

— Je m'en occupe tout de suite.

— C'est très gentil à vous, docteur. Mais vous me paraissez bien jeune pour être chirurgien orthopédiste.

— Ah bon, parce que...

inquiétez pas. Raccommodez-les tant bien que mal. S'ils lâchent la

rampe cette nuit, on ne vous retirera pas le droit d'exercer.

— J'aime mieux ça. » Les yeux du jeune médecin s'agrandirent tandis que les deux femmes descendaient l'échelle. « Pas mal, apprécia-t-il.

— La Maison Brady a pour devise de ne s'associer qu'avec le meilleur et le plus beau. » Malgré sa satisfaction et sa bonne humeur évidentes, Brady donnait certains signes d'impatience. « Mr Lowry, il va falloir que nous trouvions un moyen de récupérer vos splendides machines. On verra ça plus tard. Maintenant, lieutenant, si vous voulez bien m'excuser... Une question urgente... »

Il avait déjà fait quelques pas en direction de son avion lorsque le lieutenant le rattrapa. « Il fait bigrement froid dans votre appareil, aussi j'ai pris la liberté de transférer une partie de vos vivres dans notre Sikorsky. »

Brady se retourna d'un bloc, entoura d'un bras les épaules de Brown et, l'entraînant vers l'hélicoptère, il déclara d'une voix pénétrée : « Je sens qu'un brillant avenir vous attend, lieutenant. »

Occupé à tout autre chose, Dermott demanda à Bernie, l'opérateur radio du Sikorsky : « Alors, quelles nouvelles ?

— J'ai eu vos trois correspondants, monsieur. À New York et chez Mr Morrison, à Anchorage, on m'a dit qu'il n'y avait encore aucune information pour vous et qu'il n'y en aurait probablement pas avant vingt-quatre heures. Quant au Dr Parker, toujours à Anchorage, il attend que vous le rappeliez.

— Parfait. Est-ce que vous pouvez vous en occuper tout de suite ?

— Mais bien sûr. J'attendais seulement que vous soyez là. »

Pour s'asseoir, Brady avait dû se contenter d'une caisse. Mais il ne paraissait pas en souffrir. Pour l'instant, il s'entretenait avec Ferguson, lequel avait retrouvé toute sa conscience.

« Bravo, mon vieux. Vous avez eu une veine de cocu, mais nous en avons eu encore davantage ! Sans vous, nous étions morts. Nous en reparlerons plus tard, en privé. Je suis navré que vos yeux vous causent tant d'ennuis.

— Oui, c'est bien ennuyeux. Autrement, je pourrais piloter l'avion sans problèmes.

— Il n'est pas question que vous pilotiez avant deux ou trois jours, affirma Kenmore. Il faut d'abord que nous soyons sûrs que votre vue s'est stabilisée. On s'occupera de ça à Edmonton. Je connais un excellent spécialiste.

— À propos, docteur, comment vont nos glorieux blessés ? » demanda Brady.

Kenmore haussa les épaules et se contenta de répondre : « Ils vivent.

— Tant pis ! D'ailleurs, ils ne perdent rien pour attendre. »

Deux heures et demie plus tard, installé cette fois dans le meilleur fauteuil de l'hôtel Peter Pond, Brady présidait une joyeuse assemblée. Inspiré sans doute par la pensée des fabuleux honoraires qu'il allait encaisser, il traitait ses hôtes avec la prodigalité d'un mécène. Reynolds se trouvait là avec sa femme. L'atmosphère était à la fête, mais Dermott et Mackenzie ne semblaient pas y participer : ils avaient des mines de conspirateurs. Bientôt, Dermott s'approcha de Brady. « Donald et moi aimerions nous éclipser quelques instants, dit-il. Est-ce que vous y voyez un inconvénient ?

— Bien sûr que non. Est-ce que vous avez besoin de moi ?

— Non. Ce n'est pas très important.

— Parfait. Je ne vous retiens pas, partez quand vous voudrez. » Dans une main, celle de sa femme, dans l'autre un verre de daiquiri, Brady avait déjà retrouvé le sourire qui l'avait quitté l'espace d'un instant. Maintenant, il aurait le public pour lui tout seul et il pourrait donner des récents événements une version tant soit peu améliorée par rapport à celle qu'il aurait dû fournir en présence de ses deux lieutenants. Il regarda sa montre. « Il est huit heures et demie. Quand est-ce qu'on peut espérer votre retour ? Dans une demi-heure ?

— Oui. Quelque chose comme ça. »

Tout en se dirigeant vers la sortie, ils s'arrêtèrent près de Willoughby. « Alors, où est-ce que vous en êtes avec Brinckman et Jorgensen ? demanda Dermott.

— C'est fait, ils sont sous les verrous. À ce propos, je ne sais comment vous...

— Surtout ne vous pressez pas. » Mackenzie souriait. « Nous n'en avons pas encore fini avec vous.

— Ah bon ! Qu'est-ce qui se passe ?

— Il va falloir qu'on s'occupe de tendre un nouveau filet. Est-ce qu'on peut vous voir dans la matinée ?

— À quel moment ?

— Tard. De toute façon, nous vous téléphonerons. D'accord ?

— Entendu. »

Ce n'est pas une demi-heure, mais une heure et demie, que Dermott et Mackenzie passèrent dans la chambre du premier, à discuter, à combiner et, surtout, à téléphoner. Lorsque enfin ils se décidèrent à rejoindre les autres, Brady leur fit un accueil plus que chaleureux. Il n'avait pas du tout conscience du laps de temps qui s'était écoulé. Depuis leur départ, la compagnie s'était multipliée. Tour à tour, on les présenta au maire et à sa femme, à la femme de Jay Shore, à Mrs Willoughby, et à deux autres couples dont le nom leur échappa. Ce soir-là, Brady aurait volontiers traité avec toute la ville.

Willoughby s'approcha d'eux pour leur annoncer : « Il y a du nouveau... Rien d'extraordinaire, mais intéressant tout de même. Nous avons comparé les empreintes qui se trouvaient chez Shore avec celles qui ont été relevées dans le camion volé : parmi elles, il y avait celles de Napier et de Lucky Lorrigan. »

À onze heures, Dermott et Mackenzie étaient à nouveau auprès de Brady. Celui-ci était toujours dans une forme éblouissante : sa tolérance au rhum dépassait l'entendement humain. « M^r Brady, nous sommes lessivés, annonça Dermott. Cette fois, on s'en va.

— Où ça ? Au lit ? La nuit est encore jeune, voyons ! » D'un geste majestueux, il désigna ses hôtes. « Regardez-les ! Est-ce qu'ils pensent à aller se coucher, eux ? » Jean adressa pourtant à Dermott un clin d'œil signifiant qu'elle aussi se serait volontiers retirée. « Ils sont heureux. Ils s'amusent. Regardez ! »

Brady avait incontestablement raison : tout le monde s'amusait. Et dans le coin de la pièce où il avait réussi à entraîner Stella, le jeune Carmody semblait apprécier la soirée plus que n'importe qui.

« Il faut pourtant que nous nous en allions, insista Dermott. Sinon, nous allons nous effondrer devant vos invités.

— C'est le problème avec la jeunesse d'aujourd'hui. » Quand cela l'arrangeait, Brady oubliait volontiers que ses associés étaient de la

même génération que lui. « Pas d'allant, pas d'élan, en un mot : tristes.

— Eh oui ! soupira ironiquement Dermott. À part ça, il faudra qu'on vous parle demain matin.

— Quoi ? » Il les regarda d'un air soupçonneux. « Quand ?

— Avec votre allant, votre élan, j'imagine que ça n'a pas beaucoup d'importance.

— Epargnez-moi vos sarcasmes. Quand ?

— À midi. Ça vous va ? »

Du coup, Brady se détendit. « À la bonne heure ! Eh bien, bonne nuit, messieurs, reposez-vous bien ! »

Dermott et Mackenzie allèrent embrasser Jean puis prirent poliment congé de tout le monde avant de s'en aller.

Un peu après une heure, ils se couchèrent enfin. Les deux heures précédentes, ils les avaient passées au téléphone.

Dermott se réveilla à sept heures et demie. À huit heures, il était douché, rasé, et prenait son petit déjeuner tout en téléphonant. À neuf heures, Mackenzie venait le rejoindre. À dix, ils arrivaient chez Willoughby. À midi pile, ils étaient de retour à l'hôtel.

Brady finissait de déjeuner. Il avala la dernière bouchée de son omelette au jambon et se mit à secouer la tête avec énergie. « C'est exclu, Messieurs. Pour moi, c'est terminé. D'accord, il reste quelques petits détails à régler du côté de l'Alaska, mais ce n'est tout de même pas moi qui vais m'occuper de ces broutilles ?

— Parfait. En ce cas je pense que vous ne verrez pas d'inconvénients à ce que Donald et moi nous démissionnions ? »

Heureusement pour lui, Brady n'était en train ni de boire ni de manger, sinon il se serait immanquablement étranglé. « Démissionner ? Mais vous êtes fous, ou quoi ?

— C'est surtout à cause de Donald, expliqua Dermott. Son sang écossais, j'imagine. Mais il ne peut pas supporter l'idée de voir tant d'argent lui passer sous le nez.

— Tant de... Quoi ? Pourquoi ? Mais expliquez-vous à la fin !

— Peut-on savoir combien vous demandez à la Sanmobil pour nos

services ?

— Eh bien ! je ne suis pas du genre à profiter du malheur d'autrui, vous savez. Mettons un demi-million. Plus les frais, bien sûr.

— Alors je pense que Donald et moi demanderons un quart de million pour régler quelques petits détails et autres brouilles. » Brady semblait sur le point de faire une attaque. « Evidemment, reprit Dermott, avec un nom comme le vôtre, on pourrait aller jusqu'au demi-million sans que les compagnies de Prudhoe Bay n'y trouvent à redire. Un demi-million plus les frais, bien sûr. »

Brady grimaça un sourire. « Contrairement à ce que vous pourriez imaginer, ce n'est pas que je ne sois pas au meilleur de ma forme, ce matin. Mais quand trop de soucis se bousculent dans votre tête, on en vient parfois à perdre momentanément le sens des réalités. À quelle heure disiez-vous qu'aurait lieu cette réunion ? »

CHAPITRE 16

La réunion devait se tenir le soir même dans la cantine de la Sanmobil, une salle chaude et vaste qui présentait en outre l'avantage d'être facilement interdite au public.

Les tables et les chaises avaient été arrangées de telle façon que ceux qui dirigeaient rassemblée se trouvaient assis sur un rang, comme sur une scène, face à la longue salle, où le reste des sièges formait deux travées séparées par un couloir central.

La séance était présidée par Willoughby, à la droite duquel se trouvait assis Hamish Black, directeur général de la B.P./Sohio pour l'Alaska, venu tout exprès de Prudhoe Bay. À sa gauche étaient installés Jim Brady et ses deux hommes de confiance.

Dans la salle proprement dite, c'est-à-dire face à eux, l'équipe locale était représentée par Bill Reynolds, Jay Shore et quelques autres. Pour sa part, l'Alaska comptait huit représentants, parmi lesquels le Dr Blake, aussi maigre et cadavérique que jamais ; Ffoulkes, le chef de la police d'Anchorage ; et Parker, le médecin légiste. Morrisson, du F.B.I., était arrivé par le même avion avec quatre de ses agents, placés derrière lui. Au fond de la salle se trouvaient une trentaine d'employés de la Sanmobil, conviés à cette réunion afin d'entendre un rapport complet sur ce qui s'était passé. Enfin, assis légèrement à l'écart, dos au mur sur une banquettes, Carmody et deux de ses collègues de la police entouraient Corinne Delorme, la mine défaite et l'air vaguement effrayé.

Willoughby se leva pour ouvrir la séance.

« Bonsoir, Mesdames et Messieurs. En tant que représentant de l'ordre et organisateur de cette réunion, je tiens avant toute chose à remercier ceux qui, parmi vous, ont accepté de venir de Prudhoe Bay, d'Anchorage ou même de New York pour être ici ce soir. »

Un murmure s'éleva dans la salle.

« Oui, reprit-il, deux personnes au moins arrivent de New York. Cela dit, le but de cette assemblée consiste à informer le personnel de la Sanmobil et de la B.P./Sohio de ce qui s'est passé ces jours derniers, et, si possible, à élucider les quelques questions qui n'ont pas encore

trouvé de réponses. Sans plus tarder, je donne la parole à M^r Hamish Black, directeur général de la B.P./Sohio pour l'Alaska, qui va vous mettre au courant de la situation. » Black se leva à son tour, l'air revêché et désapprouvateur. Cependant, dès qu'il eut commencé de parler, il acquit une dimension et une autorité dont Brady et ses associés furent les premiers surpris.

« Comme vous le savez, le pipe-line de l'Alaska et les installations de la Sanmobil, ici, à Athabasca, ont récemment été victimes de divers actes de sabotage qui nous ont contraints à interrompre toute activité, et à l'occasion desquels quatre personnes ont été assassinées et plusieurs grièvement blessées.

« Nous espérons ardemment que ces attaques ont aujourd'hui pris fin. Ici, en Alberta, il semble certain qu'elles ne doivent pas se reproduire, et cela, grâce aux efforts et à l'habileté de M^r Brady et de ses collaborateurs, M^r Dermott et M^r Mackenzie. »

Tandis que Black se tournait vers eux pour les remercier d'un imperceptible sourire, Brady eut la désagréable surprise de se sentir rougir, ce qui ne lui était plus arrivé depuis de longues années.

« Malheureusement, poursuivit Black, rien n'est moins sûr en Alaska. Là-bas, rien ne nous garantit que le sabotage a pris fin, pour la simple et bonne raison que ceux qui en sont responsables n'ont toujours pas été arrêtés.

« L'enquête si brillamment menée par M^r Brady et ses collaborateurs n'a pas été moins poussée en Alaska qu'ici, et comme ce sont les seules personnes à avoir une vue d'ensemble de la situation présente, j'espère que M^r Brady lui-même voudra bien nous en faire l'exposé. »

Brady se mit debout et se racla la gorge.

« M^r Black, je vous remercie. Mesdames et Messieurs, je m'efforcerai d'être aussi bref que possible pour ne pas vous faire perdre de temps. Et pour commencer, je donnerai la parole à M^r Young, directeur du City Service, un bureau d'enquête new-yorkais qui travaille avec l'appui du gouvernement et dont l'une des tâches consiste à contrôler les activités et le personnel des agences de détectives de l'Etat de New York. M^r Young ? »

Au premier rang, un homme chauve et mince se leva. Après avoir farfouillé un instant parmi les papiers qu'il tenait à la main, il sourit à Brady, se tourna vers l'assemblée et commença.

« À la demande de M^r Brady et avec l'autorisation du gouvernement, le City Service s'est occupé d'enquêter sur une agence privée de sécurité dont Samuel Bronowski était à la fois le propriétaire et le directeur avant de travailler pour le pipe-line de l'Alaska.

« En dehors du fait qu'un pourcentage exceptionnellement élevé des objets de valeurs confiés à la garde de l'agence avait disparu – et cela pour des raisons que nous avons rapidement élucidées –, nous n'avons rien découvert qui permette de conclure à quelque activité suspecte. Mais on m'a ensuite demandé la liste des employés de l'agence qui avaient quitté celle-ci à peu près à la même époque que Bronowski, c'est-à-dire durant les six mois précédant ou suivant son départ. Dix personnes se trouvaient dans ce cas, et parmi elles, quatre intéressaient tout particulièrement M^r Brady. » Il jeta un coup d'œil sur ses notes. « Il s'agit de messieurs Houston, Brinckman, Jorgensen et Napier. »

Young se rassit pendant que Brady le remerciait. « Bien, poursuivit ce dernier. Pour ceux qui ne le savent pas encore, trois des quatre hommes dont vous venez d'entendre le nom sont désormais sous les verrous, inculpés de divers crimes et notamment de meurtre. Quant au quatrième et à Bronowski lui-même, vous allez les voir à l'instant. »

Il se tourna vers Willoughby, qui fit signe aux hommes qu'il avait postés près de la porte. Aussitôt, celle-ci s'ouvrit pour livrer passage à Houston et à Bronowski, enchaînés l'un à l'autre, que l'on conduisit sans ménagement jusqu'au premier rang. Sous l'énorme pansement qu'il portait toujours à la tête, Bronowski avait le visage sombre.

« Bien, reprit Brady. Je vous ai promis de ne pas vous faire perdre de temps. Passons donc sur les détails. Jusqu'ici, nous avons établi que deux agents de sécurité du pipe-line et trois de la Sanmobil étaient de vieilles connaissances, et qu'ils avaient organisé de concert différentes opérations de sabotage au cours desquels des meurtres avaient été commis. Par ailleurs, nous avons établi que Bronowski était leur chef. Ces faits ont été rapportés par plusieurs personnes qui pourront en témoigner devant le tribunal. Mais poursuivons. Je voudrais maintenant entendre le D^r Parker. »

Parker se présenta en tant que médecin légiste de la police d'Anchorage, puis il réfléchit quelques instants avant d'expliquer : « M^r Dermott a ramené trois cadavres de Prudhoe Bay. J'ai examiné l'un d'eux, celui d'un ingénieur assassiné à la station de pompage n° 4. Il avait l'index de la main droite fracturé d'une très curieuse façon. Selon le D^r Blake, cette fracture aurait été occasionnée par l'explosion

qui a ravagé la station de pompage. Je me vois ici obligé de le contredire. Le doigt a été délibérément brisé, il n'y a pas d'autre explication possible. Mr Dermott ? »

Dermott se leva. « Mr Mackenzie et moi-même avons une théorie. Selon nous, au moment de l'attentat, l'ingénieur en question portait un revolver. Il a reconnu ses assaillants et ceux-ci, le sachant, l'ont tué avant qu'il ne puisse utiliser son arme pour se défendre. Au moment de sa mort, son doigt a dû se crispier sur la détente. Est-ce que le phénomène est possible, docteur ?

— Oui, il est parfaitement possible.

— Le ou les assassins auraient donc été forcés de casser le doigt de leur victime afin de lui enlever son revolver.

« D'autre part, des papiers entrevus dans la poche intérieure de sa veste ont ensuite disparu. Ces papiers, mes collègues et moi ignorons ce qu'ils étaient. Cependant, on peut imaginer qu'il s'agissait de documents incriminant quelqu'un, ce qui expliquerait du même coup que l'ingénieur ait été armé. »

Après une brève interruption, Dermott reprit : « Je voudrais maintenant demander à Mr Brady de discuter la question essentielle : à savoir, qui, en fin de compte, est responsable de cette avalanche de crimes. »

Une fois de plus, Brady se mit debout. « Mr Carmody, auriez-vous l'obligeance de venir vous placer à côté de Bronowski. Je sais qu'il a des menottes, mais il n'en reste pas moins un homme dangereux. Dr Parker ? »

Sans se presser, le Dr Parker se dirigea vers Bronowski. « Placez-vous derrière lui et tenez-lui les bras », demanda-t-il à Carmody.

Quand celui-ci se fut exécuté, le médecin arracha d'un geste vif les pansements que Bronowski portait à la tête et se pencha pour regarder de plus près. Après un bref examen, il se redressa et, désignant la tempe, il se mit à expliquer : « C'est ici une région très délicate. Un coup tel que celui que ce monsieur est censé avoir reçu aurait laissé des traces pendant quinze jours au moins. Et probablement plus. Or, comme vous pouvez le constater, on ne voit aucune marque, pas la moindre contusion, pas la plus petite ecchymose. » Ménageant ses effets, il fit une légère pause avant de conclure : « Ce qui signifie qu'il n'y a jamais eu de coup.

— Tout cela ne parle pas en votre faveur, Dr Blake, commenta Brady.

— Oh ! le Dr Blake a bien d'autres choses à se reprocher, renchérit Parker, qui avait retrouvé sa place. À Anchorage, Mr Dermott m'a présenté une requête que j'ai d'abord jugée extrêmement curieuse. Je me rends compte aujourd'hui qu'elle était parfaitement justifiée. Alors que le Dr Blake en avait déjà fait une, Mr Dermott m'a demandé de pratiquer une seconde autopsie sur le cadavre de John Finlayson. C'est contraire à toutes les règles. Pourtant, cela valait la peine.

« D'après votre certificat, docteur, Mr Finlayson a été frappé à l'occiput par une matraque faite d'un boudin rempli de sel. Comme dans le cas de Bronowski, il n'y avait ici pas trace de contusion. La peau était légèrement écorchée, ce qui avait pu être fait soit avant soit après la mort. Cependant, l'un de mes jeunes assistants a découvert dans le sang de la victime des traces d'éther-oxyde. Enfin, après un nouvel examen, nous avons trouvé, sous la cage thoracique, un minuscule point bleu, qui s'est avéré être la marque laissée par une aiguille enfoncée dans le cœur. En d'autres termes, Finlayson a été anesthésié, puis assassiné. Je ne pense pas que, dans l'un ou l'autre de nos pays, il se trouve une autorité médicale susceptible de contester cette conclusion.

— Dr Blake, avez-vous quelque chose à dire ? » demanda Brady.

Apparemment, ce n'était pas le cas.

« Moi, j'ai quelque chose à dire, déclara Morrison. Après enquête, nous avons découvert que Blake n'a pas droit au titre de médecin. Après quatre ans d'études en Angleterre, il s'est fait chasser de l'Université. Mais quatre ans lui auront suffi pour apprendre à manier une aiguille !

— Mr Blake ? »

Comme celui-ci n'avait toujours rien à dire, Dermott reprit ses explications. « Je n'ai pas de preuves, mais j'imagine que les choses se sont passées ainsi. Finlayson a surpris Bronowski et Houston en train de fouiller dans son bureau. Bronowski devait s'occuper de retirer ses empreintes du fichier pour leur en substituer d'autres. Et cela, parce que parmi les empreintes relevées dans les cabines téléphoniques d'Anchorage, il y avait les siennes. Ce n'est toujours qu'une supposition, mais nous aurons tôt fait de la vérifier.

— Quelque chose à dire, Bronowski ? » demanda Brady.

L'autre ne répondit rien.

« Bien. » Brady parcourut le public du regard. « Je suppose que pour tout le monde ce silence est un aveu. Autant dire que l'affaire est close. » Il se leva comme pour signifier que la séance était terminée. « Pas tout à fait cependant. Car, parmi les accusés, personne n'a le cerveau nécessaire, l'intelligence qu'il faut pour mettre sur pied une opération de cette envergure. Une telle opération exige des connaissances très spécialisées. Ces connaissances, quelqu'un d'autre les a et s'en est servi pour organiser toute l'affaire.

— Vous avez une idée de qui il s'agit ? demanda Willoughby.

— Je sais de qui il s'agit. Mais je laisserai à M^r Morrison et au F.B.I. le soin de vous le dire. Mes collègues et moi-même avons des soupçons quant à l'identité du cerveau qui se cache derrière les opérations de sabotage et les meurtres perpétrés tant ici qu'en Alaska. Les preuves, c'est M^r Morrison qui les a obtenues.

— C'est vrai, dit Morrison, mais si j'ai réussi, c'est parce qu'on m'a mis sur la piste. Bronowski prétend avoir possédé à New York une agence de sécurité. C'est faux. Ainsi que M^r Young l'a découvert au cours de son enquête, il jouait le rôle de prête-nom, d'homme de paille. Le propriétaire véritable, c'était quelqu'un d'autre. Pas vrai, Bronowski ? »

Bronowski demeura obstinément muet.

« Peu importe. Au moins, vous ne niez pas. Accompagné de policiers et muni d'un mandat de perquisition, M^r Young a examiné toute la correspondance privée de l'agence. Or, plutôt que de les détruire, l'agence a commis la fatale imprudence de classer des documents hautement compromettants. Ces documents révèlent non seulement l'identité du véritable propriétaire, mais encore le fait qu'il possède quatre agences du même type dans la seule ville de New York. » Morrison se tourna de côté. « M^r Willoughby ? »

Willoughby adressa un bref signe de tête à Carmody, qui se leva et se dirigea d'un pas nonchalant vers le fond de la salle.

« Ce propriétaire était invisible, poursuivit Morrison. Pourtant, deux ans auparavant, il travaillait à la bourse de New York. Sans grand succès, d'ailleurs. Malgré son amour de l'argent, il n'avait pas l'étoffe d'un financier. Trop exubérant, il se comportait à Wall Street comme un éléphant dans un magasin de porcelaine.

« Plus récemment, s'il était invisible, c'est parce qu'il était occupé ailleurs. Plus précisément, à Athabasca. Désormais, il travaillait à la Sanmobil. Il y occupait même un poste intéressant : celui de directeur d'exploitation.

— Pas un geste, tenez-vous tranquille. » Carmody se pencha par-dessus l'épaule de Reynolds pour lui prendre l'automatique qui était apparu dans sa main. « Vous pourriez vous blesser ! »

Des murmures de surprise couraient dans la salle. Presque tout le monde s'était levé pour mieux voir. D'ordinaire rubicond, le visage de Reynolds était devenu gris. Il resta parfaitement immobile, comme paralysé, cependant que Carmody lui passait les menottes.

« Ce n'est pas ici un tribunal, déclara Brady. Aussi n'ai-je pas l'intention d'interroger M^r Reynolds, ni d'étudier les motifs qui l'ont poussé à se lancer dans cette sinistre entreprise. Disons seulement qu'il jugeait sa position indigne de ses mérites et qu'il a cru trouver là le moyen d'y remédier. Sur ce, je rends la parole à M^r Hamish Black, qui voudra bien conclure. »

Black le fit dans un style si chaleureux et si humain qu'on avait du mal à le reconnaître. La séance était terminée. Des policiers emmenèrent Reynolds ; Blake, Bronowski et Houston, après quoi la salle commença lentement à se vider.

Quelque peu mal à Taise, Brady se dirigea vers Black. « Je vous dois des excuses, dit-il. Je suis désolé, sincèrement désolé. Mes associés ont été odieux avec vous. J'espère que vous ne leur en voudrez pas.

— Pas du tout, voyons. Comment leur en voudrais-je alors que c'est uniquement de ma faute. » Black n'était rien moins que magnanime. « N'ayant pas mesuré l'ampleur de nos ennuis, je croyais votre enquête superflue. Comme quoi tout le monde peut se tromper ! »

Dermott s'en mêla. « Je tiens à vous présenter mes excuses personnellement. C'était inadmissible. Mais il est vrai qu'à certains moments vous ne paraissiez pas très coopératif.

— Pour ne rien vous cacher, c'est votre prix qui m'effrayait. N'oubliez pas que ma formation est celle d'un comptable ! » À la grande surprise de ses interlocuteurs, qui s'empressèrent de l'imiter, Black éclata de rire. « À propos, reprit-il, puisque nous en sommes là, parlons un peu de vos honoraires.

— Mais... mais... bêla Brady. J'ai toujours pensé traiter cette question avec votre bureau de Londres.

— Inutile. » Black rayonnait. « Londres m'a donné les pleins pouvoirs pour traiter directement avec vous. Notre président a estimé qu'en dépit de l'étroite amitié qui vous lie, ou peut-être à cause d'elle, il valait mieux que ce soit moi qui m'en charge.

— C'est que... voyez-vous... enfin, je n'ai pas l'habitude de discuter de ça moi-même. Il faut d'abord que je voie mon comptable... »

Ecoeuré par tant de lâcheté, Dermott prit prétexte d'aller chercher son pardessus pour s'éloigner. C'est alors qu'il aperçut Corinne Delorme, toujours assise sur son banc, l'air complètement perdu.

« Alors, fit-il. Il est temps de s'en aller, non ?

— Je n'arrive pas à y croire, répondit-elle. Ça me paraît impossible, impossible.

— Vous êtes à ce point bouleversée ?

— Bouleversée, non. Il ne m'intéressait pas assez pour ça. Mais... comment dire ? j'avais pris l'habitude de le croire...

— Oui, je comprends. Il faut dire qu'il a été d'une habileté plutôt diabolique. L'idée de se faire enlever pour mieux égarer les soupçons, il fallait y penser ! Comment voudriez-vous ne pas vous être laissée abuser ? Vous avez réagi comme tout le monde, c'est tout.

— Vous avez raison, bien sûr. Mais quand j'y pense, ça me fait tout de même quelque chose. Et ces meurtres, c'est tellement affreux !

— C'est affreux, oui. Mais c'est du passé, c'est derrière, et il faut essayer de ne plus y penser. Alors, vous venez ? »

Il attendit qu'elle se soit levée et l'aida à enfiler sa veste.

« Vous et moi, nous sommes bien les plus chanceux de toute l'affaire, dit-il. Nous devrions tous les deux être morts. En tout cas, sans vous, je le serais. »

Elle sourit, et une flamme nouvelle s'alluma dans ses yeux.

Dermott lui rendit son sourire. « Qu'allez-vous faire, maintenant que vous n'avez plus de patron pour qui travailler ?

— Je ne sais pas. Je vais chercher un nouveau travail, on verra.

— Des places, il ne doit pas y en avoir beaucoup d'intéressantes à Fort McMurray. Pourquoi est-ce que vous ne viendriez pas dans le Sud ? Vous pourriez travailler pour moi ?

— Pour vous ? » Elle écarquilla les yeux. « Ça, je n'y aurais pas pensé !

— Eh bien, j'espère que vous y penserez. On s'en va ?

— On s'en va.

— S'il n'était pas si douloureux, je vous offrirais volontiers mon bras.

— Et je crois bien que je l'accepterais ! » Elle leva les yeux et se colla contre lui.

Cette vision fut pour Brady et Mackenzie la cause d'un accès d'hilarité prodigieux. Tantôt pliés en deux, tantôt renversés dans leurs sièges, ils n'en pouvaient littéralement plus de rire. « C'est trop ! C'est trop ! hurlait Brady. Sortir vivant de tant de drames et se retrouver avec une histoire d'amour sur les bras, c'est décidément trop ! De grâce, Donald, apportez-moi quelque chose à boire sinon je ne m'en remettrai pas ! »

FIN